TRACES UTOPIQUES ET LIBERTAIRES DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE...

De l'Amazonie primitive ou de la lointaine Thulé jusqu'aux libertaires du monde virtuel des réseaux, des humbles artistes de l'Art Brut aux architectes visionnaires, des militants de la cité-jardin aux pirates de haute mer, d'autres écrits, d'autres mouvements, d'autres pensées... redonnent du nerf, en permettant d'élargir les sources et les expérimentations dans le temps et dans l'espace, aux utopies libertaires.
Elles forment un tissu de références que l'on découvre au hasard des pages des histoires des utopies et des histoires des anarchismes (sans compter les livres de mémoires des libertaires eux-mêmes).

Les recoupements sont donc multiples. La saveur de cette extraordinaire diversité des rêves, des utopies et des songes libertaires, qui s'appuient sur des mouvements pourtant si paradoxaux, est parfois bien plus passionnantes que de ternes romans utopiques.

En tout cas, pour bien décrypter l'univers imaginaire utopique libertaire, le détour par ces lieux et temps multiples s'avère indispensable.

Sont ici regroupées 5 études diverses, autour de traces utopiques libertaires :

1. Dans les sociétés « primitives »
2. Dans les mouvements « millénaristes »

3. Dans les communautés pirates ou flibustières
4. Dans des essais architecturaux ou d'urbanisme
5. Dans l'art « brut »
6. Dans le réseau des réseaux (l'Internet)

A. LES SOCIETES « PRIMITIVES » PEUVENT-ELLES APPARAITRE LIBERTAIRES ET SERVIR DE REFERENCE AUX REVES UTOPIQUES ?

1. des sociétés amérindiennes « pré-libertaires » d'Amérique Latine
2. sociétés amérindiennes ou inuits d'Amérique du Nord
3. traces dans d'autres aires continentales...
    a) L'Afrique
    b) Océanie

B. DES TRACES ANARCHISTES DANS CERTAINS MOUVEMENTS MILLENARISTES ?

1. traces libertaires dans quelques pensées et mouvements médiévaux
    a) aux origines du christianisme : le montanisme
    b) quelques éléments pris dans la Confrérie de Saint François d'Assise
    c) le joachimisme est-il « libertaire » ?
    d) principaux mouvements « anarchistes » (la plupart étant cités par COHN ou LAPIERRE)
2. aspects pré-libertaires dans quelques mouvements de l'Époque moderne et contemporaine
3. le cas particulier du messianisme juif

C. L'ANARCHISME DANS LES COMMUNAUTES PIRATES OU FLIBUSTIERES ?

a) Communautés de fugitifs et réfractaires
b) Communautés libertaires pirates

D. DANS QUELQUES MILIEUX LIES A L'URBANISME ET A L'ARCHITECTURE

1. autour des « cités jardins » :
    a) Quelques précurseurs…
    b) Avec les recherches des hygiénistes…
    c) Les mécènes patronaux…
    d) Mouvements culturels britanniques de la fin du XIXème siècle…
    e) Les libertaires…
    f) HOWARD et ses disciples…
    g) Cités-jardins en d'autres lieux et d'autres temps…
2. et dans la volonté d'insertion dans la verdure, le rural...
3. Pour une liberté formelle, parfois spontanée, parfois revendiquée…
    a) Fin du XIXème - début XXème siècles : une remise en cause libertaire des carcans architecturaux…
    b) La floraison libertaire et nihiliste en architecture : 2° moitié du XXème siècle
        (1) Quelques précurseurs
        (2) Villes mobiles et spatiales
        (3) Autour du très libertaire groupe britannique ARCHIGRAM
        (4) Provos et situationnistes
        (5) Autour de Michel RAGON
4. Une volonté humaniste, de bâtir pour l'homme, sans dogmatisme...
5. De la contre-utopie expressionniste aux contre-utopies plus récentes...

E. QUELQUES MOTS SUR L'ART BRUT ET SON CARACTERE UTOPIQUE...

1. De la difficulté de définir un art populaire original
2. Un art utopique et libertaire ?

F. INTERNET, UNE « COMPUTOPIE » LIBERTAIRE ?

1. Une utopie en tant que telle, « réalisée »
2. Une utopie anti-hiérarchique ?
3. Un réseau permettant une démocratie directe ?
4. Une utopie libertaire de la transparence ?
5. Un monde libre vécu ?
6. Un monde libre et sans limite, également sur le plan artistique ?
7. Un monde « ouvert » donc anti-utopique au sens classique du terme
8. Un lieu propice aux communautés affinitaires
9. Une utopie mutuelliste et de l'entraide ?

A. LES SOCIETES « PRIMITIVES » PEUVENT-ELLES APPARAITRE LIBERTAIRES ET SERVIR DE REFERENCE AUX REVES UTOPIQUES ?

D'une manière générale, bien des auteurs socialistes idéalisent les sociétés primitives, notamment ENGELS pour le marxisme avec son étude sur l'origine de la famille, ou Élie RECLUS pour l'anarchisme. Même Élisée RECLUS lors de son voyage dans le Nord de l'Amérique du Sud parlait de « république idyllique » en décrivant les peuplades de la Sierra Nevada de Santa Marta. Le mythe et l'espoir l'emportent trop largement sur
l'analyse rigoureuse, et le détail sympathique mis en avant cache souvent une réalité générale bien sombre.

Les traces libertaires sont surtout mises en évidence dès la fin du XIXème siècle par l'anarchiste Pierre KROPOTKINE dans le très important
ouvrage anti-néodarwiniste de 1902 *L'entraide, un facteur de l'évolution* (le 3ème chapitre est consacré à « l'entr'aide parmi les sauvages », c'est à dire les peuples primitifs, et le 4ème à « l'entr'aide chez les barbares », indigènes actuels et peuples anciens). Élie RECLUS à la même époque parle parfois des mêmes choses dans son livre *Les primitifs* de 1903. Son frère Élisée dans L'homme et la terre, entre autres ouvrages, portait également un grand intérêt à ce type de société. Il voyait par exemple dans les Aeta des Philippines, un groupe vivant très proche de « l'idéal d'entraide et d'amour mutuel » (Tome VI p.514). Toute sa *Géographie universelle* est imprégnée des modes de vie communautaires des sociétés autochtones qu'il décrit, car jamais dans sa présentation géographique il n'oublie les hommes, ceux du passé, ceux du présent et ceux qui œuvrent pour l'avenir.

Pour KROPOTKINE, l'importance d'un « mariage communal » , et donc de formes de vies communes différentes de son (notre) époque marquent des sociétés où l'individualisme est peu développé. L'entraide (appui mutuel) y existe très souvent, et parfois s'exprime plus fortement que la « lutte pour la vie » que HUXLEY met alors en avant de ses études.

En Nouvelle Calédonie, l'œuvre pro-canaque des anarchistes Charles MALATO et Louise MICHEL est très connue. Louise va même pousser son engagement auprès de ce peuple autochtone et encore non totalement brisé jusqu'à soutenir leur insurrection de 1878. Nos deux anarchistes se rendent dans la brousse, contactent les tribus, participent à leur formation (Louise, éternelle institutrice, donne même des cours aux jeunes canaques). Ils font œuvre anthropologique et ethnologique en étudiant un peu la langue et les mœurs. Louise publie *Légendes et chants de geste canaques* à Paris chez Kéva en 1885. Il s'agit d'un solide ouvrage de près de 200 pages. Plus tardivement, Charles MALATO (sous le pseudonyme de TALAMO) rédige un ouvrage de 64 pages, *Contes néo-calédoniens* publiés à Paris en 1897. Encore aujourd'hui le souvenir de Louise MICHEL est honoré à Nouméa dont le musée comporte de nombreux panneaux sur son passage dans la presqu'île Ducos. Charles MALATO reparle de cette expérience en 1905, l'année de la mort de son amie, dans *La vie de Louise MICHEL* publié à Épinal.

L'espagnol Ricardo MELLA, s'inspire lui de SPENCER pour rappeler que de multiples sociétés primitives sont anti-étatiques et anti-autoritaires,
auteur qu'il cite abondamment dans ses divers ouvrages, notamment dans *La ley del número* de 1895-99 : « Dans les petites sociétés peu développées, dit SPENCER, où a régné pendant des siècles une paix complète, rien de ce qui s'appelle gouvernement n'a paru exister ; il n'y avait en elles aucune organisation coercitive, sauf, tout au plus, quelques dignités et pouvoirs honorifiques... ».

L'italien Pietro GORI, lors des ses cycles de conférences propagandistes au sud du cône latino-américain vers 1901 se livre à une étude quasi
ethnologique des peuplades de Patagonie et de la Terre de feu. Il recueille tout un ensemble de matériaux, témoignages, photos… Il y découvre « une nouvelle Thulé » promise à un bel avenir, « patrie d'un nouveau monde » où se mêleraient colons, prisonniers (le bagne d'Ushuaia n'est pas loin) et amérindiens. L'utopie anarchiste liée aux traditions indigènes, c'est une des aspirations que l'on retrouve encore de nos jours dans beaucoup d'écrits libertaires latino-américains.

Encore plus radicale dans l'éloge (et l'idéalisation un peu a-critique) des cultures des sociétés premières ou des sociétés anciennes de
chasseurs-cueilleurs est la position de « l'anarcho-primitivisme » états-unien. Dans un ouvrage récent, traduit en français, John ZERZAN qui en est un des principaux exposants, propose la notion paradoxale de *Futur primitif*, qui en s'appuyant sur les cultures pré-écologiques, cherche à contrer les nocives cultures

occidentales qui ne pensent qu'à domestiquer la nature, et cela au moins depuis l'Époque moderne. Son étude, un peu schématique, a le mérite de s'appuyer sur une solide documentation ; il met en avant la vie « sauvage » et libre « d'avant notre asservissement par les prêtres, les rois et les patrons » et les aspects positifs de ces « modes de vie autonomes et non domestiqués ».

Au XXème siècle, les principaux analystes proches des libertaires ou mettant l'accent sur les aspects anti-étatistes des sociétés dites primitives sont surtout Hélène et Pierre CLASTRES, Jean MALAURIE (Cf. Ci-dessous), E.E. EVANS-PRITCHARD , Mose BERTONI sur les Guaranis du Paraguay , et Emmanuele AMODIO sur les Makouxi au Brésil . M. SAHLINS avec *Âge de pierre, âge d'abondance*, chez Gallimard en 1976, rejoint la problématique de la quête de l'âge d'or déjà développée chez Hélène et Pierre CLASTRES. Colin TURNBULL découvre également chez les Iks d'Ouganda des aspects libertaires.

Sur Mose BERTONI, Peter SCHREMBS a publié un solide ouvrage *Mose BERTONI, profilo di una vita tra scienze e anarchia*, à Lugano en 1985.

Ne lisant malheureusement pas l'allemand, je n'ai pas eu accès au livre de BARCLAY H., au titre pourtant explicite : *Völker ohne Regierung. Eine Anthropologie der Anarchie*, sorti à Berlin en 1985, et reprenant *People without government, an anthropology of anarchism* publié à Londres en 1982.

L'héritage de Marcel MAUSS (1872-1950) et de son *Essai sur le don* (1924) est rarement cité et pourtant fondamental, car il se rapproche parfois d'idées émises par KROPOTKINE sur l'entraide. Il en est de même pour les anciens travaux de Émile DURKHEIM (1858-1917) qui ont parfois mis l'accent sur les formes de « solidarité organique » pour des travaux menés souvent collectivement.

Enfin il est intéressant de rappeler que bien des idées et des mythes concernant l'état jugé idyllique de certaines sociétés indigènes remontent à la découverte des Amériques notamment dans les remarques de Americo VESPUCCI. LA BOÉTIE dont son ouvrage remarquable *De la servitude volontaire*, les reprend partiellement en rappelant que ces « gens tout neufs », sont « sans foi, sans roi, sans loi » et que dans leur société « chacun est lui-même seigneur » . Le mythe du bon sauvage, et le mythe du bon gouvernement, parce que réduit au minimum, courent dans la plupart des utopies de l'Époque moderne, qu'elles soient libertaires ou non.

On est ici très proche de la description par Bronislaw MALINOWSKI de la vie dans les îles Trobriand, notamment Tuma où les indigènes affirment « nous sommes tous pareils à des chefs ; nous sommes beaux ; nous avons de magnifiques jardins et pas de travail ». Cette belle description d'une société libertaire d'abondance est malheureusement vite flétrie par la suite, puisque si les hommes ne travaillent pas, c'est parce que « les femmes font tout ». Et ils osent poursuivre, « nous avons des tas de bijoux et beaucoup de femmes, toutes charmantes » cela va de soi.

1. Des sociétés amérindiennes « pré-libertaires » d'Amérique Latine :

Pierre CLASTRES (1934-1977), avec son livre essentiel de 1974, *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, fait figure de référence fondamentale pour les anarchistes. Sa thèse est assez simple : les sociétés primitives d'Amérique Latine qu'il analyse, par méfiance vis à vis de tout pouvoir institutionnalisé, développent un système de chefferie avec rotation des charges, et obligation au chef de faire des dépenses de prestige, ce qui le détourne d'autres activités et amène à terme sa ruine, ce qui limite de fait son pouvoir au moins sur le plan économique. La majorité de ces sociétés amérindiennes sont sans stratification sociale marquée, et « sans autorité de pouvoir ». Le chef n'est alors qu'un bon orateur, un faiseur de paix, un arbitre, voire un bon vivant... au pouvoir faible et souvent très contesté. Son seul « privilège » est celui souvent attesté de la polygynie. L'ethnologue met donc en avant une pensée anarchiste naturelle des « sociétés premières », qui ont su faire l'économie de structures de pouvoir trop autoritaires.

Les anarchistes colombiens d'aujourd'hui revendiquent l'analyse de CLASTRES (sans la nommer) puisque pour eux, « la majorité des civilisations indigènes n'ont pas de vocation étatique ». Ils s'appuient donc sur l'esprit et la pratique libertaires des indigènes, d'où leur revendication des termes d'anarchistes « indigénistes », ou anarchistes « indianistes », ou « d'anarco-meca » pour garder le terme en castillan.

Au Brésil, Eduardo GALEANO en 1969 avec *Dios y diablos en las favelas*/Les dieux et les diables dans les bidonvilles rappelle que les mythes et les traditions amérindiennes persistent aujourd'hui dans le sous-prolétariat des bidonvilles, comme forme identitaire et de résistance.

On peut donc ainsi parler de « société semi-libertaire », par exemple pour les Guayakis semi-nomades du Paraguay analysés en 1972 , pour qui le pouvoir est considérablement limité, et surtout pour des groupes comme les Ona, les Yahgan, les Jivaros qui n'auraient même pas de chefferie.

En ce qui concerne ce dernier groupe, le beau livre de Philippe DESCOLA *Les lances du crépuscules. Relations jivaros, haute Amazonie* publié chez Plon en 1993 permet de mieux préciser les concepts. Dans

la réédition Poche de la collection Terre Humaine, DESCOLA rappelle les analyses sur « l'utopie anarchiste » des Shuars, groupe jivaro souvent analysé, sans chef apparent et « sans unités sociales intermédiaires » (p.29). Ces jivaros présentent donc « l'image troublante d'une incarnation amazonienne de l'homme à l'état de nature, une espèce de scandale logique confinant à l'utopie anarchiste ».

L'autre groupe avec lequel il partage plusieurs années de vie (les Achuars) présente tous les traits d'un monde a-étatique, d'hommes libres, d'enfants mâles autonomes, sans structure sociale bien délimitée au premier abord. Mais l'aspect libertaire s'arrête ici : la guerre, plutôt la vendetta, instaure un climat de violence ; les femmes sont cantonnées à des rôles bien précis et à une polygamie imposée, sans guère de chance de s'en sortir malgré la fuite apparemment fréquente dans ce milieu favorable aux fugitifs ; les chefs sont absents, mais l'importance des « grands hommes », et des chamanes prestigieux permettent à DESCOLA de contredire ou tout au moins de nuancer l'analyse classique de Pierre CLASTRES. Malgré tout, l'utopie transparaît dans cette « société anarchique » (p.381) qui garantit de grandes différences et le droit à l'autonomie (p.444). Ce bel éloge vaut la peine d'être en partie reproduit : « Le dépassement d'une domination frénétique de la nature, l'effacement des nationalismes aveugles, une manière de vivre l'autonomie des peuples où soient combinés la conscience de soi et le respect de la diversité culturelle... ».

Les Guayakis, à la différence des Guaranis, ont d'ailleurs largement résisté à la colonisation espagnole, y compris aux tentatives d'intégration menées par les Jésuites avec leurs fameuses « réductions ». José Lorite MENA ajoute à ces groupes qu'il trouve plutôt « paléolithiques » (p.13) les boshimans ou bushmen du Kalahari, les « yanomamis, kindigas, guros, turkamas, banaros, waropen... ». Mais il critique également (de manière libertaire et pluraliste d'ailleurs) le concept de « société sans État », car pour lui c'est référencer l'autre avec nos propres cadres, alors que ces structures de sociétés « autres » ont leur propre intelligibilité, leur propre « lógos »... Ce qui ressort du simple bon sens.

Si on garde l'analyse globale classique de Pierre CLASTRES, ces « autres » ont un chef qui n'a que les apparences du pouvoir et du prestige, mais la réalité de ce pouvoir est très limitée et la moquerie, les sarcasmes en désamorcent souvent son potentiel.

Mais dans le livre sur les Guayakis, Pierre CLASTRES est cependant plus prudent dans les définitions : plus que libertaire, il utilise le terme libérale pour désigner cette société : droit au plaisir, polygamie et polyandries admises, chef très faible... Mais il s'agit d'une société ritualiste très contrôlée, avec souvent des « purifications » obligatoires, et une violence fréquente (meurtre de filles, conflits tribaux, cannibalisme assumé...) qui crée une forte hiérarchie du chasseur-tueur, alors que la femme reste cantonnée à la cueillette. Les rôles sont très cloisonnés. CLASTRES est donc un scientifique honnête, n'abusant pas des définitions, et empêchant de mythifier les sociétés primitives, ce que de naïfs intellectuels ont parfois développé, surtout par exemple à propos des « bons mayas » face « aux méchants aztèques ».

Cependant en 1976, dans un intéressant article sur *l'Archéologie de la violence dans les sociétés primitives*, compris dans le recueil *Libre 1*, paru chez Payot, Pierre CLASTRES relance l'idée d'un communisme primitif qui « fonctionne selon le principe : à chacun selon ses besoins » (p.148). Il affirme qu'il s'agit « d'un monde sans hiérarchie, gens qui n'obéissent à personne, société indifférente à la possession de la richesse, chefs qui ne commandent pas, cultures sans morales, car elles ignorent le péché, société sans classe, société sans État, etc... » (p.156). Bref ce monde en constante évolution, refusant l'immobilisme des « utopies classiques » classe fermement le groupe local des sociétés amérindiennes dans la mouvance libertaire. Mais la guerre quasi-permanente, et inhérente à ce type de société totalement autonome, nie le caractère kropotkinien de l'entraide. Donc le paradoxe est très fort. Mais par un retour dialectique un peu tiré par les cheveux, CLASTRES affirme que seul l'État, parce qu'unificateur par essence, serait capable d'empêcher la guerre. Donc ce sont bien des « sociétés sans État », leur logique d'autonomie anti-unificatrice étant « l'antithèse de l'État », CQFD...

Hélène CLASTRES analysant le prophétisme tupi-guarani met l'accent sur des aspects millénaristes et libertaires de ces sociétés anciennes du Paraguay et du Brésil. Leur recherche de la « terre sans mal » en suivant des prophètes appelés karaï est similaire à la quête de l'Éden, d'une société d'abondance, ou règne l'immortalité et l'absence de contrainte sociale. Elle prolonge l'article de Pierre CLASTRES sur les Guaranis paru dans L'Éphémère n°19-20 en 1972/73 : « De l'un dans le multiple » qui insiste également sur cette quête utopique permanente de l'autre monde, celui des origines, de la perfection, de « l'âge d'or » ?.Une très belle bande dessinée, parfois cependant un peu confuse, primée en 2000, illustre ce rôle du karaï comme révélateur des désirs de régénérescence de groupes ethniques en voie d'extinction : LEPAGE/SIBRAN *La terre sans mal*, Collection Aire Libre, 1999. Anne SIBRAN remercie d'ailleurs en introduction les travaux du couple CLASTRES et de DESCOLA.

Le Mexique amérindien est très riche en traditions communautaires au pouvoir limité et aux pratiques de quasi-autogestion. Ainsi, dans les États de Jalisco et du Nayarit, dans la tradition Huichole surtout, les terres étaient (et sont encore) souvent de propriété commune (le calpulli). Ce calpulli, répandu dans presque tout le Mexique, entraînait de surcroît la pratique d'un travail en commun et donnait lieu à un usufruit individuel ; pour les missionnaires « utopistes » dont le plus célèbre est LAS CASAS, il représentait l'un des axes essentiels pour aider et

respecter les indigènes . Dès son arrivée au Mexique au début des années 1860, le proudhonien Plotinio RHODOKANATY reprend l'analyse « lascasienne » sur le calpulli.

Au Mexique du centre-ouest ce système se complexifiait avec l'existence de sorte de coopératives de production et de consommation. Juan NEGRIN parle même « d'autogestion économique interne » des terres communes, ce qui correspond au système du tatoani pour chaque groupe tribal. Il y a rotation annuelle des charges politiques et administratives au sein de ce tatoani. La charge de responsable est sans rémunération et très coûteuse, car elle occupe beaucoup de temps : donc ni supériorité, ni enrichissement possible n'en découlent. Elle est proposée par un conseil de sages ou d'anciens, gardiens des traditions, les cahuiteros. L'auto-gouvernement va même jusqu'à la création d'une police propre, sorte de milice au service de la communauté, le topil. Chaque clan dispose d'un centre culturel, religieux et politique commun, le tuquipa. Pour conclure, l'ampleur de ces structures et leur résistance constante au pouvoir dominateur et unificateur de l'État mexicain, prouvent leur solidité.

Dans le Chiapas, les traditions communautaires et « assembléistes » des Tzotziles, un des groupes mayas soutenant largement la révolte du mouvement néozapatiste depuis 1974 sont elles aussi particulièrement vivaces. Lors de la création des ejidos (terrains récupérés par la collectivité et répartis assez égalitairement), surtout avec Lazaro CARDENAS dans les années trente, beaucoup de paysans mayas ont appris se réunir et à décider collectivement dans ce cadre. Malheureusement, l'exclusion systématique des femmes reste une dure réalité de toute la région jusqu'aux « lois » édictées par MARCOS. L'ouvrage d'Élisabeth TUTZ, publié par L'esprit Frappeur en 1998, sur *Irma, femme du Chiapas*, est sur ce thème un terrible témoignage qui nous amène à fortement relativiser tous les mythes sur le matriarcat primitif et l'égalitarisme indigène... *Les souvenirs du Tzotzil* de Juan Pérez JOLOTE, publiés chez Maspéro en 1973 renforce ce trait détestable, y ajoutant parfois alcoolisme omniprésent et mauvais traitements... La triste réalité moderne de la majorité des sociétés indigènes est fréquemment celle de la marginalité pauvre et dépravée.

Dans la région d'Oaxaca (pays d'origine des frères MAGON, dont l'influence libertaire reste fortement marquée encore aujourd'hui, malheureusement souvent sous une forme mythifiée), le pouvoir est là aussi limité dans le cadre d'une « communalité » qui apparaît presque libertaire : « Dans nos communautés, le pouvoir est un service, autrement dit l'exécution des directives d'une assemblée, d'une collectivité » .

En Colombie, ce sont essentiellement les peuples Wiwa, Kogui et Aruhaca qui sont marqués par une pratique « assembléiste » qui s'appare à des formes modernes de démocratie directe, malgré la présence de multiples personnages hors du communs, sages, guérisseurs, shamans que sont les mamos, sabios, jaibanas ou sagas (femmes) . Le conseil des sages (mamos) appelé Shuama n'exercerait son rôle que sous l'autorité de l'assemblée tribale. Même le chef de guerre Kumatunga, ou le responsable local imposé récemment par l'administration colombienne d'aujourd'hui (le Cabildo Gobernador) ne dispose que de très peu de pouvoirs. Par exemple, le terme cabildo qui désignait autrefois le chef nommé par les prêtres ou les propriétaires fonciers signifie de plus en plus aujourd'hui autonomie, organisation indépendante, et rébellion…

Ces peuples solidaires, souvent pacifistes, pratiquent une sorte d'appui mutuel très libertaire nos affirme un des responsables du Collectif libertaire Alas de Xue. Lui-même ethnologue, il a recherché dans l'éducation wiwa ce que la tradition de ce peuple permettait d'assurer pour un futur le plus autogéré possible .

En Équateur, les aspects communautaires et démocratiques se retrouvent surtout dans la puissance encore aujourd'hui des familles élargies indigènes (les ayllus) qui pratiquent des échanges égalitaires et se lient en des rameaux vagues qui sont une forme de pré-fédéralisme. En juin 1990 un shaman, le Runa Yachag Alberto TAXZO a renoué avec cet esprit indépendant et révolutionnaire en soutenant une révolte des peuples amérindiens (le terme pachakuti qui est équivalent au terme « révolution » signifie passage de l'obscurité à la lumière).

Au Pérou, les quechuas de la région de Cuzco, regroupés dans des comunidades indígenas (communautés indigènes) puis comunidades campesinas (communautés d'agriculteurs), regroupent encore aujourd'hui tout ce qui fait la valeur d'une communauté libertaire : tentatives d'entraide, d'autogestion, travaux collectifs… comme l'écrit Valérie ROBIN en 2003 : « les populations vivant en communautés se distinguent du reste des habitants de la région principalement par leur organisation sociale. Personnalité juridique à vocation agropastorale, la communauté jouit d'une certaine autonomie politique : elle est soumise à l'autorité d'une assemblée générale, présidée par une direction composée de représentants élus qui gèrent les affaires internes. Les membres qui la composent sont unis par des liens de parenté plus ou moins proches, et aussi par la réalisation collective de travaux d'intérêt général (construction d'écoles, de salles de réunion…). Certaines terres sont utilisées par tous les habitants à tour de rôle : d'autres appartiennent à une famille en particulier. Si l'on cherche à définir une identité propre à ces populations andines, c'est à l'importance symbolique et matérielle que revêt l'organisation sociale de la communauté paysanne qu'il faut s'attacher, son territoire constituant un patrimoine collectif » .

Dans l’Amérique la plus australe, KROPOTKINE vers 1902 comparait le « communisme primitif » des fuégiens à celui des papous de Nouvelle Guinée.

2. sociétés amérindiennes ou inuits d’Amérique du Nord :

Jean MALAURIE, géographe, anthropologue, éternel voyageur n’hésite pas ces dernières années à se revendiquer de la mouvance libertaire. Son amitié avec Michel RAGON et la postface qu’il rédige au livre de ce dernier (*La voie libertaire*) publié dans une collection qu’il dirige (Terre Humaine chez Plon) sont éloquentes sur ce point. Pour lui, en plus de son tempérament entier et du refus de l’esprit moutonnier qui l’a toujours caractérisé, la pensée libertaire est largement issue de son contact avec les indigènes du Grand Nord. « Mes amis Inuit de Thulé, dans la société anarcho-communaliste dont j’ai partagé intimement la vie, m’ont introduit à cette société, libertaire... » écrit-il en 1991. Leur individualisme et leur sens de la liberté sont des sentiments qu’il partage. Dans la *Chronique d’Amnesty* de décembre 1996 il renouvelle la formule : « sur la civilisation des esquimaux, j’ai appris à connaître leur anarcho-communisme ». Il répète avec encore moins de nuance cette affirmation dans son interview au Nouvel Observateur du 28 octobre 1999 : « et j’ai découvert une civilisation, à l’époque totalement inconnue. Une société anarcho-communaliste, qui ne cadrait avec aucun modèle. Une sorte de communisme primitif, égalitariste, mais anarchiste : ni Dieu, ni loi . » avec cependant une forme de matriarcat affirmé, ajoute-t-il ensuite. Déjà en 1991 cependant, il modérait son propos, en reconnaissant tout un « système de contraintes et de constantes surveillances».

MALAURIE ne fait que reprendre à un siècle de distance ce qu’affirmait Pierre KROPOTKINE : « la vie des esquimaux est basée sur le communisme »

3. Traces dans d’autres aires continentales…

a) L’Afrique

THOMSON dans son *Voyages en Afrique méridionale*, cité par Ricardo MELLA, semble attribuer aux Hottentots koranas un puissant sens de l’autonomie individuelle, sans autorité suprême. Il parle également de BURCHELL, qui, dans son propre *Voyages à l’intérieur de l’Afrique méridionale* aurait trouvé des caractères similaires chez les bechuans du Botswana.

Les hottentots feraient montre également d’un grand sens de l’entraide, du partage, qui étonne leurs visiteurs, même si l’état de délabrement de leurs campements frappe les esprits . La richesse ostentatoire, le soin écologique de l’environnent proche sont des notions qui sont souvent absentes de la réalité des peuples primitifs ; comme pour les hottentots décrits ci-dessus, je fus troublé de voir les mayas du Yucatan (fin années 1990) dans des campements misérables et dangereux en terme sanitaire. L’écologie supposée des peuples indigènes est plus souvent rêvée que réellement maîtrisée. Dans leur société marquée par la pauvreté, ce n’est évidemment pas leur inquiétude prioritaire.

Toujours pour l’Afrique australe, les Bushmen (groupe San ou Bochiman du Kalahari) reviennent souvent chez les penseurs proches des libertaires. KROPOTKINE déjà notait des tendances fédéralistes chez certains de leurs clans . Les activités collectives seraient nombreuses (notamment la chasse et la cueillette), avec partage du butin. Mais cette entraide n’est pas forcément égalitaire. Le rameau !Kung se manifeste par une radicalité anti-hiérarchique citée par ZERZAN, car leur ironie ou leur colère se dresse « contre toute présomption d’autorité » . Ils sont en plus rarement agressifs, et pratiquent une forte égalité homme-femme.

En Afrique centrale, les Azanté du Soudan et les Nuer étudiés par Edward EVANS-PRITCHARD (1902-1973) lui ont permis de mieux comprendre ces sociétés sans État ou « sociétés segmentaires », qui sont cependant de vraies sociétés, avec des institutions d’autant plus efficaces qu’elles savent intégrer tout un peuple dans les décisions collectives.

Les pygmées Mbouti, cueilleurs et chasseurs habiles, ignorent la propriété et la hiérarchie, et révèlent « une absence de système interne quasi anarchique » écrit Colin TURNBULL cité par ZERZAN .

En Afrique du Nord, les peuples indigènes berbères sont sans doute les plus avancés. La structure villageoise communale, regroupant diverses tribus, et misant sur des liens fédéralistes est mise en avant par KROPOTKINE qui insiste sur son antériorité face à la commune européenne .

b) Océanie et Asie

Dans l'aire océanienne et indonésienne, les indigènes vivent parfois dans une forme de société pré-anarchiste étonnante si on en croit le témoignage de G .L. BINK en Nouvelle Guinée, cité par KROPOTKINE : « les papous n'ont ni religion, ni dieux, ni idoles, ni autorité d'aucune sorte ». D'où l'extrapolation naïve de KROPOTKINE : « Ces pauvres gens, qui ne savent même pas faire du feu et en entretiennent soigneusement dans leurs huttes pour ne jamais le laisser s'éteindre, vivent sous le communisme primitif, sans se donner de chef ».

Pour de nombreux villages polynésiens, il parle également « d'harmonie ».

Les études récentes faites sur les Aborigènes d'Australie mettent en avant une culture très proche du corps et des milieux, dans laquelle chaque individu communique avec l'autre, de manière non-hiérarchique, établissant une véritable « pensée en réseau » très moderne et comparable à l'internet. C'est ce qui est mis en évidence par les travaux de Barbara GLOWCZEWSKI, qui compare cette pensée traditionnelle avec toutes les recherches entreprises autour de l'intelligence artificielle.

En 1957, dans *L'art magique*, André BRETON procède à une puissante analyse favorable des arts dits primitifs ou premiers. Il leur rend toute leur puissance, tout l'orgueil humain de leur magie (dont le surréalisme se revendique). Il met surtout en avant, malgré un caractère nettement aristocratique, les « prêtres-poètes » polynésiens Aréoï. Ceux –ci, qui se cooptent entre pairs, vivraient un « communisme intérieur et un libertinage effréné » et s'opposeraient à tout pouvoir, car de fait, mais momentanément, ils « remplaçaient les rois et les notables dans leurs attributions » lors de leurs passages d'île en île .

À l'ouest de la Thaïlande, les habitants des îles Adaman ne pratiquent toujours pas l'agriculture de manière systématique, ne connaissent vraisemblablement pas l'élevage, et récusent les dirigeants et la violence . Leur vie naturelle semble leur procurer une étonnante résistance aux maladies.

Remarque finale…

Bref pour certains analystes et pour quelques anarchistes, l'âge d'or libertaire, anti-autoritaire, peu agressif envers les êtres et envers la nature, aurait existé (au moins partiellement et maladroitement), et persisterait encore sous forme sporadique dans les sociétés autochtones et « primitives ».

L'utopie anarchiste, en s'inspirant des cultures indigènes, en en revendiquant certaines formes, a donc tout à gagner. En réhabilitant « les sociétés non –domestiquées » (ZERZAN), en mettant l'accent sur leur art de vivre, on dénonce de fait la société existante, notre « non – monde actuel ».

Mais la réalité utopique de ces organisations socio-économiques est loin d'être toujours évidente. Elle a largement été amplifiée, de manière souvent trop peu critique. L'idéalisme kropotkinien, trop naïf en ce domaine, a fait du dégât ; il semble bien que dans sa volonté de fonder l'ancienneté de l'entraide, tout exemple était bon à prendre.

B. DES TRACES ANARCHISTES DANS CERTAINS MOUVEMENTS MILLENARISTES ?

Comme le note Georges LAPIERRE dans son *Épilogue* au livre cité ci-dessous, le millénarisme, « porteur d'un projet social universel », peut s'apparenter à l'anarchisme en ce sens qu'il remet en cause de nombreuses sujétions, dont :

1. celle de l'ordre religieux et social, qu'il vise à renverser,
2. celle des sacrements qu'il refuse,
3. l'idée de toute médiation entre l'homme et dieu qu'il évite,
4. l'idée d'autorité qu'il récuse,
5. et l'argent et la propriété privée qui corrompent et divisent et qui doivent pour cela être éliminés...

Les sources principales permettant d'incorporer le millénarisme à certains aspects de l'utopie libertaire sont l'ouvrage de Norman COHN *Les*

fanatiques de l’Apocalypse. Millénaristes révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen Âge (ce titre de l’édition Payot de 1983 est pourtant bien loin du titre original de 1957 : *The pursuit of Millenium*), et celui de Yves DELHOYSIE et de Georges LAPIERRE *L’incendie millénariste*. Il y a également beaucoup d’informations dans l’ouvrage de Michel MOLLAT et Philippe WOLFF, *Ongles bleus, Jacques et Ciompi*, paru à Paris en 1970, notamment sur les mouvements du XVème et XVIème siècles. Mais tous les anarchistes historiens de l’utopie font également référence de près ou de loin à ces mouvements ; FEDELI, BERNERI, NETTLAU, BOOKCHIN…

Une courte et bonne présentation est proposée par le théologien libertaire Aurelio L. ORENSANZ en 1978 dans *Anarquía y cristianismo*. Cet auteur, en remarquant que « l’anarchie apparaît aujourd’hui comme la dimension révolutionnaire la plus obstinée, la plus inflexible et celle qu’il est impossible à assujettir » en fait « l’unique et le plus extrême millénarisme aujourd’hui existant » .

L’ouvrage de Norman COHN dont la première édition date de 1957 est une référence très fréquente (et rarement avouée) pour les antécédents de la pensée et des mouvements anarchistes. En fait l’auteur, faute d’analyse précise du vocabulaire anarchiste qu’il utilise, fait de fréquentes confusions ou d’abus de langage. Il confond souvent « amour libre » (qui l’est seulement en apparence) et anarchisme, même si le premier en est une des composantes sur le plan des mœurs, et encore pas par tous, acceptée. L’anarchisme, qui est antidogmatique et antiautoritaire par essence ne se reconnaît certainement pas dans les communautés autoritaires, fanatisées, décrites par COHN. Celles-ci se rapprochent plus des contre-utopies du XXème siècle ou de l’horreur antilibertaire des dystopies et régimes totalitaires récents. Il y a donc à mon avis un grave anachronisme et de fortes erreurs d’interprétations, malgré quelques traits sympathiques pour une histoire libertaire : les révoltes des humbles, la liberté sexuelle dans un premier temps parfois pratiquée, les mouvements de récupération des terres, et la recherche d’une vraie liberté chez certains adeptes du Libre Esprit, pour donner quelques exemples.

L’ouvrage de COHN (dans son interprétation anarchisante de mouvements médiévaux) a été précédé d’une courte analyse d’E. ARMAND dans une petite brochure intéressante qui prolonge les recherches de Max NETTLAU ou de Max BEER (Histoire du socialisme) ; il s’agit de *Les précurseurs de l’anarchisme*, éditée à Orléans en 1933. De nombreux mouvements sont cités pour illustrer la « sorte de communisme libertaire qu’ils vivaient comme ils le pouvaient ». L’expression « panthéisme pré-anarchiste » est avancée à plusieurs reprise par ARMAND.

Pour bien illustrer le rapprochement entre millénarisme, utopie sociale et théories libertaires, une très bonne lecture plus récente est fournie par l’ouvrage étonnant *La guerre de la fin du monde* de Mario VARGAS LLOSA en 1981. Il y décrit un mouvement millénariste typique du Brésil du XIXème siècle, qui donne naissance à une communauté religieuse communiste hors de tout pouvoir politique, qui squatte les terres d’un grand noble latifundiste et les offre à un monde composite de brigands et de déshérités, dont le seul ciment est assuré par une sorte de messie pacifiste, le Conseiller. Un militant anarchiste, Galileo GALL, féru de PROUDHON et des idéaux exprimés par la Commune de Paris s’enthousiasme pour ce mouvement qu’il prend pour un communisme libertaire populaire et spontané. Le roman décrit en fait un épisode réel : les guerres contre la communauté de Canudos, « le Münster du sertao » entre 1896 et 1897. Cette « ville sainte » fut dirigée par Antonio CONSELHEIRO (en fait A.V. MENDES MACIEL), moine errant et terriblement convaincant.

Enfin, comme de nombreux mouvements millénaristes mettent en scène paysans, déshérités, Lumpenprolétariat, marginaux de tout type et brigands, il est bon de rappeler qu’au moins deux penseurs anarchistes célèbres ont sans cesse soutenu et souhaité ces révoltes populaires, malgré leurs excès et leur absence d’idéologie, parce que ce sont de justes révoltes spontanées de la misère et que leur tendance apocalyptique correspond un petit peu à la vision de fin du monde étatico-bourgeois dont rêvent quelques anarchistes. Il s’agit d’abord d’Ernest COEURDEROY qui en appelait aux soulèvements destructeurs des cosaques pour rénover le monde, dans son livre *Hourra ou la révolution par les cosaques* publié en 1854. Le second est bien sûr Michel BAKOUNINE qui dans la plupart de ses écrits fait de nombreuses références aux grandes révoltes paysannes qui ont marqué l’histoire russe, celles de Stenka RAZINE ou de POUGATCHEV, par exemple.

1. traces libertaires dans quelques pensées et mouvements médiévaux :

a) aux origines du christianisme : le montanisme

Les Montanistes en fin de l’Antiquité font parfois figure de précurseurs des mouvements autonomistes qui s’épanouissent surtout au Moyen Âge. Ce serait la première vraie rupture avec le monde, le premier acte de marginalité assumée au sein du monde chrétien. Mais l’isolement n’est pas forcément un acte

libertaire, et surtout pas un acte revendiqué par la majorité du mouvement qui cherche au contraire à rester dans le monde.

L'anarchiste individualiste E. ARMAND parle lui des disciples de Carpocratès d'Alexandrie, les carpocraciens, qui réclament le libre droit aux jouissances et aux bienfaits naturels, en pleine égalité .

Depuis le IVème siècle le mouvement des messaliens pourrait être une première ébauche de mouvement anarchiste pour COHN ou LAPIERRE.

b) quelques éléments pris la Confrérie de Saint François d'Assise

Avant d'être récupérée et contrôlée par la papauté, la Confrérie des Frères Mineurs donne aux anarchistes chrétiens (dont TOLSTOÏ ou ELLUL sont les principaux représentants) une base assez forte. Son règlement vers 1221 nous montre une communauté pratiquant l'appui mutuel si cher à KROPOTKINE, même s'il s'agit de solidarité chrétienne. La fraternité entre ses membres est un des ciments du groupe italien qui n'a pas encore vraiment rayonné dans d'autres pays.

La pratique systématique du travail, la volonté de prêcher par l'exemple et non par la coercition, le refus fréquent de l'argent et des honneurs, la revendication d'une certaine pauvreté assumée… sont des idées ou pratiques que le courant libertaire va souvent faire siennes. Si ajoutent la rotation des tâches (l'interchangeabilité) et un refus de la hiérarchie qui sont des éléments essentiels de l'acratie ; «Que personne ne s'approprie la charge de supérieur », « que tous les frères n'aient aucun pouvoir ni domination, surtout entre eux » sont des formules que l'on verrait bien dans les écrits de BAKOUNINE.

Ainsi « leur style de vie offrait, par son seul témoignage, un modèle de société alternative, tout en vivant et en se mêlant aux autres. »

c) le joachimisme est-il « libertaire » ?

Le cistercien calabrais Joachim DI FIORE ou DE FLORE (1130 ou 1135-1202), avec sa théorie des « trois états », annonce la venue du troisième, celui de l'Esprit (Saint) après celui de la Loi (le Père) et celui de la Grâce (le Fils). Ce temps serait celui de l'intelligence, de la liberté, des groupements d'amis, donc la réalisation d'un monde de « justes et de parfaits »... Le joachimisme n'est pas vraiment considéré comme une utopie, car JOACHIM lui même est plus un analyste de la Bible et un théologien de l'histoire qu'un utopiste. Ce qu'il annonce se fait sans intervention humaine, et ne constituerait donc qu'une « semi-utopie » . En fait c'est l'éternel débat entre discours et « utopies vécues », entre maître et disciples, entre fondateur et mouvements qu'il engendre et qu'ils ne maîtrise plus. Si l'œuvre de JOACHIM prise isolément n'est peut être pas une utopie, ce qu'il déclenche volontairement ou involontairement y ressemble beaucoup.

Ses idées se répandent très rapidement dès le XIIIème siècle, grâce aux franciscains spirituels (les fratricelles) et plus tard aux Frères du Libre Esprit. Mais les disciples de Joachim dépasse largement leur maître, qui était sur la fin de sa vie très critique par rapport au millénarisme. Or la plupart des sectes qui s'en réclament vont surtout mettre l'accent sur cet aspect et sur une eschatologie radicale, et dépasser le maître et déborder les pouvoirs institués, même ceux de leur ordre.

Dès le XIIIème siècle, donc, l'hérésie joachimite serait une forme « d'anarchisme quasi mystique », et ses adeptes les lointains ancêtres de BAKOUNINE et de NIETZSCHE ! C'est évidemment abusif, mais il faut bien reconnaître que c'est le seul grand mouvement de révolte médiévale qui dispose d'une théorie sociale novatrice qui peut s'insérer dans notre démarche.

Au XIIIème et XIVème siècles, le mouvement des Apostolici en Italie du Nord, autour de Gherard SEGHARELLI se veut « sans chef, ni hiérarchie, ni Église ». Pour Yves DELHOYSIE, il s'agit du premier mouvement de contestation radicale de l'ordre social. Ils sont relayés par les apostoliques de TANCHELM ou les apostolici disciples de Dolcino de Novarre qui posent également des jalons radicaux contre les pouvoirs en place et l'orthodoxie ecclésiastique, et y ajoutent souvent un refus du mariage et de la propriété privée.

Les Frères du Libre Esprit semblent les plus proches des thèses libertaires, surtout avec l'écrit de Marguerite PORETE *Le mirouer des simples âmes* (fin du XIIIème-début du XIVème siècle). Du XIIIème jusqu'au XVème siècle, de nombreux mouvements s'en inspirent. Tous présentent un égalitarisme très fort, une haine des tabous et des puissants, une profonde volonté d'autonomie... qui peuvent expliquer l'abus de langage de COHN qui voient en eux en permanence des anarcho-communistes, faisant là un bel anachronisme.

Les plus radicaux semblent être les amauriciens (ou almariciens), disciples d'Amaury (ou Amalric) de BÈNE à Paris au début du XIIIème, ou

les divers groupes de bégards et de béguines du XIIIème au XVème siècles. Les premiers sont ces « panthéistes-anarchistes » décrits par ARMAND qui sont hostiles « à toute contrainte morale ». Les derniers esquissent déjà de futures communautés libertaires, avec pour la première fois une certaine égalité homme-femme, une liberté sexuelle réelle semble-t-il et un style de vie non-conformiste. Quant aux amauriciens, ils prônaient une vie libre, tant la notion de péché était chez eux sous-évaluée. Ils anticipent les ranters du XVIIème. Les Picards du XVème vont eux aussi jusqu'à prêcher l'émancipation sexuelle totale. Ils rejettent toutes les lois et tous les commandements.

D'autres penseurs renouvellent le message et relance les mouvements : Jean de BRÜNN à Cologne, Walter LOLLARD, Jean HARTMANN... Souvent proches des Libertins Spirituels, ils condamnent toute propriété, et justifient même parfois le vol !

Le mouvement joachimite (d'ailleurs fréquemment confondus avec des appendices plus radicaux) est sans doute le plus cité par les libertaires, à la suite de COHN bien sûr. En pleine apogée de la contre-culture des années 1960-1970, le rappel (certes fantasmé) de ces confréries non-autoritaires, réhabilitant une certaine liberté sexuelle, sont en forte symbiose avec l'air du temps et avec quelques essais communautaires. Jeffrey B. RUSSEL et Murray BOOKCHIN mettent en avant cette « tendance indéniablement anarchiste » des *Frères du Libre Esprit*, comme l'analyse toujours en 1999 Chaia HELLER .

d) Principaux mouvements « anarchistes » (la plupart étant cités par COHN ou LAPIERRE)

Après le VIème-VIIIème siècles, les soufis dans l'islam ont sans doute prôné des idées proches de mouvements libertaires, en tout cas d'interprétation libre de l'islam.

Aux XIIème et XIIIème siècles surtout, les mouvements des Pastoureaux se sont répandus en Europe Occidentale, avec leur cortège de violence et d'antisémitisme. Norman COHN y voit le « premier des mouvements anarchiques » (sic ! au lieu d'utiliser le terme « anarchistes »). Au XIIème les Caputiati égalitaristes et antinobiliaires du Massif Central seraient à classer dans ces mouvements libertaires. Au XIVème, les tisserands flamands, les Jacques picards, les Tuchins du Centre, les disciples de John BALL en Angleterre... sont la preuve d'un siècle fort agité et contestataire.

COHN voit surtout des « révoltes anarcho-communistes » dans le mouvement en Angleterre de 1381. C'est assurément excessif, ce mouvement est surtout une révolte généralisée, dont l'esprit ou les revendications sont rarement formalisées, malgré quelques adeptes de la pensée de John WYCLIF. Ce mouvement est tout de même une profonde révolte antiprincière et antiecclésiastique.

Au XIVème et XVème siècle, la Bohême est bouleversée par des messages de fin du monde et des mouvements libérateurs dont le plus important est le hussisme. Les sermons de Jean HUSS (1369-1415) enflamment villes et campagnes. Une aile extrémiste taborite tente de créer sur les montagnes, au Mont du nom biblique de « Tabor », une communauté égalitaire, antihiérarchique et « anarcho-communiste » (COHN p.235), capable de se passer de l'Église et des Princes. Certains écrits semblent nettement libertaires : « En ce temps là, ceux qui demeureront en vie seront ramenés à un état d'innocence ... et nul ne souffrira plus de la faim ni de la soif, ni d'aucune douleur physique, ni d'aucune peine, ni d'aucune humiliation... Alors il n'y aura plus ni roi, ni domination sur terre, plus aucune sujétion. Les redevances et les dettes seront abolies. Nul ne pourra plus contraindre quiconque, mais tous seront égaux comme frères et sœurs » .

Dans ce hussime radical, KROPOTKINE trouvait de fréquents accents libertaires, notamment chez CHOJECKI . Il s'agit sans doute de Petr CHELTCHICKY ou CHELCHICK (1390-1460) que GÓMEZ CASAS décrit aussi comme un hussite « ácrata » (libertaire) , semblable à ce que sera plus tard TOLSTOÏ, car hostile à l'État et à l'Église comme institution, et professant des idées de communautés pacifiques.

C'est sans doute un des penseurs qui annonce le mouvement des Frères Moraves. En effet, après la chute terrible de Tabor vers 1452, le mouvement persiste de manière plus pacifiste et non violente, avec ce regroupement des Frères Moraves que l'on retrouve assez souvent cité.

Les adamites sont souvent confondus avec les taborites. Ils sont apparemment moins violents, et plus proche d'une nature libérée, pacifique et libre sexuellement. Ils veulent comme beaucoup de ces mouvements radicaux vivre leur vie sans tabous, sans a priori, notamment sexuels : c'est normal, disent-ils, puisqu'il s'identifient à Dieu lui-même ! Et même au sein du mouvement taborite se distingue de plus extrémistes, ceux qui suivent par exemple Martin HAUSKA et son mythe de l'âge d'or.

Mais comme pour de nombreux mouvements, les dérives militaristes et le phénomène exacerbé du leadership les éloignent de toute pensée anarchiste. Le pire est atteint un peu plus tard sur ce plan avec les anabaptistes.

2. aspects pré-libertaires dans quelques mouvements de l'Époque moderne et contemporaine :

Dans l’ensemble, comme le rappellent (page 37) DELHOYSIE et LAPIERRE dans leur ouvrage cité ci-dessus, la divinisation de la monarchie dès la fin du Moyen Âge sape partiellement ces mouvements millénaristes, au moins dans leur aspect messianique de prince des Derniers Jours. Mais ils restent fort nombreux.

Au début du XVIème, les derniers mouvements liés au Bundschuh germanique ouchent encore l’Allemagne ou le Haut-Rhin et la Haute-Saône. Mais ce mouvement de « guerre des paysans » a plus passionné les marxistes à la suite d’ENGELS que les anarchistes, même si certains d’entre eux ont fait l’apologie de cette révolte, pour le refus des diverses autorités et le refus des impôts. Son principal théoricien, Thomas MÜNTZER (1488-1525), le fondateur de la Ligue des Élus, quoique parfois favorable au communisme, est plus un radical, un mystique de la Réforme protestante qu’un leader pré-libertaire. Il est trop peu préoccupé par les aspects sociaux, sauf en fin de sa vie. Il se dresse alors contre les puissants et appelle à la révolte contre l’autorité ecclésiastique et temporelle. Mais ce n’est pas une lutte totalement libertaire, bien sûr, c’est toujours au nom d’une puissance religieuse supérieure. Il est pourtant décapité en 1525, sans doute surtout pour les *Articles de Mühlhausen* en Thuringe, auxquels il est lié, et qui prônent la communauté des biens puis leur partage égalitaire et la suppression, libertaire cette fois, de toute autorité absolue, en remplaçant les responsables par un « Conseil perpétuel » surtout constitué d’artisans. C’est pourquoi un des principaux historiens libertaires espagnols voit, avec prudence, dans cette expérience communautaire de Mülhausen, apparaître « quelques traits de l’anarchisme moderne » .

Le mouvement très minoritaire et plus extrémiste de Hans HUT qui vise à « effacer tous les gouvernements » est plus significatif.

Des mouvements plus ou moins Joachimistes persistent également, comme les Quintinistes au XVIème ou surtout les Ranters (divagateurs) anglais du XVIIème. Ces derniers présentent une vision libertine, sinon libertaire, puisqu’ils refusent toute autorité et tout privilège, et adoptent une attitude libérée vis à vis de la sexualité. Leur position est profondément individualiste et violemment anticléricale. Ils recherchent parfois un mode de vie hors des tabous sexuels. Certains d’entre eux vont même, d’après COHN, jusqu’à penser un érotisme anticipant l’amour libre. Avec certains Quakers, ils vont mettre jusqu’à rejeter la notion de péché et rompent ainsi avec toute une tradition religieuse.

Cependant c’est dans le mouvement radical lié à l’anabaptisme que les expérimentations et les textes sont les plus nombreux au XVIème. La folie communautariste et mystique de Münster en Westphalie en 1533-35 et le fanatisme délirant de Jan MATTHYS ou de Jan de LEYDE (BOCKELSON) sont très souvent (et paradoxalement) référencés. Par exemple un témoin du XVIème siècle affirme que « là où ils souhaitent instaurer le nouveau baptême, ils voudront juste après écarter et renverser toute autorité ». Mais cet anabaptisme violent va revêtir cependant des marques autoritaires évidentes.

En 1527 les *Articles de Schleitheim* en proposant le retrait volontaire d’un monde mauvais, proposent des solutions différentes, qui rappellent le communisme et l’entraide kropotkinienne. Ces articles rejettent militarisme et étatisme et comme me le rappelle Pierre SOMMERMEYER, cette *Confession de Schleitheim* est « celle qui marque la rupture avec le courant anarbaptiste violent ». L’épée est désormais rejetée explicitement dans un des 7 articles du *Credo* du mouvement, mais cependant et peut-être dangereusement acceptée « uniquement du magistrat pour la punition des malfaiteurs » . Bref, l’anabaptisme présente de grandes divergences et autorise de multiples interprétations.

Ainsi KROPOTKINE se retrouvait bizarrement dans les écrits anabaptistes de Johannes DENK.

Un chrétien réformateur et modéré comme ÉRASME rend bien compte du radicalisme de ces mouvements et de la manière dont ils sont alors perçus « ceux que l’on appelle anabaptistes mijotent depuis longtemps une manière d’anarchie. Ils nourrissent aussi des dogmes monstrueux qui, s’ils se répandent, feront paraître LUTHER presque orthodoxe » écrit-il avec lucidité dans les années 1520 . Il dénonce fermement leur anarchisme et leur communisme (si j’ose ces anachronismes) en 1534 et se positionne pour l’obéissance aux puissants et aux propriétaires : « Il ne faut en aucune façon admettre les anabaptistes. Les apôtres nous ordonnent d’obéir aux magistrats : eux ils ne supportent même pas d’obéir à des princes chrétiens ! Il faut que la mise en commun des biens relève de la charité et que leur possession et le droit de les distribuer restent aux mains des propriétaires ! » .

Il y a donc bien dans un premier temps communisme intégral et destruction des pouvoirs en place - ce qui est proche de maintes expressions de l’anarchisme - mais rapidement un pouvoir totalitaire et théocratique, totalement paranoïaque et terroriste, brisant toute autonomie individuelle, se met en place dans la ville de Münster et tourne au carnage, au totalitarisme (si on ose là aussi l’anachronisme) et aux autodafés... C’est l’antithèse totale de l’anarchisme, désormais. Pourtant massacres, répression... n’empêchent pas le mouvement de sporadiquement se prolonger sur tout le siècle. Par exemple une « nouvelle Münster » apparaît à Clèves vers 1567-1580 avec WILLEMSEN.

Il est à noter que sous des formes plus pacifistes et un peu plus ouvertes, le mouvement anabaptiste a largement perduré. Par exemple sous la forme pacifique des Huttériens ou des Mennonites, voire en influençant parfois Baptistes et Quakers. Tous ces groupes, liés à une critique souvent pré-libertaire de l’esclavage, ou revendiquant des formes d’un pré-féminisme égalitaire, ont largement marqué l’anarchisme états-unien .

Mais les aspects religieux restent dominants.

Au XXème siècle, parmi les multiples sectes ou groupes qui en sont issus, le mouvement communautaire du Bruderhof fondé en Allemagne dans les années 1920, et expulsé par les nazis dans les années trente, compterait encore près de 7 communautés en fin du siècle. Mais les aspects libertaires y sont désormais pratiquement inexistants et le millénarisme bien estompé.

En Angleterre au XVIème, le curieux mouvement « familiste » autour de Christopher VIRTELS milite en faveur de la communauté des biens et anticipe LAFARGUE en encourageant le droit à la paresse, puisque l'oisiveté est encouragée ! Cela ferait plaisir à certains libertaires mais ferait assurément rager PROUDHON qui plaçait le travail au centre de ses recherches.

Justement, lors des révolutions anglaises du XVIIème siècle, un millénarisme spontané apparaît, notamment dans ce mouvement radical et égalitaire des diggers (bêcheurs) au milieu du siècle. En occupant des terres, en les travaillant à leur profit, ils sont d'une certaine manière, en caricaturant un peu, les ancêtres des squatters et des autogestionnaires ou militants alternatifs contemporains. D'une manière plus réfléchie, l'œuvre très riche de WINSTANLEY, auteur souvent revendiqué ou cité dans les histoires de l'anarchisme (BERNERI, ARMAND…), présente au moins au début, des aspects également millénaristes. Mais s'il a appuyé un temps les diggers, il semble plus proche des nivelers (égalitaristes) qui apparaissent relativement modérés dans l'effervescence sociale de ces années.

Ce qui peut sembler libertaire dans les différents mouvements radicaux britanniques de cette époque, ce sont incontestablement les nombreuses citations que l'on peut faire sur la souveraineté des pauvres, du peuple, sur le rejet de toute autorité spirituelle, sur un égalitarisme un peu fanatique... par exemple dans les écrits ou interventions de l'imprimeur Richard OVERDON, du colonel cromwellien et niveleur John LILBURNE ou du publiciste John WILDMAN. Mais bien évidemment, ce ne sont que des démocrates républicains radicaux, pas des anarchistes. Pourtant leurs écrits sont parfois fondamentaux pour les libertaires, ne serait-ce que pour l'ébauche d'égalité des sexes et leur refus théorique du pouvoir qu'ils abordent. Leur millénarisme anarchisant, mais selon une définition étonnante, semble encore évident pour bien des chercheurs récents, comme Eleni VARIKAS : « ...le royaume de Dieu sur terre favorisait une vision anarchique au sens propre, puisqu'il se manifestait dans l'action de ses enfants élus, les saints, action qui ne dépendait d'aucun pouvoir humain » . Il reprend la même formulation dans le *Dictionnaire des utopies* en 2002 à propos du Féminisme anglais. Il cite notamment le niveleur LILBURNE qui apparaît ici très pré-anarchiste « Chaque individu particulier, homme ou femme… tous étant naturellement égaux en puissance, dignité, autorité et majesté… personne n'a naturellement d'autorité sur un autre que si cet autre la lui a confiée, c'est à dire par acceptation réciproque et consentement ». Ce féminisme semble fortement ancré dans le mouvement messianique de la *Cinquième Monarchie*, avec un grand nombre de femmes « prêcheures » comme la fort basiste (au sens libertaire de favorable aux gens d'en-bas et aux pratiques de démocratie directe) Mary RANDE CARY : « Le temps arrive où non seulement les hommes mais les femmes seront prophètes, non seulement les vieux, mais les jeunes ; non seulement les supérieurs, mais les inférieurs, non seulement ceux qui ont une éducation universitaire, mais même les domestiques et les bonnes à tout faire ». Cette description du monde inversé rejoint bien des écrits utopiques, mais également les carnavals et aussi le message biblique qui affirme que les « premiers seront les derniers ». Nous sommes donc en pleine confusion.

L'Amérique latine coloniale a été également le cadre de mouvements mêlant des traces de joachimisme et de millénariste. Par exemple, au Xvème siècle, la révolte au Pérou de Hernández GIRÓN vers 1553-54 permet à beaucoup d'exclus du système colonial de s'en prendre au pouvoir encomendial. Toujours au Pérou, en fin du XVIème, le mouvement du dominicain Francisco de LA CRUZ, regroupe des tendances millénaristes et des idées du groupe des alumbrados (illuminés). Cette « hérésie américaniste » comme l'appelle Alain MILHOU est cependant très peu libertaire, juste un peu tolérante sur le plan religieux. Mais elle est suffisamment grave aux yeux des dominateurs espagnols pour conduire son leader au bûcher en 1578.

Des traces millénaristes et eschatologiques, d'appel à une violence radicale et libératrice des exclus et des marginaux aux côtés des travailleurs, de justification du spontanéisme et du terrorisme... se retrouvent chez le socialiste communiste, souvent très proche des idées libertaires, Wilhelm WEITLING dans l'Allemagne et la Suisse du milieu du XIXème siècle. Il est cependant plus proche d'un christianisme des origines considérablement mythifié que de la position anarchiste.

Au XIXème et XXème siècles, divers mouvements millénaristes enflamment le Nordeste brésilien. Peu sont de coloration libertaire, mais leur radicalité mêlant un « lumpenprolétariat rural » (paysans sans terre et esclaves fugitifs) les rattache aux révoltes encouragées par les anarchistes, comme pour la Guerra dos canos de 1834-1840 dans le

Penambuco. L'autre grand exemple, le mouvement de Canudos (1893-1897) cité ci-dessus est surtout religieux et anti-républicain, mais la négation des pouvoirs en place et son côté fortement populaire restent notables. Dans les années 1930, la communauté de Lourenço (plaine d'Araripe) est plus remarquable, puisqu'il y a tentative de création d'une sorte de phalanstère. Mais la répression y est aussi terrible qu'à Canudos, et le mouvement se termine par un massacre en 1938, après 4 ans de résistance.

D'autre part, la tradition des bandits ou maquisards, des rebelles est forte au Brésil. Ces cangaceiros ou ces jagunços restent populaires, mais leur apogée date de la fin du XIXème et le dernier meurt en 1938. Mais si parfois il s'en prennent aux autorités ou ressuscitent une épopée au service des pauvres du type de celle de Robin des Bois, la plupart du temps les valeurs machistes et militaristes qu'ils véhiculent, et leurs ventes comme mercenaires au profit des latifundistes les éloignent totalement du mouvement anarchiste brésilien. Le cinéma novo des années 1960/70 a redonné, sans complaisance, une certaine force à ces combattants d'un autre âge.

À l'autre bout du monde, et pour la même période, la Mélanésie connaît un nombre impressionnant de mouvements millénaristes : plus de 70 sont recensés par LAPIERRE et DELHOYSIE entre 1860 et 1960. Le plus célèbre qui sert de toile de fond à beaucoup est le mouvement du cargo, sorte d'attente du nouvel âge d'or et de l'abondance. Mais ces mouvements sont surtout religieux, voire claniques parfois, rapidement récupérés (par les missionnaires, ou par les japonais pendant la Deuxième Guerre Mondiale) et sont très loin de l'anarchisme, sauf dans les aspects anticolonialistes, la volonté festive, la recherche d'une saine oisiveté et le dédain des richesses et de l'argent. Ce dernier point est une des constantes du millénarisme et de l'anarchisme ibérique, surtout l'andalou.

Dans la pensée de l'écrivain TOLSTOÏ, référence principale des idées anarcho-chrétiennes, sont apparentes des traces de millénarisme ou de messianisme révolutionnaire comme cette citation de La fin d'un monde le prouve : « Je crois qu'à cette heure précise commence la grande révolution, qui se prépare depuis 2000 ans dans le monde chrétien, la révolution qui substituera au christianisme corrompu et au régime de domination qui en découle, le véritable christianisme, base de l'égalité entre les hommes et de la vraie liberté, à laquelle aspirent tous les êtres doués de raison » . Excommunié depuis 1901, le romancier jusqu'à sa mort en 1910, s'écarte de plus en plus de la société aristocratique et théocratique de son époque.

Dans le Sud de l'Espagne, essentiellement en Andalousie, multiples sont les œuvres qui parlent d'un anarchisme religieux, eschatologique, millénariste... surtout à la suite des écrits de Gérald BRENAN (*Le labyrinthe espagnol*) et de Frank BORKENAU (*The spanish cockpit* en 1937) qui le mettent en avant précocement et popularisent cette analyse. L'historien des révoltes paysannes a généralisé le trait (Juan DíAZ DEL MORAL *Historia de las agitaciones campesinas andaluzas* dès 1929) et l'historien marxiste anglais HOBSBAWM l'utilise presque jusqu'à la caricature en 1959 (*Primitive rebels. Studies in archaic forms of social movements in the 19th and the 20th centuries*). Gilles LAPOUGE et Henri BÉCARUD en avaient fait un point fort de leur « *Anarchistes d'Espagne* » en 1970.

Les points qui permettent d'identifier ainsi l'anarchisme andalou semblent cependant très forts : l'aspect quasi biblique et désintéressé des prophètes anarchistes, véritables missionnaires, « saints laïcs » comme on le dit de Fermín SALVOCHEA en est un de plus importants. Il est parfois même présenté comme un « Christ anarchiste », ou comme « prophète » (pour la communauté juive londonienne) par Rudolph ROCKER ! Les flambées de révoltes spontanées et leurs attentes naïves et quasi-millénaristes constituent le deuxième élément. Enfin une troisième cause est à rechercher dans le mode de vie souvent puritain, ascétique, rigoureusement éthique... des militants anarchistes convaincus, agissant contre l'alcoolisme et le tabac, contre les corridas... autant que contre les possesseurs de grandes propriétés ou les grands viticulteurs. La lecture en commun des œuvres révolutionnaires dans les petits villages nous renvoie presque aux lectures collectives de la Bible dans l'Europe Moderne. L'esperanto y a cependant remplacé le latin. Il s'agit alors bien ici d'une « contre-société » quasi-utopique et presque religieuse de « croyants », c'est du moins l'analyse de Murray BOOKCHIN , même s'il dénonce l'aspect religieux et primitif montré de manière « exagérée » et « grossièrement simplifiée » par HOBSBAWM notamment. Même un observateur libertaire aussi pertinent que Hans Erich KAMINSKI en 1936-37 répète cette analyse « religieuse » de l'anarchisme ibérique ; il parle notamment « d'idéalisme né d'une foi fanatique » et d'un mouvement communautaire « plus proche des idées des chrétiens primitifs que des lois de l'ère industrielle » .

La position trop caricaturale d'HOBSBAWM est contrée à mon avis de manière quasi définitive par la thèse de Xavier PANIAGUA , qui s'appuie sur les travaux de J. MARTINEZ ALIER et de Temma KAPLAN : le millénarisme repose sur des flambées purement spontanéistes. Au contraire dans l'anarchisme espagnol, les mouvements éclatent en s'inspirant d'un vaste ensemble de prédictions, de formations et d'expérimentations

politiques et sociales. L'imprégnation syndicaliste libertaire est omniprésente, y compris dans les campagnes les plus reculées, et là même où l'organisation anarchiste n'est pas particulièrement présente. Une vraie culture libertaire s'est enracinée et donne de la substance à des mouvements très diversifiés et donc impossibles à classifier . Dans sa thèse sur Séville de 1900 à 1923, Ángeles GONZÁLEZ FERNÁNDEZ réfute à
plusieurs reprises ces concepts erronés de messianisme et de millénarisme pour définir l'anarchisme méridional ; au contraire il met constamment
l'accent sur un « pragmatisme » majoritaire, et sur un mouvement ouvrier d'abord préoccupé de choses bien concrètes : les augmentations salariales et le rejet du salaire aux pièces .

Mais ce messianisme ibérique anarchisant semble bien réel, et trouve une partie de ses origines dans le « costisme » (de Joaquín COSTA) de la fin du XIXème siècle .

Dans le Chiapas néozapatiste de la fin du XXème siècle, « l'espérance eschatologique » reste forte. Elle mêle les positions religieuses de
l'Église des pauvres en faveur de « l'exil », de la recherche de la « terre promise », les positions messianiques de bien des mouvements de révoltes indigènes et la position de quelques guérillas depuis les années 1960. D'une certaine manière, le Sous-commandant MARCOS, comme avant lui
Emiliano ZAPATA, devient une sorte de « messie libérateur » en incarnant à la fois les hommes providentiels au service du peuple (MAGON, ZAPATA, GUEVARA...), les divinités d'espoir du monde indigène (QUETZALCOATL) et celles du christianisme (Archange Saint Michel). C'est la thèse que défend en tout cas Fernando MATAMOROS PONCE dans son Mémoire et utopie au Mexique en 1998, même s'il omet curieusement le magonisme dans ses recherches. Or le magonisme est le principal vecteur d'origine de l'anarchisme mexicain.

3. Le cas particulier du messianisme juif

Le messianisme juif, avec ses idées de justice sociale et sa référence à l'Exode comme modèle de système social équitable, est fortement emprunt d'utopie. Toute la spiritualité juive semble marquée par cette volonté de monde futur idéal, comme le rappelle l'anarchiste italien Furio BIAGINI , autant sur le plan religieux que civil, ce qui est une des caractéristiques fortes du judaïsme. Le premier sionisme chez un anarchisant comme Bernard LAZARE par exemple est fortement teinté d'esprit libertaire largement reconnu et assumé. Les kibboutz essaient d'appliquer une société meilleure et égalitaire, tout en défendant militairement, c'est leur grand paradoxe, un nouvel État de type colonial et très nationaliste.

Les principales analyses sur ce thème sont issues des œuvres de Michael LÖWY. Dans la revue Projet sur « *Le déplacement des utopies* » de mars 1998, il affirme que « la foi est au cœur des utopies sociales modernes ». Dans son ouvrage majeur dix ans auparavant, *Rédemption et utopie*. Le judaïsme libertaire en Europe Centrale, il développe l'importance des aspirations libertaires (c'est à dire « anti-autoritaires et anti-étatistes prononcées ») pour de nombreux penseurs et militants issus du monde juif, et souvent de grande importance pour la pensée sociale de notre siècle : le kropotkinien Martin BUBER, bien évidemment, mais également le jeune KAFKA, l'anarchiste pacifiste et important théoricien Gustav LANDAUER, et même Walter BENJAMIN... Pour lui, les correspondances et « l'attractio electiva » entre messianisme juif et utopie libertaire sont très fortes. Il y développe un chapitre théorique de grande ampleur et tout l'ouvrage l'illustre par petites touches. C'est une œuvre un peu difficile mais très motivante.

Dans un article récent , Michael LÖWY renforce cette analyse d'un BENJAMIN qui dans son utopie mêle trois grandes sources : le romantisme,
le marxisme critique et une pensée libertaire omniprésente nourrie surtout de RECLUS, TOLSTOÏ et FOURIER. Pour lui messianisme et révolution
se confondent, dans une rupture nécessaire chargée d'empêcher une évolution historique dramatique. Dans des traits dystopiques très marqués, Walter BENJAMIN dénonce l'illusion du progrès et son débouché cataclysmique.

Conclusion partielle…

Les différents courants religieux cités ci-dessus, malgré les évolutions, leur extraordinaire diversité, sont avant tout des courants religieux.
Donc ils sont aux antipodes de l'anarchie, dont la pensée est massivement agnostique, athée ou anti-théiste.

Ils sont parfois modernes dans certaines de leurs caractéristiques, et ces faits peuvent permettre de les comparer aux mouvements anarchistes
ultérieurs, mais en aucun cas les assimiler. On peut, en les caricaturant et en rappelant qu'il existe beaucoup d'exceptions, citer comme points
essentiels :

· L'importance de la révolte, de la rébellion radicale contre tout pouvoir institué.
· Le refus des richesses, de la propriété, de l'argent et du luxe.
· Quelques rares tentatives de démocratie directe et d'autogestion.

Certaines communautés autonomes anticipent les phalanstères et colonies du XIXème et les communautés des sixties.
· Quelques rares reconnaissances de la liberté en amour, et de l'égalité homme-femme.

Pourtant, parler de communisme-libertaire, de culture anarchiste en les analysant relève à mes yeux d'un énorme contre-sens, sans compter que c'est faire preuve d'un total anachronisme.

C. L'ANARCHISME DANS LES COMMUNAUTES PIRATES OU FLIBUSTIERES ?

Quelques auteurs mettent en avant la ressemblance entre le drapeau de la Flibuste, des corsaires (le « Jolly Roger »), et celui brandi par des anarchistes au XXème ; il a souvent changé de forme et de couleur, mais on retient ses caractéristiques les plus fréquentes : tête de mort et couleur noire. La plus célèbre des représentations de ce drapeau en milieu anarchiste est issue d'un document sur le mouvement makhnoviste ukrainien.

L'aspect autonome, « violemment libre », de certains réfractaires, fugitifs, pirates, corsaires ou flibustiers, permet parfois de faire des comparaisons avec le comportement anarchiste : antiétatisme, refus de tous les maîtres, individualisme radical, autonomie parfois « sauvagement » revendiquée, « communauté intentionnelle » et choix d'une enclave libertaire... Dans un bel article sur l'Internet intitulé « *Les anges noirs de l'utopie* » l'auteur parle de « libertaires forcenés », d'hommes « farouchement libres ».

a) Communautés de fugitifs et réfractaires

Un des premiers antécédents de ces mouvements « d'anarchisme primitif » peut être analysé dans les foyers communautaires de fugitifs, souvent d'origine africaine, aux confins amazoniens. C'est surtout le cas au Brésil, comme pour la communauté de Quilombo de Palmarés qui vers 1602 compte peut-être près de 20 000 membres. Il faut 18 expéditions pour en venir à bout en fin du XVIIème siècle.

Dans la zone de Pernambouc et de Bahía « la République de los palmares » fédérait des peuples autochtones et des esclaves en fuite.

Il est intéressant de signaler que ces mouvements ont été analysés par le surréaliste Benjamin PÉRET, sans doute lors de son premier séjour au Brésil en 1929-1931 et surtout en 1955-56. Il y voyait la liberté en action, et y redécouvrait un forme communautaire à rattacher avec tous les mouvements non–autoritaire. Le texte *La commune des Palmares* (Brésil, en portugais en 1956) a été réédité et traduit à Paris, aux éditions Syllepse (126 pages) en 1999.

En Colombie et dans le Nord de l'Amérique du Sud, les anarchistes revendiquent la tradition des guérillas de fugitifs noirs, comme celle de Benkos BIOHO au début du XVIIème vers Cartagena de Indias qui serait peut-être la première guérilla d'Amérique latine ? BIOHO aurait créé le premier territoire libre américain dans le marécage de la Mantuana vers Carthagène. Après 30 ans de lutte il est torturé et exécuté en mars 1630.

La résistance et l'auto-organisation des « cimarronos » (noirs réfractaires) s'exprime dans le mouvement des « palenques » (camps entourés de palissades) qui formeraient de « véritables républiques indépendantes ». Leur autonomie se traduit également dans un idiome créole, le « palenquero ». Il y aurait eu plus de 100 palenques durant les trois siècles de l'Époque moderne.

Au XVIIème et XVIIIème siècles les communautés de « las Rochelas » comptaient tous ceux qui refusaient les pressions étatiques, religieuses et fiscales. Ce havre utopique, ouvert à tous les opposants et marginaux nous laisse l'idée plaisante du refuge de réfractaires ; il devait ne être tout autrement, et la violence devait être omniprésente.

b) Communautés libertaires pirates

Dans un ouvrage dont l'essentiel est l'analyse de la supposée « république de Salé » sur la côte atlantique de l'actuel Maroc, l'auteur libertaire, célèbre sous le pseudonyme de Hakim BEY, mais ici utilisant son vrai nom Peter LAMBORN WILSON, parle de « position proto-anarcho-individualiste » en décrivant l'idéologie de la piraterie. Bien sûr la prudence lui fait dire qu'il ne s'agit pas d'une position « philosophique » mais d'une ébauche de vie libre, luttant contre les tabous, et très en avance sur les États contemporains du XVIIème siècle.
Cette « république corsaire mauresque du Bou Regreg » ne serait donc qu'un « compromis » entre des États autoritaires de l'époque et les « utopies pirates ».

Pour préciser les termes, pour LAMBORN WILSON et également Gilles LAPOUGE, le boucanier est un homme libre au départ plutôt terrien, et

devenu pirate par nécessité ; le mot provient du boucan, sorte de claie en bois sur laquelle on faisait cuire ou fumer la viande. Le pirate est un criminel ou un délinquant, attentif à ses libertés et à un certain égalitarisme, et la plupart du temps autonome. Le corsaire n'est qu'un mercenaire, qu'un employé pour « faire la course » au service d'une puissance. Le flibustier tire son nom du hollandais *vrÿbuiter* désignant celui qui s'enrichit librement grâce au butin acquis par ses larcins. Ce sont donc surtout les pirates, rebelles pré-anarchistes, « révoltés essentiels » et préromantiques qui nous intéressent.

À Salé notamment, c'est chez les « renegados » qu'il trouve cette utopie pirate assez concluante malgré les limites reconnues. Ceux-ci sont souvent des européens sans foi ni loi, qui font leur nid en terre d'islam, parfois en adoptant les coutumes locales et même la religion ! Pourtant les descriptions de son ouvrage très documenté ne sont guère pertinentes. Ces pirates sont soumis à des autorités issues de la violence la plus sauvage, et la soi-disant camaraderie des pirates ne tient guère face à la puissance sans opposition des petits chefs locaux que sont les capitaines autoproclamés des vaisseaux. Enfin les bribes de liberté à Salé sont souvent causées par le bon vouloir ou le désintérêt des puissances locales. Les enclaves du Bou Regreg (Salé, la Casbah, la future Rabat) fourmillent de conflits, de concurrences violentes et d'inégalités somme toute très traditionnelles.

Le même auteur présente en fin du XVIIème siècle et au début du XVIIIème, d'autres modèles d'utopies pirates qui semblent plus avancées : elles sont plus « anarchistes » par leur volonté de défendre « la liberté individuelle maximale » ; elles sont plus radicales et communistes parfois avec « l'abolition de la hiérarchie économique ».

C'est le cas de la confrérie égalitaire des « Frères de la Côte », les fameux boucaniers d'Hispaniola (futurs Haïti et Saint Domingue). L'île de la Tortue et New Providence aux Bahamas en sont des appendices. L'autonomie est inscrite dans les fameux « Articles » qui décrivent des pratiques de démocratie directe avec élection des capitaines : chaque navire devient une sorte de « démocratie flottante ». La suppression des châtiments corporels est un choix formidable pour une époque où les marins étaient de véritables esclaves sans droits face à une hiérarchie de fonction et de classe disposant d'un pouvoir absolu, surtout dans la flotte britannique. L'harmonie entre les races et les classes, même balbutiante, est une autre trace d'extraordinaire modernité. Mais cette utopie boucanière fut détruite par un de ses enfants, le renégat Henry MORGAN !

Dans les Bahamas, la « horde sauvage » de Nassau, célèbre pour les exploits pas toujours reluisants des Barbe Noire et de Rackham le Rouge, présente également des traits égalitaires, sinon libertaires.

Mais c'est surtout Madagascar qui abrite les rares tentatives libertaires connues (ou rêvées). C'est Daniel DEFOË qui nous parle de l'enclave libertaire temporaire du capitaine AVERY. L'historien Christopher HILL, spécialiste des révolutions anglaises et de leurs mouvements radicaux, en reparle dans son Le monde à l'envers, œuvre traduite chez Payot en 1978.

Au début du XVIIIème, la communauté fixée dans la « Baie des Divagateurs » peut nous permettre d'imaginer des liens entre les révoltes protestantes radicales britanniques et le monde de la piraterie.

Daniel DEFOË en consacrant deux chapitres à l'histoire du capitaine MISSON (parfois écrit MISSION) et de son conseiller utopiste, le moine défroqué CARRACIOLI, à Madagascar, a permis de confirmer l'existence des utopies pirates : il y présentait la république pirate Libertalia de la baie d'Antongil (certains auteurs la situent au Nord Est de l'île, vers Diego Suarez). Ce mythe pour manuel SCHONHORN , pour M.C. CAMUS ou Anne MOLET-SAUVAGET est pourtant repris par des auteurs contemporains, et surtout par Hakim BEY qui fait des locales « utopies pirates » une sorte de source incontournable aux « zones autonomes temporaires », les TAZ, qu'il propose. Pour lui, Libertalia aurait vu s'épanouir le partage égalitaire du butin, la communauté des terres, la rotation des chefs... Gilles LAPOUGE penche plutôt pour un Libertalia qui emprunte autant à la réalité qu'à la fable .

H. DESCHAMPS en 1949 croyait lui aussi en cette utopie socialiste du début du XVIIIème. L'article d'Internet cité ci-dessus met en avant dans l'expérience de Libertalia, l'antiracisme, le respect des femmes (malgré la polygamie), mais montre également la maniaquerie des règles qui va finir par l'emporter. Cependant la liberté est bien proclamée partout : dans le nom de la communauté (Libertalia), dans celui de ses membres (les liberi), d'un des bateaux (le Liberté)... c'est bien un choix primordial fait envers et contre tous. Malgré le charisme du chef (MISSON est tout de même nommé « excellence suprême » ou grand « conservateur » !), la démocratie directe y est (peut-être) très présente : acclamation des chefs, assemblées générales, tirage au sort des capitaines, élection des conseillers, rotation des pouvoirs tous les 3 ans... L'égalitarisme y

règne : traitements semblables, sans importance de la race et de la nationalité, répartition des prises... Bref une rare description détaillée de société idéale assez fraternelle et un peu libertaire, même si le curieux slogan adopté « Dieu et Liberté » et la couleur blanche du drapeau sont là pour nous brouiller les cartes .

Dans l'écrit de DEFOE, il est même parlé de la scission anarchiste, en tout cas plus radicale encore, d'un capitaine TEW, qui bâtirait sa propre communauté, « sans loi ni officiers ». Comme un vrai TEW a bien existé, mais en d'autres temps et d'autres lieux, cet épisode a permis à SCHONHORN en 1972 de réfuter ce qu'il estime un canular de l'écrivain utopiste. Poursuivant l'analyse, Peter LAMBORN WILSON pousse la boutade en disant qu'il s'agit donc d'une vraie « u-topie », lieu de nulle part, puisqu'elle n'aurait jamais existé ! Cependant pour lui, les possibilités d'existence d'une telle communauté restent évidemment très fortes.

Au début du XVIII° siècle, le pirate Nathaniel NORTH s'établit lui aussi à Madagascar, dans le sud de l'île, vers Fénérive : il y installe une communauté « d'harmonie » , fraternelle, humaniste, anti-raciste et surtout ouverte, c'est à dire sans réglementation figée ni volonté de système imposé. Gilles LAPOUGE, qui ne voit désormais plus que les côtés négatifs de l'utopie, préfère donc logiquement cet essai communataire à celui du capitaine MISSON.

Conclusion partielle…

Le drapeau noir (comme la couleur noire), n'est malheureusement pas le symbole de la seule anarchie. Les couleurs du deuil, du fascisme (chemises noires) et de l'uniforme SS n'ont rien de libertaire.

Si les pirates et autres fugitifs, en luttant contre les terribles pouvoirs autoritaires de leur époque et contre des marines royales aux règlements intérieurs esclavagistes, peuvent paraître sympathiques et lever bien haut l'étendard de la rébellion, ils n'en sont pas anarchistes pour autant, même si un analyste aussi averti que LAPOUGE se permet d'affirmer que « l'utopie de la société pirate, c'est le désir d'un monde ‘'sans maîtres et sans lois'' » .

On ne doit pas se laisser prendre au piège d'une certaine fraternité de combat, d'une légère égalité des conditions de vie sur les navires pirates et de quelques ébauches (plus rêvées que réelles semble-t-il) de démocratie directe.

Au contraire, ils utilisent le plus souvent les pires défauts de ceux qu'ils combattent : extrême violence, faible prix attribué à la vie humaine, machisme fréquent, et culte des chefs de bande ou de vaisseaux, sans compter un anti-humanisme quasi-obsessionnel. L'anarchisme ne trouve absolument pas son compte dans une telle mouvance.

D. DANS QUELQUES MILIEUX LIES A L'URBANISME ET A L'ARCHITECTURE

Architectes et urbanistes sont présents d'un bout à l'autre de la rêverie utopique, comme le rappelle Alain PESSIN , mais souvent au profit d'un monde clos, immuable, ou tout est prévu, contrôlé et très souvent d'une géométrie régulière oppressante. La ville parfaite, le jardin rectiligne, la rue droite, l'immeuble géométrique…correspondent aux pensées d'ordre et à une conception stricte de l'harmonie que véhiculent la majorité des utopistes.

Pourtant architecture et urbanisme utopiques sont parfois inspirés, propulsés par la pensée anarchiste ou par les militants libertaires. Souvent sont cités PROUDHON, KROPOTKINE ou FOURIER pour ne prendre que les plus célèbres. PROUDHON par exemple défendait d'après Michel RAGON une utopie pavillonnaire, en étant « désurbaniste » sans le savoir, surtout dans son ouvrage de 1865, Du principe de l'art et de sa destination sociale. L'historien attribue ce même trait de « désurbanisme » à KROPOTKINE et même à ENGELS (!) dans un autre ouvrage . Il y affirme ce passage anarchisant qu'une « société sans ville serait une société ou le pouvoir politique aurait disparu ».

Au début du XXème siècle, le libertaire Vicente DAZA propose un article dans *La Revista Blanca* (n°86, 89 y 92, Madrid, 1902) avec un beau titre qui rappelle FOURIER (il faudrait alors remplacer urbanisation par émancipation de la femme) : *La urbanización del pueblo está en razon directa con su civilización*/L'urbanisation sera en lien direct avec le degré de civilisation de la population. On peut traduire simplement en disant que l'urbanisation est liée au degré de développement atteint par une civilisation, ou plus schématiquement que les peuples ont l'urbanisation qu'ils méritent !

Il faut dire que la très intéressante histoire de Michel RAGON fait de larges références à tous ses aspects (*Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Casterman, 1986), ainsi que l'anthologie de Françoise CHOAY *L'urbanisme, utopie et réalités*, Paris, Seuil, 448p,

1965. L'autre ouvrage de Michel RAGON *Où vivrons-nous demain ?* est également un fort beau texte pour illustrer ce propos. Le libertaire qu'est RAGON a tellement publié sur le sujet qu'on pourrait consacré un volume entier à ses découvertes, ses amitiés (Mies VAN DER ROHE, Walter GROPIUS, Mathias GOERITZ de Mexico, Iannis XEZAKIS…), ses coups de cœur en matière d'architecture, non sans paradoxes puisqu'il est naturellement très proche du libertaire DUBUFFET, mais aussi du suisse LE CORBUSIER parfois très traditionaliste, et qu'il sait pourfendre comme dans pratiquement tout un chapitre de L'homme et les villes de 1975 ! Dans *L'architecte, le Prince et la Démocratie* (Paris, Albin Michel, 1977)
Michel RAGON dénonce avec énergie les architectes posés sur leur piédestal qui ne tiennent pas compte des aspirations populaires, et qui imposent des modèles souvent autoritaires et bétonnés. Il en profite pour parler des utopies moins ambitieuses, mais qui ont le mérite de libérer l'imagination et de mieux correspondre aux vœux de leurs habitants : bidonvilles autogérés, « utopie pavillonaire » des débuts, rôle des « habitants paysagistes » qui décorent leurs demeurent…

La position anarchiste principale : petite cité, misant sur le sociétarisme, le solidarisme, liée aux autres par des liens fédéralistes, est bien sûr celle de KROPOTKINE, notamment dans *Fields, factories and Workshop* de 1898 et *Mutual Aid* de 1902. La décentralisation y est très prononcée. Les techniques utilisées réhabilitent largement l'artisanat (ce qui le rapproche énormément de ses amis William MORRIS et Patrick GEDDES) mais ne dédaignent pas non plus les méthodes industrielles efficaces, contrairement à ce qu'ont souvent dit ses détracteurs qui ne voulaient en faire qu'un doux rêveur nostalgique pour mieux le déconsidérer. L'architecte libertaire belge, Léon KRIER , prolonge d'une certaine manière les influences du mouvement *Arts and Crafts* appliquée à l'urbanisme, en réhabilitant l'artisanat.

Les traits pré-écologistes doivent beaucoup aux travaux du géographe anarchiste Élisée RECLUS ; ainsi GEDDES souhaitait abriter des œuvres du français (par exemple un globe) dans son projet de Nature Palace en 1904. Ces positions sont au XXème siècle largement développées par Colin WARD pour le Royaume Uni.

On peut également trouver des thèmes, des attitudes... libertaires fortes chez architectes et urbanistes, mais pas toujours, loin de là, revendiqués. Il ne s'agit pas ici d'assimiler l'architecture futuriste et l'utopie libertaire. Cependant je tente de dégager quelques-uns de ces axes ci-dessous. Me semble libertaire tout artiste qui cherche à s'évader des cadres géométriques uniformisants, des dogmes architecturaux et des mégastructures écrasantes. Il y a plus de vie hors des blocs, des cercles imposés, des rectangles systématiques. Il y a plus de liberté si les murailles explosent ou disparaissent (alors qu'elles sont omniprésentes chez un MORE ou un CAMPANELLA, ou chez les architectes de la Renaissance : les plans de SCAMOZZI en Italie sont évidemment plus proches de Vauban et des nécessités militaires que d'un urbanisme libérateur). Est libertaire donc celui qui lâche la bride à l'imagination, qui préfère la fantaisie, la couleur, la luxuriance végétale, voire le délire visionnaire... bref qui propose plans ou maquettes ou règnent la diversité et où pourrait s'épanouir la liberté et l'autonomie individuelle...

Par exemple, si on analyse l'introduction et le plan de Olivier BOISSIÈRE à son *L'architecture du futur* publiée en 1995, on retrouve dans ses synthèses bien des traits que ne renieraient pas les libertaires : affirmation de la diversité, de l'éclatement des formes, de l'antidogmatisme... Le futur réside dans un pragmatisme sans prétention, s'incarne dans des structures les plus dynamiques possibles, dans un vitalisme et un hédonisme, voire un sensualisme, revendiqués par des architectes qui replacent l'humain au centre. Les propositions d'ARAKAWA et de Madeleine GINS, par exemple, en faveur de maisons « à destin réversible » sont une des réalisations les plus originales pour s'opposer à ce que l'allemand Daniel LIBESKIND appelle « l'enrégimentement de l'architecture ». Ces constructions labyrinthiques, volontairement sans ordre apparent, au plan d'une ambiguïté revendiquée, sont prévues pour être occupés différemment et s'adapter à des usages multiples. Enfin la plupart des exemples choisis prônent la liberté, l'asymétrie... bref tout le contraire des utopies classiques, trop souvent mornes et figées.

1. autour des « cités jardins » :

Pour illustrer la très grande importance de ce thème, on peut se reporter au tableau de Félix DUMAIL, « *Cité-jardin, perspective sur un groupe de maisons* », gouache sur papier réalisée à Gennevilliers en 1925, une des cités-jardins françaises. *L'art au XX° siècle*, chez MAZENOD en offre une reproduction (page 513) qui met bien en évidence l'aspect « eutopique » du projet, puisque ces réalisations visent à répondre à la question du bonheur, ici et maintenant, même à petite échelle et de manière pragmatique.

On peut également retenir le beau titre de l'article d'Alain DEMANGEON et de Ann-Caroll WERQUIN pour présenter cette utopie libertaire (sans doute plus dans son esprit plus que dans ses réalisations) : « *Architecture végétale et solidarité sociale* » . Ils démontrent que la cité-jardins vise l'harmonie, celle entre monde individuel et monde collectif, celle entre ville-création humaine et nature, celles entre classes d'âges, entre groupes sociaux différents…

a) Quelques précurseurs…

En Catalogne du XVIème siècle, les projets du chanoine Miguel GIGINTA sont remarquables. Il projette une ville idéale adaptée aux besoins des pauvres. Cette utopie de l'État bienfaisant (Welfare State avant la lettre) cherche à occuper les pauvres dans des manufactures urbaines adaptées. Leur bien être est pris en compte et leur formation de même. GIGANTA propose la création autour des manufactures de lieux pédagogiques et attractifs, sous forme de musée, de parc zoologique ou de jardin botanique. C'est ce dernier point qui nous permet de rattacher cet ecclésiastique au thème analysé.

Un premier projet en fin du XVIIème est fourni par William PENN et son géomètre Thomas HOLME pour la ville de Philadelphie. De larges artères oxygènent la ville, de vastes lopins y ménagent de grands espaces verts ; chaque maison doit y être entourée de verdure, de jardins. Malheureusement ce plan idyllique n'est que partiellement appliqué, tant les vendeurs immobiliers, pour accroître leur revenu, ont découpé les parcelles originalement prévues, en plus petites parties.

L'urbanisme anglais de la fin du XVIIIème et début du XIXème développe de nombreuses recherches sur l'intégration rural-urbain, l'importance des jardins paysagers, l'intégration des différentes formes de milieux locaux, notamment les collines, dans le cadre urbain... En ce sens, on peut noter l'importance des projets de villages circulaires, totalement encastrés dans le milieu rural, d'un Joseph Michael GANDY (1771-1843), qui influencera sans doute OWEN. Avec John SOANE, il propose en 1805 dans *Designs for cottages* la création de villages verts, aux plans circulaires, reliés entre eux en cercles concentriques, dont la forme globale n'est pas sans rappeler celle que propose HOWARD presque un siècle plus tard. Les écrits de Thomas SPENCE en 1795 et au début du XIXème siècle sur *Spensonia* (*Description of Spensonia*/La République marine et la constitution de Spensonia, pays merveilleux situé entre Utopia et Oceana) sont aussi novateurs et une des origines souvent rappelées des idées plus tardives de HOWARD.

En France, une « première cité-jardin de l'histoire » est réalisée par Claude-Nicolas LEDOUX dans le quartier de la rue Saint Georges à Paris en 1792 .

En 1849, James Silk BUCKINGHAM lance l'idée de villes régénérées par des associations soucieuses d'harmonie urbaine, de planification (the town planning) et d'espaces verts dans son *National evils and practical remedies*. Il anticipe les cités jardins, d'après Max NETTLAU qui lui consacre un paragraphe dans son Ébauche d'histoire des utopies. Le plan de BUCKINGHAM pour sa « ville modèle » de Victoria, incorporé dans son utopie, est une référence, à mi-chemin entre les idées de FOURIER et celles de HOWARD ou LLOYD WRIGHT (*Broadacre*) plus tard.

Peu après, en 1854, Robert PEMBERTON, s'inspirant à la fois d'OWEN et de FOURIER, mais également de quelques plans de LEDOUX pour Chaux, propose une ville circulaire idéale dans *The happy colony*, qu'il a le bon goût de dédier « to the women of Great Britain ». Antécédent des cité-jardins, ou ville à la campagne, c'est difficile à dire. Mais l'établissement agraire central, entouré de bâtiments à vocations plus pédagogiques, ouvrant des perspectives radiales ouvertes, est une vraie originalité (Cf. Les documents présentés dans l'ouvrage cité d'Helen ROSENAU p.162-163).

b) Avec les recherches des hygiénistes…

L'idée de la cité-jardin semble également issue du livre novateur de RICHARDSON *Hygeia* de 1875. Cet hygiéniste convaincu est sensible à la réalisation de villes au nombre d'habitants peu élevé (il fixe un maximum de 100 000), avec des maisons basses et confortables, liées au milieu naturel. Les « hygiénistes », souvent médecins radicaux ou libertaires, comme dans l'Espagne de la fin du XIXème siècle, sont souvent à la pointe de la critique de l'industrialisation à outrance et du développement malencontreux des mégapoles et des agglomérations tentaculaires. Il faut contrer cette extension et préserver un maximum de nature en compensation.

Le français Jules VERNE dans les *500 millions de la Begum* fait de France-Ville une réplique d'Hygeia. Anatole FRANCE dans Sur la pierre blanche est lui-même influencé par RICHARDSON et sans doute par MORRIS.

c) Les mécènes patronaux…

Au Royaume Uni, quelques autres précurseurs sont parfois cités, notamment Sir William HESKETT LEVER (1851-1925) et son usine de savon à Port-Sunlight vers Liverpool en 1887, et la Bournville en fin du siècle, près de Birmingham, du chocolatier George CADBURY (1830-1922). Ses deux initiateurs ne sont que des « entrepreneurs éclairés », ce qu'était déjà OWEN en fait lorsqu'il organisait New Lanark en 1798, ou Sir Titus SALT quand il créa Saltaire en 1850, ainsi que Edward AKROYD quand il développa une utopie à plan carré qu'il appela Akroydon en 1859.
LEVER dans son projet de New Earswick au Nord de York vers 1902 va même plus loin ; il s'inspire des idées sociales avancées du couple PARKER et fait appel déjà à Raymond UNWIN, le principal disciple d'HOWARD, pour en dessiner les plans. En Écosse, le CARNEGIE Dunfermline Trust permet à Patrick

GEDDES de proposer de multiples essais utopiques, dans un sens de « sweetness and light » (douceur et lumière) et de fantaisie revendiquée .

Tous ces « patrons paternalistes » ou sociaux n'ont bien sûr rien à voir avec le mouvement libertaire (sauf GEDDES bien sûr). Mais certains d'entre eux furent suffisamment ouverts pour accepter de travailler avec des architectes ou urbanistes très engagés. Par exemple, Sir LEVER et George CADBURY firent même partie de la Garden cities association de HOWARD. Les liens sont donc très forts.

d) Mouvements culturels britanniques de la fin du XIXème siècle…

L'autre origine anglaise importante apparaît dans les mouvements culturels qui triomphent dans la deuxième moitié du XIXème siècle ; l'initiateur souvent cité est John RUSKIN (1819-1900) ; sa St George Guild à Oxford, vers 1871, influence de nombreux théoriciens et praticiens, et surtout le préraphaélisme. MORRIS, HOWARD, le catalan Cipriano MONTOLIU… passent tous par l'analyse de ses œuvres, et son ouvrage *Les pierres de Venise*, a servi de livre de chevet à toute une génération. Toute cette effervescence est liée au néo-gothisme, au préraphaélisme, au mouvement morrissien « d'arts and crafts » ; qui tous contribuent largement à approfondir les réflexions. Le spirituel doit l'emporter sur le matériel, le social et l'artistique sur le profit, et la technique doit être au service du bien-être des individus et de l'esthétique. Patrick GEDDES (1854-1933) est bien trop oublié aujourd'hui, alors que ces recherches furent très novatrices. Son effort pour approfondir en sociologue les problèmes urbanistiques de sont temps en fait un des architectes les plus intéressants de la fin du XIXème siècle, notamment par sa définition de la « polistique », véritable projet eutopique de cités pour l'homme. Quant à Lewis MUMFORD, son disciple, qui est aussi un des historiens de l'utopie, son concept de cité humanisée joue beaucoup sur l'esthétique (comme MORRIS le souhaitait également), sur la place importante accordée aux lieux de loisirs et la sauvegarde du milieu naturel. Comme KROPOTKINE, ses petites cités sont décentralisées ; les nouvelles technologies les aident à être autonomes, comme il le développe encore dans sa synthèse de 1934 *Technics and civilisation*.

GEDDES Patrick est également très lié avec les frères Élie et Élisée RECLUS. Il fait même une notice à la mort d'Élisée RECLUS dans le *Geographical Journal n°26* de 1905. En France, dans la Drôme, il a également donné une maison à Paul RECLUS, le neveu d'Élisée. Ses travaux à l'université de Montpellier contribuent à accroître son prestige au début du XXème siècle.

Mais le plus intéressant pour notre propos est sans doute William MORRIS qui dans sa belle utopie *News from nowhere* en 1890 affine une vision libertaire de maisons insérées dans les aires rurales, entourées de verdure, et proche d'une Tamise régénérée. L'écologie, le respect de la nature et de l'homme, le refus d'un monde dominé par la technique font de MORRIS le plus libertaire des grands utopistes du Royaume Uni. L'auteur a déjà précisé ses idées dans plusieurs conférences, notamment La société de l'avenir en 1887 où il définit une cité-jardin avant la lettre, avec un centre ou agora entouré de bâtiments publics et de lieux culturels (théâtres surtout) se mêlant aux espaces verts. Plus on s'éloigne du centre, plus alternent les lieux de vie ou de travail, toujours dans un milieu aéré, voire totalement intégré dans la nature forestière pour les activés liées à l'agriculture. MORRIS apparaît comme un « désurbanisateur » se positionnant surtout pour des villes moyennes insérées dans la nature. Les maisons amples et lumineuses sont entourées de jardins. Les parcs ne sont jamais lointains…

Si on peut douter que l'influence directe de MORRIS sur HOWARD reste faible (je pense personnellement qu'elle est sous-évaluée), l'imprégnation de sa pensée, de ses activités reste absolument incontestable sur son époque et sur les disciples d'HOWARD qui vont réaliser les premières cités. Dans un livre de 1992, Walter CREESE pousse l'analogie assez loin, puisqu'il met en relation des papiers peints issus des ateliers de William MORRIS et les plans de quelques cités jardins . C'est sans doute excessif, mais les analogies n'en demeurent pas moins, et cela nous rappelle qu'une culture se forme aussi par accumulations successives et imprégnations indirectes.

e) Les libertaires…

Les libertaires se sont souvent intéressés au problème des cités-jardins, autour de Pierre KROPOTKINE, William MORRIS et de l'écossais Patrick GEDDES, ainsi que du théoricien et architecte paysagiste Lewis MUMFORD (qui avoue à maintes reprises sa dette envers le prince anarchiste russe) et du canadien Marshall McLUHAN (1911-1980) plus tard dont la notion de village global inclut bien des traces kropotkiniennes, ce que reconnaît très nettement MATTELART dans son *Histoire de l'Utopie planétaire*. Très tôt ils ont mis en avant le polymorphisme, les constructions à taille humaine, le respect de l'environnement et de l'humain, la décentralisation chère à MUMFORD et la nécessité de mêler ville et

campagne. En 1899, dans *Fields, factories and workshops*, KROPOTKINE militait pour de petites unités quasiment autogérées.

En Allemagne vers 1900, c'est l'anarchiste Bernhard KAMPFFMAYER (1867-1942), très lié à KROPOTKINE et Paul RECLUS, qui va en faire la promotion, et aux ÉU c'est le libertaire Harry KELLY qui développe l'idée de villages libres, entourés de jardins, disposant d'écoles modernes, dans les environs de New York. Max NETTLAU parle à leur propos de « petite utopie qui marche dans la bonne direction ». Quant à l'anarchiste espagnol Ricardo MELLA, dans son utopie de 1889 *La nueva utopia*, il entoure des immeubles d'habitations fonctionnels de jardins et espaces verts pour produire et pour se détendre.

La plupart des libertaires émettent donc sur ces notions une « vision anti-utopique », au sens où « l'architecture utopiste est un espace oppressif qui conduit à toutes les aberrations étatiques » dit RAGON dans son article de la revue *L'Arc* déjà cité. La vision libertaire se place donc sous le signe de l'espace éclaté, individualisé, humanisé et remet en cause les fondements mêmes des systèmes figés et des pouvoirs. Une bonne partie de la philosophie des cités-jardins est ainsi résumée.

À plusieurs reprises HOWARD reconnaît sa dette vis à vis de MORRIS et de KROPOTKINE, même s'il semble que c'est surtout le centraliste BELLAMY qui lui a donné l'envie de réaliser son projet. C'est ce qu'il affirme, ce n'est pas forcément la seule vérité.

f) HOWARD et ses disciples…

C'est cependant un non-libertaire, mais proche des clubs socialisants de l'époque, notamment les Fabiens, Ebenezer HOWARD (1850-1928), lecteur assidu de RUSKIN, de MORRIS et surtout de l'autoritaire BELLAMY, qui fait la synthèse de différentes idées émises avant lui. Il a même financé la publication anglaise de l'utopie de BELLAMY, tant il était intéressé par les plans de régénérations de Boston qui y étaient développés. Comme l'utopie morrissienne, l'utopie howardienne est une réponse évidente et directe à l'œuvre de BELLAMY. On peut également le lier aux recherches d'un Camillo SITTE en Autriche, surtout à partir de l'ouvrage classique *L'art de bâtir des villes* de 1889, qui propose des idées semblables. Son œuvre théorique est prolongée par les travaux de F.J. OSBORN et ceux de C.B. PURDOM.

HOWARD limite les villes à moins de 30 000 habitants, et insiste pour que les espaces verts en occupent les 5/6ème. Il souhaite une grande diversité dans ces petites cités et ne veut en aucun cas ériger un modèle forcément sclérosant. Son éloge de la diversité et de l'hétérogénéité est constant. Il prône d'ailleurs des villes, certes plutôt circulaires, mais adaptables au milieu local. Il refuse même de figer dans des plans concrets des projets urbains sans connaître l'aire choisie et ses particularités. La diversité est donc par principe assurée. L'utopie reste pragmatique et ouverte, et pluraliste. Ce sont tous des éléments que mettent en avant les anarchistes. Il s'appuie également sur l'idée kropotkinienne d'autosuffisance municipale, sur la coopération et le droit à la liberté individuelle. Parmi les idées nocives à rejeter figurent en bonne place la centralisation à outrance et le parlementarisme, ce qui est un autre point commun avec les libertaires de son temps . En effet, chez HOWARD, les idées sociales et politiques (au bon sens du terme) côtoient toujours les propositions urbanistiques. C'est parfois trop oublié par ceux qui l'analysent. Au centre de la structure urbaine qu'il propose se trouve également un jardin et un parc. Sa cité sociale est cependant complexe et géométrique, car elle se veut le regroupement de 6 cités-jardins, reliées à une cité plus centrale, le tout au sein d'un océan de verdure. Le réseau est donc l'autre grande idée du concepteur.

Au centre de la ville-cercle se trouve le jardin, lieu collectif et civique entouré par le parc central (Central Park) puis par une grande galerie commerçante (Crystal palace) ensuite par des habitations une grande avenue une zone scientifique et industrielle et l'aire rurale environnant…

La deuxième grande idée d'HOWARD, comme indiquée ci-dessus, est celle d'un milieu urbain-rural organisé (la « town-country »), d'une planification générale d'un espace (la « social city »), bref d'un réseau assez rationnel (« network »). Les cités jardins sont disséminées harmonieusement dans l'espace, reliées entre elles politiquement, économiquement et par des voies d'accès rapides. L'objectif est de les rendre complémentaires, et d'intercaler entre elles des espaces naturels protégés.

Sa proposition est donc bien un réel projet politique et social ancré dans l'espace, contre centralisme et hiérarchies, et contre les dégâts de l'univers capitaliste, contre la déshumanisation et l'inefficacité des grandes villes de l'ère industrielle . C'est une utopie progressive et progressiste, comme le rappelle bien le premier titre (1898) de son ouvrage essentiel *To-morrow, a peaceful path of social reform* (Demain, une voie pacifique de réforme sociale). Il a repris de BELLAMY les idées non-violentes, anti-révolutionnaires. Mais c'est bien l'idéologie libertaire, à la fois kropotkinienne et morrissienne de petites communautés qui imprègne son œuvre.

Les deux vrais artisans « howardiens » des cités-jardins sont cependant Raymond UNWIN (1863-1940) et Barry PARKER (1867-1947). Le premier est peut-être le plus marquant, tant sa réussite va en faire un élément incontournable de la planification urbanistique britannique dès la Première Guerre Mondiale. Avant d'être haut fonctionnaire et président de l'Association des Architectes, il fut d'abord un militant socialiste (La Ligue Socialiste de William MORRIS) et un militant du mouvement Arts and crafts. L'ouvrage commun des deux architectes, *Art of building a home* de 1901, est là pour le confirmer. Les aspects sociaux et communautaires de ses projets sont une constante que la réussite sociale et professionnelle n'élimineront pas . Il reste le défenseur d'un urbanisme co-opératif et décentralisé, malgré ses plus tardives fonctions ministérielles. *Le rapport du Grand Londres* de Patrick ABERCROMBIE en 1945 porte sa marque, et malgré une déviance du concept de cité-jardin vers celui de banlieue verte ou de ville satellite, bien des réalisations anglaises peuvent à juste titre s'en réclamer, que ce soit, comme le rappelle l'article cité, dans les villes nouvelles, le zonage résidentiel ou les transports en commun… Vers Londres, la petite ville de Letchworth Manor (1903), une des premières cités-jardins sur des plans de Barry PARKER et de Raymond UNWIN, ne compte effectivement qu'autour de 15 000 habitants vers 1933. Elle n'atteint les 32 000 habitants fatidiques que vers 1975. Un deuxième essai de moindre importance se situe à Hampstead Heath vers 1904, avec des plans d'UNWIN inspirés dit-on de Camillo SITTE . L'autre important essai du début du siècle concerne la localité de Welwyn (1903-04) à 30 km de Londres. Vers 1960 cette cité compte environ 20 000 habitants. Ces essais sont liés aux associations Garden City Association depuis 1889 et surtout la Garden City Pioneer Co. Ltd de 1902.

Pour compléter encore cette analyse de la mouvance britannique, on peut noter avec intérêt que le contre-utopiste et socialiste célèbre qu'est H.G. WELLS a été vice-président de l'Association anglaise des Cités-jardins.

Lewis MUMFORD dans ces analyses urbaines des années 1930 va confirmer l'importance des idées de MORRIS sur les cités jardins, même si c'est surtout le pragmatisme d'HOWARD qui a triomphé dans la réalité des constructions. L'article de Ralph MORTON de 1999, déjà cité, appuie avec force cette analyse, mais oublie trop les aspects socialistes libertaires dans son article et sous-estime l'ouverture d'esprit d'HOWARD lui-même.

En tous les cas, HOWARD, grâce à ses « disciples » a « été un des rares penseurs utopistes à voir son utopie se réaliser avec succès - en tant qu'utopie – même si ce n'est que dans une petite dimension » .

Ces idées sont partiellement sous-jacentes aux désirs de planifications urbaines du XXème siècle, surtout avec le Great London Plan de 1944-45 (d'ABERCROMBIE) et le Town and Country Planning Act de 1947. Les 8 « new towns » construites à la fin des années 1940 expriment donc une légère retombée de l'utopie howardienne, même si au fil des ans son influence s'est prodigieusement estompée .

Dans les années 1970-1980 essentiellement, des mouvements de locataires et de prétendants à la propriété de leurs logements renouent avec l'esprit égalitaire et d'ouverture sur la nature des cités-jardins et avec celui des logements sociaux (vieille tradition britannique, lancée par les mécènes paternalistes du XIXème ou par les municipalités travaillistes du XXème). Quelques libertaires vont suivre ces efforts (Colin WARD) et en noter les caractères novateurs, de démocratie directe. Il s'agit du « mouvement coopératif de logement » qui utilise des méthodes proche de l'autogestion, puisque chaque personne « participe entièrement aux décisions » et aux apports financiers. Cet idéal communautaire exclut la propriété au sens propre, remplacée par la notion de possession (néo-proudhonisme sans le savoir ?), et tout est fait pour éviter les spéculations individuelles. L'architecte est relégué à la place d'exécutant des désirs collectifs. Une population souvent marginalisée semble donc se réapproprier son destin, au moins dans le cadre de l'habitat.

Mais le conformisme, le manque de moyens, l'absence de recul idéologique et politique, certaines manipulations de la droite thatcherienne qui cherche à profiter de ce mouvement pour contrer l'emprise travailliste sur les logements… donnent un résultat globalement très décevant, de maisons très conventionnelles (dans les matériaux, l'agencement intérieur et extérieur), petites-bourgeoises, et sans lien réel ni avec la communauté libertaire rêvée, ni avec l'espace rural souhaité par les architectes du mouvement des cités-jardins. Un désastre ?

g) Cités-jardins en d'autres lieux et d'autres temps…

L'espagnol Arturo SORIA y MATA (1844-1920) formule une proportion presque identique à celle d'HOWARD de 4/5ème d'espaces verts pour les aires d'habitation. Il propose vers la fin du XIXème siècle, une longue « cité linéaire » (« la ciudad lineal » de 1882), allongée le long de voies de circulation rapide et de grande dimension, et surtout bordée d'espaces verts. Il est notable de constater que le libertaire Michel RAGON s'en inspire dans son utopie poétique et urbanistique, *Sylvia*, décrite dans son roman de 1966, *Les Quatre murs*, où il rend également hommage à MORRIS et aux cités-jardins.

En fait SORIA annonce plus LE CORBUSIER et ses plans gigantesques et la démence des mégapoles contemporaines, que les militants ou propagandistes d'une cité à petite échelle, équilibrée dans son milieu

écologique, et largement gérée par ses habitants. Malgré Michel RAGON, il ne peut pas vraiment se rattacher à la mouvance libertaire. En Espagne, surtout en Catalogne, les cités-jardins ou « cités-organiques » (en reprenant les théories de GEDDES) s'expriment essentiellement dans deux courants très proches, aux objectifs comparables : celui des urbanistes, hygiénistes et pré-écologistes autour de l'avocat humaniste Cebrià (Cipriano) de MONTOLIU (1873-1923), et celui des militants anarchistes dont le plus important représentant semble être Alfonso MARTÍNEZ RIZO (1877-1951) que nous avons déjà largement rencontré et analysé pour ses écrits utopiques anarchistes. Au début du XXème siècle, MONTOLIU en Catalogne cherche par tous les moyens à contrer les plans d'urbanisation immodérée de Barcelone et dénonce les idées inspirées de SORIA. Spécialiste de RUSKIN et de MORRIS (sur lesquels il écrit articles et textes de conférences) et lié à GEDDES qu'il rencontre en 1913, il essaie de développer en Espagne « l'idéalisme éthique et social anglais », par le biais de cycles de conférences dans diverses athénées, et par sa participation au Museo Social ou à la Société Civique pour la Cité-jardin qu'il fonde en 1912 et qu'il anime jusqu'en 1919.

Le courant anarchiste, si puissant en Espagne, s'est toujours intéressé à l'environnement , autant pour des raisons sociales que « naturalistes » ou pré-écologistes, l'être humain ne pouvant s'épanouir que dans un cadre aéré, en symbiose ville-campagne. On peut notamment remonter aux écrits de l'ingénieur anarchiste-collectiviste Fernando TARRIDA del MÁRMOL en fin du XIXème siècle (surtout ses écrits dans le journal *El productor* de 1887-1893) ou aux maîtres rationalistes du mouvement de l'Escuela Moderna : Francisco FERRER bien sûr, mais également Juan PUIG ELÍAS (responsable de la CENU-Conseil Unifié de l'École Nouvelle en 1936) et le géologue libertaire Alberto CARSÍ. La *Revista Blanca* véhicule de nombreuses réflexions sur l'avenir possible et les mesures sociales, éducatives et pré-écologistes à prendre, surtout par le biais de la famille URALES-MONTSENY. Le principal écrivain anarchiste d'alors, Felip ALAIZ, qui mourra dans l'exil en France, dans ses chroniques de *Tiempos Nuevos* approfondit les analyses. Alberto CARSÍ en 1937 analyse en scientifique et en militant les richesses catalanes (terres alluviales ou irriguées, mines, sols…) dans plusieurs ouvrages ; ce recensement est la base d'importantes propositions de planification régionale équilibrée.

MARTÍNEZ RIZO, militant anarchiste de la CNT, également ingénieur et maître rationaliste, engagé en 1936 dans la Colonne DURRUTI sur le front d'Aragon, est l'utopiste libertaire le plus intéressant des années 1930. En 1932, son *Urbanística del porvenir* décrit une cité-jardins anarchiste, mêlant les propositions d'HOWARD à celles du communisme libertaire. La richesse des informations données par la thèse de Eduard MASJUAN (ouvrage précedemment cité) contribue à tirer de l'oubli ces initiatives du début du XXème et permettent de replacer les expériences libertaires de 1936 dans une nouvelle perspective. Quant au militant communiste libertaire José SÁNCHEZ ROSA, il offre dès 1931 dans sa proposition utopique : *La idéa anarquista* publiée à Séville, une vision poétique et presque délirante de la cité jardin « regardez les maisons, qui isolées les unes des autres, bien aérées, ont appliqué tous les conseils scientifiques requis. Regardez les, comme, entourées de beaux jardins, elles ressemblent à de superbes et grands oiseaux qui semblent venus dans ces jardins pour en picorer les vertes feuilles et se parer de l'arôme de leurs fleurs » .

En Allemagne, dans les toutes premières années du XXème siècle, l'anarchiste kropotkinien Gustav LANDAUER (1870-1919) est proche de la Deutsche Gartenstadt Gesellschaft. Il participe aux rencontres de 1903, et partage les aspects anti-urbains et la volonté de retour à la campagne, retour souvent lié à l'époque à un néo-romantique assez diffusé dans la jeunesse allemande .

En 1914, l'anarchiste argentin Pierre QUIROULE dans *La ciudad anarquista americana* s'inspire largement de BUCKINGHAM, puisque lui aussi propose un plan de cité idéale -proche des cités-jardins- dans son ouvrage utopique, et des écrits de HOWARD. Sa cité, modeste en taille, insérée dans la nature, est cependant plus libertaire et diversifiée que la trop symétrique *Victoria* de BUCKINGHAM, même si, pour un anarchiste, son plan semble trop rigoureux et symétrique, ce qui est également le défaut d'HOWARD.

Aux É-U, au début du XXème siècle, Walter BURLEY GRIFFIN (1876-1937) et son épouse Marion Lucy MAHONY, tous les deux formés auprès de Frank LLOYD WRIGHT, proposent, notamment pour l'Australie, une cité jardin « comprise comme métaphore d'une démocratie individualiste », comme le note Alain CHENEVEZ . Le choix de l'Australie s'explique par le rôle moteur joué par l'architecte dans le plan de Canberra en 1912-1913.

En 1920 Ivan KREMNIOV (= pseudonyme de TCHAYANOV) avec *Voyage de mon frère Alexis au pays de l'utopie paysanne* tout en critiquant le système soviétique naissant, propose de supprimer toutes les villes de plus de 20 000 habitants et de développer des cités en symbiose avec la nature et l'agriculture. Moscou devient ainsi un gros bourg agricole où alternent jardins et terres de cultures et de pâturage.

Toujours en URSS, l'école « désurbaniste » tente une synthèse entre « la ville linéaire et la cité-jardin » . Son leader, Mikhaïl OKHITOVITCH veut unifier ville-campagne avec ce qui paraît bien être le modèle soviétique de la cité linéaire. En 1929, Mikhaïl BARTCH et Moïsseï GUINZBOURG projettent pour Moscou une ville linéaire verte, également un « ville-loisir », qui cantonnerait les lieux administratifs et industriels dans des secteurs propres. Même à l'époque de la glaciation stalinienne, il est intéressant de constater que la puissance du courant de pensée «libertaro-howardien » fait encore des émules.

En France les actions en faveur des cités-jardins doivent assez peu aux libertaires, mais beaucoup aux « hygiénistes », aux « socialistes-municipalistes » et aux « jardinistes » . Dans la tradition d'Édouard VAILLANT et de Benoît MALON intervient surtout Henri SELLIER, futur ministre de la Santé de Léon BLUM, qui dès la première décennie du XIXème siècle se bat pour des réalisations qui regroupent harmonieusement les trois termes ci-dessus évoqués, en y ajoutant esthétisme et modernité. Pour Roger-Henri GUERRAND, cet homme est à rattacher « à sa vraie famille, celle des socialistes utopiques, dont il a partagé l'idéal unitaire », en « vrai fils de FOURIER » . En tant que Maire de Suresnes, il donne vie à l'une des plus importantes expériences menées en France (près de 3 100 logements créés dans l'entre-deux-guerres et réhabilités aujourd'hui), parmi la quinzaine de projets de la banlieue parisienne, projets dont l'un des principaux maîtres d'œuvre est l'Office Public d'Habitation Bon Marché de la Seine, fondé justement sous l'impulsion de Henri SELLIER . Cet Office lance en 1918 les « Cités-jardins du Grand Paris ».

Malheureusement, il s'agit plus d'un aménagement social, culturel et écologique des banlieues, que d'une création de ville autosuffisante,
voire autogérée, comme on en trouve de profonds éléments chez HOWARD lui-même, et surtout chez l'autre grand initiateur des réflexions
françaises, Georges BENOIT-LÉVY, humaniste partisan de la coopération (au sens de co-gestion) et de la ville créée en pleine nature, avec un
important souci d'esthétisme (Cf. son *Art et coopération dans les cités-jardins* de 1913). C'est le fondateur de l'Association des cités-jardins de France en 1903, et un important animateur du Musée Social. Ces lieux sont fréquentés par socialistes et libertaires. Mais BENOIT-LÉVY reste isolé et étonnamment très mal connu .

Même un LE CORBUSIER est, parfois mais bien rarement, un peu influencé : son projet des Crétets et son Plan de 1922 ou son Plan Voisin de 1925 abondent en espaces verts. Mais le gigantisme des villes proposées l'éloigne du modèle de HOWARD et des libertaires et le fait qu'il dédie
sa Ville radieuse en 1935 « à l'AUTORITÉ » devrait empêcher tous les anarchistes de s'en réclamer. Pourtant Michel RAGON, anarchiste déclaré,
se targue d'être l'ami de LE CORBUSIER et le place souvent dans les architectes de la liberté ; pas à une contradiction près, d'ailleurs, l'auteur va se marier (pour la troisième fois) dans la célèbre chapelle de l'architecte suisse à Ronchamp en Haute Saône, en 1968 en plus... D'autre part LE CORBUSIER a tout de même créé une cité-jardin en Gironde, et son plan de Chandigarh dans les années 1950 présente une nette limitation de son centralisme et de son dogmatisme ancien : la ville est certes toujours dans un échiquier uniforme, mais chaque cellule, prévue pour un ensemble de 5 000 personnes est originale, et dispose d'un maximum d'espaces verts. Les constructions usent et abusent des piloris et des ouvertures, ce qui donne un air de légèreté et un côté aérien plutôt sympathiques, malgré la sécheresse du béton .

Vers 1935 le projet de Democracity de Henry DREYFUSS est très proche de notion de cité-jardin, et sa ville à taille humaine doit favoriser les
rapprochements et la démocratie.

L'anarchisme actif de Carlo DOGLIO (1914-1995) en Italie dans l'après Seconde Guerre Mondiale va rattacher la cité-jardin à l'anarchisme avec plus de force. Avec lui, son ami l'architecte Giancarlo DE CARLO s'approche un temps de l'anarchisme et garde toute sa vie un état d'esprit libertaire très accentué . L'ouvrage de DOGLIO, *L'equivoco della città giardino/Le paradoxe de la cité-jardin* édité par la maison anarchiste CP editrice de Firenze en 1974, fut d'abord publié dans plusieurs numéros de l'intéressante revue anarchiste *Volontà*, de Napoli, en 1953. Il définit « l'urbanistique » comme la manière de répondre aux besoins et aux aspirations de l'espèce humaine. Certes il rend hommage à OWEN et HOWARD, mais de manière très critique. Pour lui la cité d'HOWARD est un idéal capitaliste, de petit-bourgeois, largement influencée par la ville modèle de Victoria de James Silk BUCKINGHAM vers 1849, ce que nous avons mis en valeur. De même les « new towns » britanniques des années 1940-1960, projetées par le rapport BARLOW dès 1937/39, n'auraient que de lointains rapports avec les cités-jardins, puisqu'il s'agissait surtout pour l'État britannique dominé par les travaillistes de désengorger les mégapoles. Ce n'est donc qu'une simple réplique technique à un problème socio-urbain. Par contre les tentatives libertaires de l'Espagne de 1936-1938 sont la plus valide expérimentation autogestionnaire du Xxème siècle, mais Carlo DOGLIO reconnaît que les réalisations urbanistiques y sont très limitées. Cependant le Conseil d'Économie de Granollers qu'il cite, appuyé par un Comité technique lui semble une bonne méthode pour prévoir l'organisation urbaine. Les recherches de DOGLIO ont beaucoup contribué en Italie à lier les urbanistes progressistes aux courants libertaires qui renaissent dans l'après-guerre. En 1955-1960, invité par les revues *Comunità* et *Freedom*, et par la Fabian Society, il s'insère encore plus dans les mouvements britanniques.

Toujours au Royaume Uni, Sir Herbert READ, surréaliste-anarchiste convaincu malgré son titre, fait souvent la jonction dans de nombreux
écrits entre la tradition kropotkinienne et celle des cités-jardins, et annonce les écrits de Colin WARD sur ce thème.

En 1968, l'argentin José GARCÍA PULIDO relance le thème utopique autour des cités jardins dans un curieux livre, « anachronique » et tardif,

ambigu également par l'appui souhaité des militaires et pourtant préfacé par le vieux libertaire Diego ABAD DE SANTILLAN . *La ciudad del futuro* propose la régénérescence sociale au cœur du Chaco avec la Cooperativa Aurora Boreal, mais les indigènes, apparemment non convaincus, demeurent à l'écart du projet.

Dans les années 1970, en France, Yona FRIEDMAN relance l'idée kropotkinienne et howardienne en développant le concept de « village urbain » . Toutes les petites localités disposant d'un réel centre multi-services, et seraient fédérées entre elles. Dans la ville serait réintroduite « l'agriculture urbaine » qui en modifierait l'esthétique (espaces verts) et la possibilité autarcique. Toutes ces cités chercheraient la symbiose écologique avec leurs milieux bioclimatique.

À l'orée du XXIème siècle, aux ÉU, Emilio AMBASZ renoue avec les « villes vertes » et les « cités-lisières », en assumant l'héritage de HOWARD. Son concept du « vert sur le gris », du recouvrement du béton par des terrasses et des jardins, du jaillissement de cascades sur des immeubles... renouvellent le thème de la cité-jardin tout en lui étant profondément lié.

Les États-Unis, sous l'influence de MUMFORD notamment, et de Benton MACKAYE, avaient déjà dans la première moitié du XXème siècle développé ces idées de « cité-régionale », presque autarcique. C'était une anticipation des théories qui vont entraîner les constructions de Greenbelt towns sous ROOSEVELT, et qui connaîtront un développement plus libertaire avec le « bio-régionalisme » de la fin du XXème.

2. et dans la volonté d'insertion dans la verdure, le rural...

Dès Nicolas LEDOUX en fin du XVIIIème, il y a volonté d'insérer la ville dans la campagne, ici la vaste forêt comtoise de Chaux. Mais la ville-cercle (ovale, plutôt, nous dit Helen ROSENAU dans l'ouvrage cité), hiérarchisée, aux fonctionnalités de surveillance obsessionnelle du travail est plus au service d'un encadrement de type caserne que de la pensée libertaire. Il reprend lui aussi des idées émises pour la « ville verte » de Philadelphie imaginée par William PENN en fin du XVIIème.

Toujours en fin du XVIIIème, l'étonnante proposition de Jean Jacques LEQUEU ne manque pas de charme, malgré sa symétrie inévitable : Cf. son *L'île d'amour et repos de pêche* proposé dans l'anthologie de BORSI que j'utilise largement. L'autre source précieuse est le très beau volume de Patrice de MONCAN *Villes rêvées* chez Mécène en 1998.

Charles FOURIER bien sûr est sensible à cet aspect des choses, et son plan dessiné de phalanstère est totalement immergé dans un monde rural aux contours très vagues. Cependant on est étonné d'y voir là aussi l'incontournable cercle, et des traces d'un plan basilical bien peu révolutionnaire. Mais son phalanstère est bien une des rares cités-utopiques qui associe espaces individuels autonomes et espaces collectifs. Par ailleurs, et c'est souvent oublié, FOURIER s'est souvent livré à des analyses urbanistiques, avec par exemple, dès 1796 son projet de rénovation pour Bordeaux, et vers la fin de sa vie les nombreuses propositions qu'il fait pour sa ville natale Besançon. Ces ultimes projets, son « amusette » comme il le dit lui-même, permettent à un penseur désormais acariâtre et mis sur la touche par ses disciples de s'accorder les dernières joies de la stimulation intellectuelle. Les structures en verre qu'il propose, notamment les galeries, ont le triple intérêt de protéger et de relier, mais aussi d'ouvrir sur l'extérieur, au moins par le regard. HOWARD a repris systématiquement cette idée de galerie circulaire.

Dans le futurisme italien du début du XXème, parfois très sensible aux positions anarchistes, très prégnantes dans l'Italie d'alors, l'inspiration libertaire explose dans la superbe ville-fleur que nous dessine Virgilio MARCHI en 1919 (BORSI p.126). De même Antonio SANT'ELIA présente des accents libertaires dans son exposition de 1914 *Ville idéale/Città nuova*, et la même année dans son *Manifeste de l'architecture futuriste* : « Dans l'architecture futuriste, il s'agit… de satisfaire magistralement toutes les exigences de nos coutumes et de notre esprit, en foulant aux pieds tout ce qui est grotesque et antithétique (tradition, style, esthétique, proportion)… Cette architecture ne peut être soumise à aucune loi de continuité historique. Elle doit être aussi nouvelle qu'est nouveau notre état d'esprit. » (Cité par Ruth EATON dans *Cités idéales* - 2001).

Même Tommaso MARINETTI en 1922 dans son roman *Gli indomabili/Les indomptables* évoque une ville se modifiant au gré de ses habitants, toujours mobile, redimensionnée, active, ouverte sur la nature… donc hors de tout carcan.

À la même époque l'expressionniste allemand Bruno TAUT veut réinvestir la campagne et les zones montagneuses et y construire des villes pacifistes, à armatures de verre, de type cathédrales, comme il l'écrit dans *Architecture Alpine* en 1919. L'influence néo-gothique et libertaire est chez lui très forte.

Toujours en Allemagne, à mi-chemin entre les conceptions des cités-jardins et les villes vertes se développe le concept de ville-paysage ou « Stadtlandschaft », qui mêle monde urbain, monde rural et qui multiplie les parcs et autres espaces verts.

Mais c'est surtout aux ÉU que cette volonté de fondre villes et campagnes explose (surtout dans l'après seconde guerre mondiale). Cet anti-urbanisme se rattache aux courants libertaires traditionnels, JEFFERSON, EMERSON, THOREAU, Walt WHITMAN ou un architecte comme Louis SULLIVAN, nous rappelle Françoise CHOAY.

C'est bien sûr le projet utopique de cité horizontale et fonctionnelle qu'est Broadacre City de 1935-1958 de Frank Lloyd WRIGHT (1867-1959), qui en est l'expression la plus solide. Il poursuit la recherche autour des cités-jardins entamée bien avant lui et cette volonté d'enchâsser la maison dans le paysage et la nature, il l'a lui même largement assumée. Son concept de Prairie House au début du siècle et surtout celui de Usonian House dès la fin des années 1930 en présentent de belles illustrations ; le second concept surtout, reposant sur des plans adaptables, des maisons à toits plats, ouvertes sur les jardins, avec une volonté démocratique concernant les prix (en jouant sur les matériaux employés) a parfois donné des merveilles : Fallingwater en 1935 en Pennsylvanie, Honeycomb House à Standford (Californie) en 1936 ou le superbe Taliesin Ouest en 1937. L'intimiste COSEY ne s'est pas trompé en faisant d'une « *Maison de Frank L. WRIGHT* » (titre de sa bande dessinée) le cadre d'une liaison amoureuse : sa représentation de l'habitation révèle agréablement le mélange d'architecture, de roches et de végétaux qui inspirent le mystère, l'envie et stimule les sens. La demeure choisie par COSEY est sans doute celle de Gregor AFFLECK, en 1940, située à Bloomfield Hills, Millwaukee.

La volonté de WRIGHT de rechercher l'autonomie individuelle de manière intransigeante le rattache autant à la tradition individualiste et libertaire états-unienne qu'aux exigences du courant anarchiste international. Ses créations sont libertaires au sens large du terme, car centrées sur l'homme, l'occupant du lieu, mais aussi par les moyens utilisés et les formes extrêmement diversifiées proposées, et sur la liberté individuelle. Helen ROSENAU, peu au fait pourtant des idéologies socialistes, le présente même comme « un planificateur anarchiste ». Ruth EATON dans son beau livre de 2001 sur les *Cités idéales*, en fait le seul architecte urbaniste critique aux ÉU, véritablement hostile à la « tumeur cancéreuse » que représente la ville industrielle états-unienne. La ville rêvée de Broadacre propose de multiples lieux pour aider l'individu et l'exercice de la démocratie : atriums, agoras, bibliothèques... Le cadre semble contraignant, puisque le plan en damier y est présent ; mais chaque unité individuelle ou familiale est cependant libre de s'aménager en toute autonomie. Son rêve de démocratie libertaire de petits propriétaires le rattache bien à PROUDHON ou aux anarchistes de son pays, d'autant que sa position résolument anti-centraliste est un choix pour éliminer toute autorité détestable. Il rêve d'un État réduit aux pures tâches administratives. Il apparaît bien comme l'anti-LE CORBUSIER sur ce point. Faisant « sienne la philosophie de l'individualisme d'EMERSON » et réalisant Broadacre comme une « forme plastique d'une démocratie originelle » , cet architecte-urbaniste se range donc bien parmi les créateurs libertaires.

Cette classification est fondée si on note en plus que WRIGHT mena une vie libre, d'ailleurs parfois scandaleuse aux yeux de ses contemporains (l'abandon de sa famille et des ÉU en 1909, par exemple). Il bénéficia dans son enfance d'une mère déterminée et ouverte, très en avance sur son temps, qui lui appliqua les principes pédagogiques libertaires très novateurs (notamment les aspects ludiques qui ne sont pas sans rappeler FOURIER) des jardins d'enfants de FROEBEL, qu'elle avait découvert aux environs de Boston.

Pour les années d'après Seconde-Guerre Mondiale surtout, Bernard LASSUS et Michel RAGON montrent l'importance, en France notamment, des « habitants paysagistes » qui appliquent un art naïf et « primitif » à la décoration de leur maison, surtout dans la partie consacrée au jardin : les auteurs parlent alors de « jardins imagés, jardins fantastiques, jardins oniriques » ou de « poétique du paysage ». Il s'agirait d'une « utopie écologique sous-jacente » nous dit même RAGON en conclusion. Par cette notion de « poétique », LASSUS renoue ainsi avec l'œuvre de Gaston BACHELARD (*Poétique de l'espace*, datant de 1957).

Toujours aux ÉU, la force du tableau *Greening of Manhattan* en 1991 de James WINES (BORSI p.182-183) est un vrai morceau d'anthologie.

En France les recherches de Édouard FRANÇOIS et Duncan LEWIS en 1993 pour la ville de Nantes aboutissent à camper un centre administratif au cœur d'un luxurieux et édénique marécage.

À la fin des années 1950, Yona FRIEDMAN, futur écrivain utopiste fortement libertaire et alternatif, propose déjà des cités spatiales aux structures légères, adaptables, modifiables, mettant l'homme au centre, et incluant des zones végétales préservées et encouragées.

L'italo états-unien Paolo SOLERI propose le néologisme « d'Arcologie » pour unifier architecture alternative et nécessités écologiques. Son projet Arcosanti touche une population limitée de 5 000 personnes (toujours les petites dimensions, à l'image des phalanstères) localisée dans une vaste aire rurale, avec une agriculture et une énergie solaire écologique. Il propose des cités en lien avec la nature, de petites dimensions, adaptables aux milieux choisis (souvent sur l'eau) et donc diversifiées. L'utopie urbanistique est libertaire, car non figée, non uniforme. SOLERI défend même la position de la « table rase » , qui permettrait de détruire complètement la ville pour la reconstruire totalement en fonction des usagers ou de l'apparition de nouveaux besoins.

L'architecte n'est plus alors que marginal, au service du collectif, et pas attaché de manière caricaturale à son œuvre, puisqu'elle s'inscrit dans la (peut-être) courte durée.

Au début du XXIème siècle, la « maison de verre à structures métalliques » faisant un tout avec son environnement végétal de Châtillon d'Azergues vers Lyon, permet à ses concepteurs (Caroline BARRÈS et Thierry COQUET) de renouer avec les réalisations de WRIGHT .

3. Pour une liberté formelle, parfois spontanée, parfois revendiquée...

Rares ici sont les anarchistes ou libertaires revendiqués ou connus. Mais leurs propositions libres et libérées, souvent contre les architectes officiels et les réglementations étatiques, placent ces urbanistes et artistes en marge, et souvent proche des libertaires.

Dès la fin du XVIIIème, Étienne Louis BOULLÉE tente de s'échapper des contraintes du milieu, des matériaux et des coûts... pour proposer divers plans pour le moins novateurs. Mais le globe et les formes rectilignes restent trop figés pour un authentique architecte de la liberté, et sa position politique ne permet pas de le classer parmi les enragés.

a) Fin du XIXème - début XXème siècles : une remise en cause libertaire des carcans architecturaux…

Dès le début du XXème, Hermann FINSTERLIN, en jouant sur la plasticité, la fluidité des formes, fait preuve d'une belle imagination (Cf. En 1915 sa Maison du souvenir).

Bien d'autres artistes visionnaires, et diverses réalisations, pourraient également être énumérés : c'est le cas des utopies cristallines de Bruno TAUT, lié à l'expressionnisme austro-allemand, déjà cité ci-dessus pour son respect de l'environnement. Au départ, l'expressionnisme austro-allemand est très proche des idées d'Arts and Crafts de MORRIS : respect des petites communautés quasi-autonomes, lien entre art et production, influences médiévales. Le pacifiste libertaire qu'est Bruno TAUT y rajoute d'autres références. Dans *Die Stadkrone* de 1919 il se pose en défenseur d'un « socialisme apolitique ou suprapolitique » comme le rappelle Ruth EATON en 2001. Dans *Dissolution des villes* en 1920 il rend un vrai hommage à Pierre KROPOTKINE et surtout à son contemporain Gustav LANDAUER, le principal philosophe anarchiste dans l'aire germanique, dont le martyre fut extrême face aux corps francs de l'après Première Guerre Mondiale. Son projet est celui d'une sorte d'immense cité-jardin, sans État, aux mains de communautés autonomes et reliées entre elles. Dans ses Lettres utopiques de 1920-21 il en appelle à la liberté, à l'imagination et s'oppose à tout carcan, même matériel : « taillez des pensés dans les murs nus et construisez dans la fantaisie sans vous soucier des difficultés techniques » . TAUT apparaît à la lecture de ces écrits comme un authentique socialiste libertaire.

Toute la position « d'architecture cristalline », translucide, est un bel éloge à la nature, à la beauté, à la liberté et bien sûr à la transparence. Il est lié à Paul SCHEERBART(*Glasarchitektur* 1914) et influence largement Walter GROPIUS qui rattache ensuite le premier Bauhaus, qu'il fonde en 1919 à Weimar, à l'expressionnisme du début du siècle, au moins jusque vers 1923.

En URSS, c'est bien sûr le cas également des villes flottantes et des structures urbaines étonnantes du suprématisme de Kazimir MALEVITCH (1878-1935), avec ses architectones et ses planites. L'architectonique qu'il décrit se veut une architecture fondée sur des formes abstraites en trois dimensions. Toujours dans la jeune URSS, Alexandre LAVINSKY rêve de cité aérienne en 1923 et Georges KROUTILOV propose des immeubles flottants avant le triomphe définitif stalinien et la glaciation des idées novatrices qu'il entraîne en 1928 . Son diplôme, intitulé *La ville future*, est plus connu sous le nom de *Une ville sur des voies aériennes de communication*, ce qui est tout un programme. Avant de quitter l'URSS et de rejoindre le Bauhaus, El LISSINTZKY multiplie les projets les plus séduisants et les plus farfelus, ce qu'il nomme les proounes. Un de ses créations « électro-mécaniques » des années 1920 porte le nom emblématique « d'aveniriste ».

Toujours en URSS, l'école « désurbaniste » dans les années 1920, autour de Mikhaïl ORKHITOVITCH, mérite le détour, notamment pour le concept de « ville récréative » développé en 1929 par Konstantin MELNIKOV, qui anticipe peut-être de 3 ans l'ouvrage anti-utopique d'HUXLEY (*Le meilleur des mondes*) puisqu'il y décrit un laboratoire hypnotique du sommeil. Ces idées hostiles aux dérives du gastévisme seront balayées par le tournant résolument autoritaire et centraliste des années 1930.

Dans le futurisme italien, quelques influences libertaires sont parfois émergentes. Beaucoup cherchent dans la propagande par le fait des anarchistes, dans l'éloge de la violence chez Georges SOREL, théoricien de la grève générale syndicaliste-révolutionnaire, dans la nécessité de détruire pour reconstruire (formule chère à PROUDHON et à BAKOUNINE)... un fil conducteur pour justifier leur hymne à la violence, à la vitesse,

et la nécessité d'abolir le passé. C'est parfois apparent chez Giacomo BALLÀ (1871-1958) et un peu chez DELPERO qui publient conjointement *la*
Recostruzione futurista dell'universo/La reconstruction futuriste de l'univers en 1915. Plutôt peintres qu'architectes, les futuristes ne sont pas tous alignés sur le fascisme naissant. En 1911, par exemple, Carlo CARRÀ expose sa superbe huile sur toile *Les funérailles* de l'anarchiste Galli. En architecture et dans les mouvements urbanistes, le « dynamisme architectural » de SANT'ELIA (cité ci-dessus) prône des formes élégantes
et élancées, sans apparente symétrie conformiste et stérilisante ; mais dans *la Ville nouvelle* qu'il peint en 1914, la végétation, la nature semblent absentes et si on est sensible à la beauté des formes, cette absence, et cet univers trop humanisé commencent à inquiéter. Cependant sa volonté de créer une ville égalitariste, où les classes sociales seraient confondues, est plutôt sympathique. Quant à Virgilio MARCHI dont j'ai fait l'éloge de la *Ville futuriste* de 1919, car mouvante et aérée, de tonalité libertaire, il va tristement dériver à l'époque fasciste vers des « fantasmes totalitaires » plus en accord avec le nouveau régime. Ces auteurs et créateurs manifestent bien toute l'ambiguïté d'un mouvement qui hésite toujours entre radicalisme révolutionnaire et conformisme totalitaire et nationaliste.

Aux ÉU, « le FOURIER américain » (expression de Thierry PAQUOT) qu'est Richard BUCKMINSTER FULLER (1895-1983) est un urbaniste fantaisiste et novateur qui prévoit déjà l'utilisation de la 4 D. dès 1927.

Le délire artistique, visuellement souvent séduisant, mais irréalisable donc parfaitement utopique si on garde cet aspect de la définition,
apparaît chez beaucoup d'artistes. La vue stupéfiante de *L'île des jouets* de Alberto SAVINIO en 1928 (BORSI p.155) nous éloigne bien de
l'architecture raisonnable et renoue avec l'île utopique si souvent prise pour modèle. Cet ami d'APOLLINAIRE et parent de DE CHIRICO semble
passionné par le thème de l'île, du départ, de la navigation… au moins à deux moments de sa carrière : dans son exil surtout parisien des années
1927-32, et de retour dans son pays après la Seconde Guerre Mondiale . Un univers ludique, coloré, naïf renoue avec l'utopie de l'enfance (« utopie
régressive » ?) et le rêve d'un âge d'or gréco-latin à faire revivre. En 1928 *L'île des charmes*, ou en 1928 *L'île coralienne* vont dans ce sens.
L'isola preziosa/L'île précieuse de 1950 en est une des dernières manifestations.

b) La floraison libertaire et nihiliste en architecture : 2° moitié du XXème siècle

(1) <u>Quelques précurseurs</u>

L'utopie surréaliste renoue avec ses grands ancêtres qu'elle juge libertaires, SADE, FOURIER, mais également avec des architectes marquants comme BOULLÉE ou Jean-Jacques LEQUEU. En 1959-1960, l'exposition parisienne E.R.O.S ., la bien-nommée, propose une architecture à la fois délirante et raisonnée. Des architectes gagnés au surréalisme veulent transformer « Notre Dame de Paris en Palais d'amour » (Bernard ROGER, qui est sans doute inspiré par l'œuvre de Clovis TROUILLE), ou souhaitent renouer avec l'Oïkèma du Claude-Nicolas LEDOUX de 1804, en proposant des « maisons de plaisir » et des « chambre des délices » (René-Guy DOUMAYROU, dans ce qu'il appelle « La faveur des lieux ») .

(2) <u>Villes mobiles et spatiales</u>

L'idée de « ville flottante » ou « ville spatiale » refleurit dans la deuxième moitié du XXème siècle, notamment en France avec Yona FRIEDMAN et sa Ville spatiale en 1956. Elle est reprise par William KATAVOLOS ou Paul MAYMONT (Ville flottante, 1960) dans les sixties. On peut y rattacher plus proche de nous la cité portuaire de Shin TAKAMATSU de Kyoto, où les bâtiments semblent des îles (ce qui est en plein dans
l'utopie) et où l'ensemble est proche de l'atoll rêvé : des formes coniques, cylindriques émergent d'un milieu aquatique et surplombent des îlots verdoyants… D'autres japonais comme Kenzo TANGÉ (Cf. son Plan de Tokyo 1962) ou KIRUTAKÉ, l'états-unien du nord Richard BUCKMINSTER FULLER (avec sa ville ludique World game)ou le français Jacques ROUGERIE contribuent également à ce genre urbanistique utopique. La britannique Joan LITTLEWOOD et son Fun palace peut s'y rattacher.

Ces villes aériennes, mobiles, élancées sont souvent adaptables, démontables. Elles se servent des techniques nouvelles comme moyen de
réaliser des projets plus ou moins utopiques.

Mais on peut y voir une « mobilité vide », un trop grand optimisme technologique et une vision répétitive de structures à assembler, comme
les très critiques BURKHARDT et SCHMIDT le mettent en avant .

(3) <u>Autour du très libertaire groupe britannique ARCHIGRAM</u>

D'autres projets sont audacieux, en passant par la ville mobile de Ron HERRON du groupe anglais très novateur ARCHIGRAM de 1961 à 1974 (Walking city en 1964), ou par les incroyables villes spirales de Claude PARENT dans les seventies. La ville mobile doit s'adapter aux individus, à leurs besoins, et pas

l'inverse. C'est un retournement libertaire intéressant en architecture. Mais les formes de Walking city (ville mouvante ou ambulante) sont aussi résolument ancrées dans un futurisme de science fiction d'aspect inquiétant, ce qui n'est pas très libertaire, et les dessins proposés nous révèlent une sorte de gigantesque ville-robot qui tient plus de la machine de guerre agressive, avec des orifices qui s'élancent comme des canons, que d'un centre utopique attractif.

Dans la même veine, et du même groupe ARCHIGRAM, on peut citer également l'Instant city (1968-1971), véritable hétérotopie temporaire, ville foire qui se déplace au gré des besoins. Elle est proposée par le groupe Utopie de Cedric PRICE et de Jean Paul JUNGMANN qui sont des architectes alors très marqués par les structures fonctionnelles temporaires. Ces villes mobiles et démontables s'inspirent autant de l'univers ludique du cirque, que de la civilisation des loisirs avec la prolifération des tentes et caravanes. Le projet inachevé de Fun Palace de Cedric PRICE a vraisemblablement contribué à faire avancer le concept.

En jouant sur diversité, mobilité, « complexité et ambiguïté », ARCHIGRAM fait bien partie de « ces jeunes architectes résolument libertaires, voire nihilistes » dont nous parle Jean François BIZOT (-in-*Actuel* mars 1972). Leur concept de « ville an-archique (qui) ne laisse place qu'à des processus de socialisation limités dans le temps, des processus spontanés qui disparaissent aussi vite qu'ils sont instaurés » doit assurer toute liberté réelle aux individus.

Dans les années soixante, ce groupe célèbre qu'est ARCHIGRAM, est un des centres essentiels de propositions iconoclastes, « d'élucubrations utopiques » s'inspirant de la culture pop et d'un esprit satirique très marqué. Il s'agit sans doute du mouvement de la nouvelle architecture le plus libertaire, au moins dans ses aspirations qui mettent souvent en avant une « vision architecturale hédoniste ». Ce groupe autour d'une revue du même nom de 1961 à 1970 se veut initiateur d'une culture populaire, des loisirs, du temps libre, et propose une architecture festive, reposant sur des choix alternatifs qui mettent l'individu au centre et qui le protègent des contraintes environnementales ou politiques. La ville agréable, ludique est bien au service de l'individu et de sa liberté. C'est incontestablement une vraie déclaration libertaire. Dès 1963, les plans et les dessins de Living city, publiés dans la revue, sont des propositions très critiques pour modifier les villes britanniques.

En 1969, une sorte de texte-manifeste d'ARCHIGRAM pose bien les termes de cette position idéologique : *Non plan, an experiment in freedom/Absence de plan*. Une expérimentation en liberté publié dans la revue « New society » du 20/03/1969, sous les signatures de Reyner BANHAM, Paul BARKER, Peter HALL et Cedric PRICE . Mais c'est l'ouvrage d'un des principaux leaders du groupe qui peut servir de référence principale au mouvement : *Experimental architecture* de Peter COOK en 1970. « Le credo libertaire, voire anarchique (sic) » est présent dans tous ces textes. Déjà dans le n°2 d'*Archigram*, en 1962 on peut lire un refus « d'un idéal de planification, une théorie administrative, la politique commerciale d'un publiciste, l'ordinateur d'un technocrate ou l'ego d'un architecte... » car tout cela « emprisonne un individu dans une structure ».

Les idées architecturales des sixties et seventies autour du concept de « métamorphoses » présentent des traits proches de ceux d'ARCHIGRAM. Cette architecture mise sur des matériaux bon marché, donc facilement destructibles ou modifiables ; elle recherche la spontanéité, la variété… Elle repose sur le ludique, l'esthétique colorée et attractive. La facilité des changements et l'extrême liberté des individus seraient donc dépendants des choix effectués et des matériaux. Cette liberté apparaît séduisante, mais trop en phase avec une société de consommation alors à son apogée. La crise approche, et la remise en cause de ce « pathos du changement » est très proche.

(4) Provos et situationnistes

Parfois influencés par ARCHIGRAM, les provos néerlandais et les situationnistes des sixties se dressent à leur tour contre la standardisation et l'autoritarisme de l'école de Le CORBUSIER. Christian de PORTZAMPAC en refusant tout modèle, met lui aussi l'accent sur le festif, l'ouverture et Dominique PERRAULT repousse tout projet contraignant : « la ville utopique doit être une ville en permanence en projet »(p.172 de *Villes rêvées*). Il rejoint largement les écrits libertaires condamnant les utopies fermées et figées.

Un autre architecte parfois cité est le défenseur du concept de ville illimitée, du droit au développement spontané, aux architectures libres et diversifiées... qu'est Rem KOOLHAAS.

Dans le mouvement « provo » qui se développe aux Pays Bas dans les années 1950/60, l'architecte Piet BLOM (plus tard lié au situationnisme) est sans doute un des plus intéressants. Il affine le concept « d'autoconstruction », sorte de provocation libertaire et autogestionnaire devant permettre aux usagers de se construire eux-mêmes leur habitat, l'architecte n'étant au mieux qu'un conseiller. Cette idée va être souvent relancée dans les années 1960-1970.

Le mouvement situationniste, rassemblant artistes, militants, intellectuels, avant de devenir une secte admirative de DEBORD, est un groupe fort novateur et intéressant dans les années cinquante et soixante. L'Internationale Situationniste dure officiellement de 1957 à 1972, mais son influence est plus

longue, et sa période de gestation débute dès l'après Seconde Guerre Mondiale. Dans le domaine architectural, elle se range parmi les partisans de l'autonomie, de la diversité, contre l'oppression des mégastructures dominantes dans les années 1950. Dès 1953 Ivan CHTCHEGLOV sous le pseudonyme de Gilles IVAIN proposait un Formulaire pour un urbanisme nouveau. En 1957, Guy DEBORD lui-même lance le concept de plaques tournantes qu'il tente de formaliser dans sa Naked city.

Les situationnistes en viennent avec le néerlandais CONSTANT (Constant NIEUWENHUIS né en 1920 à Amsterdam), à proposer des projets d'architecture ludique pour l'homo ludens qui tend à remplacer l'homo faber, comme New Babylon en 1960-1974, ville vivante, au développement quasi autonome, anti-fonctionnaliste. Cette Nouvelle Babylone, ville-labyrinthe est une des plus achevées expressions du situationnisme ; ses « constructions spatiales » et ses « cités-ambiances » présentées sous forme de maquettes révèlent un urbanisme ludique et inventif, et libertaire car hors de tout carcan, et totalement modifiable au gré des habitants. La structure labyrinthique qu'elle dévoile s'adapte autant aux milieux différents qu'aux diverses individualités de ses habitants. Cependant, certaines maquettes sont bien sombres et même inquiétantes, décrivant un univers géométrique et mécanique qui n'est pas vraiment attractif. C'est le cas par exemple de New Babylon, vue des secteurs, qui date de 1971.

La théorie architecturale la plus affirmée des situationnistes des années soixante semble bien être « l'urbanisme autoconstruit » par ses propres habitants, de manière libre et spontanée (ce qui est une reprise des idées de BLOM). Dans tous les cas, la liberté de l'occupant est préservée et revendiquée, surtout en développant deux concepts « clé » qui sont la « flexibilité » et « l'évolutivité » .

(5) Autour de Michel RAGON

Dans les années post-soixante-huit, comme le remarque Michel RAGON, se met donc en place toute une architecture dégagée des contraintes. À Cannes en 1970, par exemple, divers architectes et théoriciens se regroupent dans un mouvement « Association Habitat Évolutif », certes novateur, mais tout de même assez peu révolutionnaire.

Michel RAGON, critique d'art reconnu, docteur es lettres et professeur à l'École des Arts Décoratifs (où il enseigne pendant 13 ans), n'a rien perdu des ses engagements libertaires. Il est très lié à Paul MAYMONT et à Yona FRIEDMAN, ce dernier étant lui-même auteur d'une utopie et de projets de ville aérienne et du concept quasi autogestionnaire « d'autoplanification urbaine ». C'est surtout lui qui fait connaître ces deux architectes novateurs vers 1962.

RAGON cherche à regrouper les adeptes de la liberté, de l'utopie urbaine et de la prospective urbanistique, dans une perspective ouverte et « mobile » comme l'est le concept de son ami Yona FRIEDMAN. En 1965 est créé le GIAP (Groupe International d'Architecture Prospective) qui est sans doute alors un clin d'œil à l'héroïque résistance vietnamienne dont le général GIAP assure l'efficacité. Les fondateurs sont Yona FRIEDMAN, Walter JONAS, Paul MAYMONT, Georges PATRIX, Michel RAGON, Ionel SCHEIN et Nicolas SCHÖFFER, C'est RAGON qui en est l'animateur essentiel et qui en promulgue les principales idées dans un ensemble impressionnant d'écrits et de conférences-débats qui culminent en 1967. Le GIAP est plus ou moins lié aux deux autres groupements importants de l'époque qui vont un peu dans le même sens, ARCHIGRAM à Londres et METABOLISM à Tokyo. « Cette communauté d'idées, ouverte et disponible » est marquée par l'humanisme libertaire de son fondateur. Comme le Manifeste du GIAP de 1965 l'affirme, il faut « organiser l'avenir au lieu de le subir ». Il prône l'alliance de la structure et du lyrisme, cette « beauté ordonnée dans une certaine gratuité » selon la belle formule de Pierre RESTANY. Dans le même recueil en hommage à RAGON, l'autre fondateur du GIAP, Georges PATRIX rappelle que « l'utopie que nous partageons, Michel et moi, c'est de croire qu'il est nécessaire de vivre dans une création toujours actualisée ». Cette utopie ouverte, non figée, humaniste est donc bien incontestablement libertaire.

Avec la collection « Construire le Monde » qui publie *Les visionnaires de l'avenir*, ou avec Les cités de l'avenir, préfacé par Jean FOURASTIÉ (Planète, 1966), notre vendéen est juste à l'aube du mouvement de 1968 un utopiste conséquent. RAGON dirige également chez CASTERMAN la collection MO « Mutations-Orientations » et c'est dans cette collection qu'il publie en 1970 L'architecture mobile de FRIEDMAN, œuvre qui prend date, sous forme polycopiée, de 1958.

Reconnu par MALRAUX qui l'emploie parfois, animateur des biennales de Sâo Paulo en 1967 et de Venise en 1968, le rôle de Michel RAGON est forcément important durant cette période. Il partage l'idée libertaire centrale de FRIEDMAN : « La seule chose que les architectes peuvent faire, ce sont des structures qui laissent le maximum de liberté à chaque personnalité individuelle, pour les utiliser à sa guise et selon sa propre volonté.
C'est une abdication nécessaire de l'architecte devant l'occupant… ». Comme indiqué précédemment, les concepts utilisés par FRIEDMAN et le groupe GEAM qu'il a développé en 1959 (Groupe d'Étude d'Architecture Mobile, avec surtout Paul MAYMONT, Frei OTTO et Masato OTAKA) se résume en deux grandes tendances. La première développe l'idée d'architecture spatiale, qui serait le cadre général, l'infrastructure élancée des nouvelles constructions urbaines, avec toutes les fonctions collectives. La seconde, dans un esprit d'autonomie bien libertaire précise la notion

d'architecture mobile, en fait les parties individuelles, modulables, libres et diversifiées qui s'insèrent dans le cadre spatial général. Bien des positions d'ARCHIGRAM se rattachent à ces deux concepts, qu'ils nomment d'ailleurs hardware pour l'infrastructure et software pour les modules adaptables, en empruntant au vocabulaire de l'informatique.

En 1978, avec son « architecture de survie », Yona FRIEDMAN prolonge sa réflexion libertaire en architecture. Il reprend les idées de mobilités, d'utopie concrète, non figée et diversifiée, reposant sur des « décors éphémères » et l'architecture « mobile » précédemment décrite. Glorifiant curieusement le « bidonvillage », il affirme que de la pénurie va naître l'inventivité nécessaire qui réalisera l'utopie du « rationnement juste ». On peut contester cet optimiste « basiste » envers la capacité d'autogestion des pauvres des périphéries, mais on doit souligner le caractère libertaire de ses propositions architecturales. Tout doit partir « d'en-bas », des habitants eux-mêmes. Cette « autogestion de l'urbanisme » nous dit RAGON dans la préface, s'appuie sur les piliers de « l'autoplanification » et de « l'autoconstruction ». L'architecte n'est plus dès lors qu'un conseiller, une aide technique, un fédérateur d'initiatives… et cette vision effacée et égalitaire entre l'habitant et son architecte n'est pas sans rappeler le rôle effacé du maître dans la pédagogie libertaire. Dans les termes, les propos, il y a de multiples correspondances. Il s'agit dans les deux cas de savoir *Comment vivre avec les autres sans être chef et sans être esclave* (titre d'un autre de ses ouvrages à tonalité fortement anarchiste, publié chez Pauvert en 1974).

Toutes ces visions reliées à l'autogestion, l'auto-contrôle et l'auto-construction, et à la récupération, sont bien sûr à relativiser, tant les moyens sont souvent dérisoires et la démocratie directe seulement apparente, comme le démontre avec pertinence Jean-Pierre GARNIER. Il s'agit le plus souvent d'une participation citoyenne, et de la volonté de « ré-intéresser le citoyen aux affaires de la cité » (dans la lignée réformiste des idées de l'ADELS – Association pour la Démocratie et l'Éducation Locale et Sociale depuis les années 1960) ; mais ces projets restent pratiquement le plus souvent aux mains des urbanistes et architectes. Mais de là à ne citer ni RAGON ni FRIEDMAN dans une revue anarchiste récente, et dans un article consacré à l'architecture, c'est faire un oubli lourd de sens, et c'est bien limiter la présentation .

RAGON parle même parfois « d'architecture insurrectionnelle » à propos de CHANEAC et du suisse Marcel LACHAT vers 1970.

Dans un projet appelé Utopia, INC présenté pour l'île Seguin à Paris au début des années 1990, Mathieu O'NEILL et P. Nicolas LEDOUX envisagent une « cité des plaisirs » très fouriériste et libertaire : lieu festif et productif à la fois, c'est un monde évolutif, changeant, pluraliste... qui est proposé. Ce lieu de rencontres assure évidemment la libre sexualité. L'organisation autogérée doit garantir toutes les expérimentations.

Ces architectes « révolutionnaires » prônent souvent la récupération des espaces et des matériaux, dans une volonté écologiste évidente. En Californie, le collectif Art Farm veut tout réutiliser, le pvc, les structures gonflables… C'est le cas également pour People's architecture de Berkeley. Quant aux Farralones, les objets récupérés sont utilisés pour créer des espaces ludiques dans tous les espaces libres qui sont ainsi squattés… La Californie est bien marquée par le troc, la récupération, le don solidaire… qu'incarnent si bien les artistes anarchistes regroupés dans le mouvement des Diggers de San Francisco.

À l'extrême, les projets-objets de Claes OLDENBURG (des années soixante à la fin du siècle) semblent ne même plus poser la notion de faisabilité. L'architecte devient pur utopiste. La boucle semble terminée ?

Dans un autre genre, à mi-chemin du kitsch, du délirant, du fantaisiste... les structures verticales bariolées et diversifiées de Bodys Isek KINGELEZ pour son Projet pour le Kinshasa du III° millénaire de 1997 présentent une vision baroque apparemment proposée sans aucune contrainte ni limite.

Parmi les artistes s'exprimant dans la diversité, dans la volonté utopique humaniste, et participant à de multiples créations, il faut absolument citer les auteurs belges de bandes dessinées, Benoît PEETERS et François SCHUITEN. Ils ont créé un monde fabuleux, divers, étonnant avec leur série « Cités obscures ». Leur *Voyages en utopie* en 2000 présente une multitude de projets et de réalisations, révélant toujours un respect exemplaire des personnes, des environnements, des thématiques...

Dans le domaine de la science-fiction utopiste et plus ou moins libertaire émerge la trilogie martienne de Kim Stanley ROBINSON. Dans *Mars la rouge* de 1993, il décrit le refus libertaire, exprimé par Arkady, de toute géométrie conventionnelle et uniforme dans le bâti urbain. Ce leader radical propose une ville de trapèzes colorés, renouant avec le cubisme et le fauvisme, créant ainsi une profonde fantaisie permettant de refuser toute hiérarchie dans l'habitat.

4. Une volonté humaniste, de bâtir pour l'homme, sans dogmatisme...

Il n'y a pas que les libertaires dans cette voie humaniste, assurément, mais c'est bien une de leurs préoccupations essentielles. Ce n'est pas étonnant que le créateur de la Cité Radieuse, LE CORBUSIER, bien connu du libertaire Michel RAGON, cherche ses références chez PROUDHON, FOURIER... et curieusement également chez BALZAC ! Il se serait

sans doute inspiré des œuvres de Anatole FRANCE *Sur la pierre blanche*, ZOLA *Travail* et Tony GARNIER pour son projet de ville industrielle, dont les écrits sont tous issus des premières années du siècle.

Au début du siècle, bien des artistes regroupés dans le Bauhaus berlinois, fermé par les nazis dès 1933, espèrent reconstruire le monde sur des bases spirituelles et non capitalistes. C'est le cas de Wassily KANDINSKY (1866-1944) qui a quitté l'URSS trop contraignante et surtout de Walter GROPIUS qui est un des principaux auteurs du *Manifeste du Bauhaus* de 1919.

Dans les années 50, les anglais Alison et Peter SMITHSON se rangent en faveur d'un urbanisme plus humaniste. Ils sont quasi sur la même position que l'architecte anarchiste Colin WARD (né en 1924) qui a beaucoup écrit sur l'urbanisme anarchiste, en proposant surtout une habitation de petite dimension, autogérée (« un logement anarchiste est un logement contrôlé par ses habitants » et se moquant des dogmes architecturaux. Ce qui compte, c'est un architecture légère, facile à monter et à aménager à son goût . WARD s'inspire beaucoup du belge Lucien KROLL et de l'allemand Walter SEGAL (1907-1985) dont les idées ont servi à la création de nombreux logements sociaux à Londres en fin du XXème siècle. L'œuvre de Colin WARD est importante dans le monde britannique, tant dans le milieu libertaire (il fut rédacteur de *Freedom* de 1947 à 1960 puis d'*Anarchy* de 1961 à 1970) qu'en milieu urbanistique. Il a travaillé pour la Town and country Planning Association et est éditeur du *Bulletin of Environmental Education*.

Léon KRIER, avec son projet Atlantis, va dans le même sens : se dressant contre « les grands ensembles monotones et morbides », il préfère une utopie positive, ethnocentrique, loin des « raisons d'État de la politique ».

Au Danemark, en fin du XXème° siècle, le groupe SUPERFLEX cherche à allier projet urbanistique et citoyenneté.

En Italie, autour du professeur Alberto MAGNAGHI, à Firenze, des recherches intéressantes sont menées pour respecter nature, patrimoine culturel et technologies modernes, en s'insérant dans un milieu local qu'il faut absolument préserver face à une mondialisation trop uniformisante. L'idéal proposé est un ensemble de petites cités, misant sur l'économie alternative mixte (agriculture, industrie, artisanat, services...) et liées entre elles dans un réseau de type solidaire et fédéraliste. Ces « città solidali » misent donc sur « un autodéveloppement écologique et humain possible, soutenable » qui revalorise l'espace « anthropogénétique » comme le dit Françoise CHOAY dans l'article ci-dessus référencé. L'auteur en relatant cette expérience parle malheureusement d'anti-utopie, preuve s'il en est de la confusion des meilleurs chercheurs sur la polysémie du terme. Ce projet décrit n'est pourtant qu'un total « remake » des utopies anarchistes et communalistes libertaires : petites cités, développement alternatif et écologique, appui mutuel et réseau de type égalitaire autogéré et fédéral... L'influence (non avouée apparemment) des idées de KROPOTKINE et de Murray BOOKCHIN est pourtant évidente.
Principalement à Milan, l'architecte libertaire Giancarlo DE CARLO, lié à la résistance et à l'anarchisme, surtout via Carlo DOGLIO (qui lui a fait découvrir GEDDES, WARD…), est un de ceux qui se positionnent en Italie pour un « urbanisme participatif », reposant sur des choix collectifs. Son architecture antiautoritaire milite également pour un respect des lieux et du cadre de vie. Il enseigne à Milan auprès de la célèbre Umanitaria, et est surtout connu pour son Piano per Reggio Emilia et ses recherches et travaux à Urbino. Ses idées sur les « plans » ne sont pas figées, au contraire, et sa formulation de « piano abierto - plan ouvert » donc modifiable et critiquable est bien dans l'optique affirmée par tous les urbanistes et architectes libertaires.

Toujours en Italie, Paolo PORTOGHESI et Vittorio GIGLIOTTI dessine une « utopie historique et critique » Dikaia en 1969-1972. Comme son nom l'indique, c'est la Justice, le droit au bonheur, qui guide les architectes. L'éthique redevient primordiale, la fonction utopique l'emportant sur la réalisation pratique. C'est une vision réellement libertaire, dans la lignée de PROUDHON et de KROPOTKINE. Les moyens utilisés, une technologie de haut niveau réalisant une véritable ville-robot, ne sont que secondaires et en aucun cas créateurs d'une technocratie. Ils permettent de créer une sorte de mini-société d'abondance. L'esthétique n'est pas absente, et privilégie les arcs de cercle dispatchés aléatoirement dans une nature boisée.

La grande idée utopique libertaire qui émane de cette proposition italienne tient au fait que ses auteurs ne formulent qu'une piste, un modèle possible, en aucun cas une réalisation figée. Ce n'est pas une utopie de l'uniformité et de la certitude, mais une utopie de l'ouverture et de l'évolution. C'est une utopie « authentique » car « elle impose que la nouveauté des fins doit être mesurée à l'accroissement de la liberté et au sens qu'elle donne à l a vie des hommes » . Elle s'oppose aux trois maux principaux désignés par BURCKHART et SCHMIDT : « planification, bureaucratie, administration ».

Fabrice HYBERT, lui, veut allier le beau, le fonctionnel, le gratuit, bref un monde au service des gens ; il propose par exemple de remplacer les arbres d'ornement des villes par des arbres fruitiers, accessibles à tous.

5. De la contre-utopie expressionniste aux contre-utopies plus récentes...

Au service de Métropolis et contre les noirs aspects d'un monde naissant, l'expressionnisme architectural semble être l'équivalent littéraire des
contre-utopies ou dystopies. Divers adjectifs son utilisés pour en préciser l'impact : utopie « négative », « ironique », ou « caricaturale » s'entremêlent.

Il faut analyser les projets de Erich KETTELHUT qui inspireront plus tard Ridley SCOTT pour son film *Blade Runner*, pour ressentir l'oppression et la noirceur de villes alors en expansion. Toujours dans les années 1920, Ludwig HILBERSEIMER propose des villes aux structures orthogonales et même une ville constituée de tours qui anticipent malheureusement sur les constructions de la deuxième moitié du siècle.

Avec *Nous Autres*, ZAMIATINE auteur de la première grande anti-utopie du siècle, nous montre une ville gigantesque, écrasante, anti-humaine.
L'homme y est réduit à être un quasi-automate, ce que promeuvent à l'époque GASTEV et KERJENTSEV. Ruth EATON dans l'article cité note à
juste titre que l'œuvre de ZAMIATINE est une puissante parodie du gastevisme, forme totalitaire et poussée à l'extrême du fordisme ou du taylorisme que les nouveaux dirigeants de l'URSS appréciaient.

Les verticales de Hugh FERRISS à la fin des années 1920 peuvent être considérées comme dystopiques, même s'il intercale des zones planes. Pour nous aujourd'hui, leur aspect élancé a perdu son aspect novateur et audacieux, pour n'être plus qu'un reflet inquiétant et sombre des villes
verticales.

Dans le même ordre, la ville verticale de Iannis XENAKIS peut paraître comme une vraie dystopie tant la technique est portée aux nues :
technolâtrie, dit même F. CHOAY.

Pour dénoncer les dérives de l'utopie dite « rationnelle » et son absurdité, certains architectes utilisent largement la dérision ou l'excès, et la provocation également.

C'est le cas de l'autrichien d'origine Hans HOLLEIN, du hollandais Rem KOOLHAS ou des individus et groupes italiens Ettore SOTTSASS, Archizoom Associati et Superstudio.

Hans HOLLEIN et Walter PICHLER, très influencés par ARCHIGRAM, proposent en 1963 une *Construction urbaine au-dessus de Vienne*, qui écrase la ville sous des structures difformes, sans doute de béton, évoquant plutôt des étrons !

Le groupe autrichien HAUS-RUCKER & Co dans les années 1970 dénonce en permanence les villes anti-écologiques, fermées, dans une planète de plus en plus dégradée. En 1971 Cover nous montre une sorte de bulle qui garantit à une minorité de privilégiés de vivre dans un monde totalement clos, avec des réglementations grotesques.

Archizoom Associati, fondé en 1966 à Florence, autour de Andrea BRANZI, Gilberto CORRETTI, Paolo DEGANELLO et les BARTOLINI, propose en 1971 la No stop city, caricature de ville immense souterraine, éclairée aux lumières artificielles, et aussi uniformes que les pires des
supermarchés. On peut y percevoir une délirante guirlande d'HLM entourant la planète, avec des flux automobiles souterrains ininterrompus.

Également localisé à Florence en 1966, *Superstudio* est fondé par Adolfo NATALINI et Cristiano TORALDO di FRANCIA. En 1969, le Monument continu est presque un manifeste (p.131 de *Villes rêvées*). Les villes-repoussoir présentées sont souvent immenses, impersonnelles, démentielles et absurdes, dans la triste lignée malheureusement de constructions réelles et des projets assumés par l'école des méga-structuralistes.

En 1971, le groupe réalise 12 utopies appelées « Cités idéales ». La ville de 2000 tonnes est une belle caricature des structures urbaines
gigantesques proposées par les fonctionnalistes ou les architectes des régimes totalitaires. Quant à Vita educazione cerimonia amore morte, on
peut y voir une caricature du rêve hippie, puisqu'une communauté libre et sans tabou y loge sur une structure impersonnelle et uniforme en verre…

« L'utopie ironique » de *Superstudio* atteint un de ses pics en 1972 avec le concept de « ville-chaîne de production (de montage) », itinérante et
qui malgré sa petite taille (pour 8 000 habitants) règle la vie humaine selon les rythmes de la vie mécanique. C'est plus systématique et plus inquiétant que Les temps modernes de Charlie CHAPLIN.

Heureusement, quelques utopies de *Superstudio* sont plus poétiques : l'*Utopie n°1* est une ville qui se modifie sans cesse, les habitants devant constamment changer de logements ; l'Utopie n°2 est une structure gonflable, une ville-aérostat, une ville-cirque, où les aspects ludiques sont omniprésents …

Ettore SOTTSASS détruit l'idéal gigantesque de LE CORBUSIER en 1975 en présentant sa *Ville monumentale*, totalement fonctionnelle ; les immeubles grillagés incarnant prisons et cours de justice, le cimetière en forme de croix et l'univers austère et froid des lieux militaires forment tous de graves repoussoirs.

Rem KOOLHAAS et Elie ZENGHELIS en 1972 dessinent Exodus. *The voluntary prisoners*, un délire urbain lui aussi ironique et inquiétant, la ville s'identifiant à un camp (de concentration ?) retranché derrière des murs gigantesques.

En 1975 KOOLHAAS récidive avec *The pool*, une piscine géante, s'inspirant des villes linéaires, navigant au milieu d'un monde-décharge.

Même l'architecture néo-expressionniste, malgré ces airs de bunkers et ses profils agressifs, peut aussi contribuer à la liberté de ton et de proposition, à une asymétrie dynamique et novatrice ; s'y rattachent incontestablement les constructions massives et difformes de Günther DOMENIG en Autriche, ou celles du californien Eric OWEN MOSS (Cf. *La Boîte de Culver City*).

Dans les années 1990, Ilya KABAROV présente diverses expositions dénonçant l'utopie totalitaire soviétique en train de s'effondrer historiquement .

En 1991, Le wagon rouge révèle un monde urbain où alternent grandes réalisations de prestige et décharges : l'histoire de l'URSS reposerait donc sur des déchets, des scories ? Il y a dans cette exposition provocante, un jeu de mots et de représentations sur la notion souvent utilisée de « poubelle de l'histoire » dans laquelle les marxistes souhaitaient renvoyer le capitalisme.

En 1995 il récidive à Paris, au Centre POMPIDOU, avec *C'est ici que nous vivons*, qui révèle un immense chantier de ville utopique, totalement inachevé, où se déroule une vie ouvrière monotone et uniforme, au milieu de matériels et de bâtiments laissés à l'abandon, ou inutilisables.

L'exposition est alors une triste allégorie de l'économie bureaucratique planifiée, et une déterminante dénonciation du « paradis ouvrier ».

Conclusion partielle…

Bref, la ville idéale, la cité du futur, cette utopie « réformiste » , si nous reprenons quelques éléments du livre d'Helen ROSENAU, se veut ouverte et dynamique, adaptable et variée, « car la variété est nécessaire parce qu'une société complexe exige des modèles diversifiés ». La taille est limitée, l'insertion ville-campagne harmonieusement réalisée. Ni dogme, ni modèle figé... mais compromis et pragmatisme, au profit de l'humain et de rapports sociaux moins fractionnés. Tout est évolutif, comme la vie elle même. On se permet d'emprunter aux différentes époques, aux différents lieux, et aux différentes tendances, sans se limiter, au profit d'une liberté de choix revendiquée. Cette architecture récente, douce ou « faible » « s'accommode de la réalité, la commente, fait de l'arrangement avec le réel son principe d'existence ». L'alternatif, le modulable sont bien réellement libertaires.

Cette vision utopiste de l'urbanisme et de l'architecture centrée autour de la mobilité, de la liberté... semble accentuée par les Technologies de l'Information et de la Communication ; les villes modernes sont obligées de s'y adapter et les personnes y vivent une vie plus dégagée des contraintes matérielles et politiques. C'est en tout cas l'analyse de William MITCHELL qui développe le concept nouveau d'e-topia en fin des années 1990 .

Entre anarchisme, utopies libertaires, et propositions urbanistiques, les liens sont très forts, et révèlent là aussi une osmose, une imprégnation omniprésente. Parler d'urbanisme alternatif et de cité-jardins, c'est enrichir la réflexion sur l'utopie anarchiste en tant que telle, et en comprendre bien des imaginaires, bien des évocations. Bien des filiations et des contacts deviennent plus transparents : GEDDES-KROPOTKINE-HOWARD, RAGON-FAYMONT-FRIEDMAN, LANDAUER-TAUT… pour n'en citer que quelques uns.

Ce long passage à travers l'urbanisme est donc absolument nécessaire pour notre recherche des utopies libertaires.

E. QUELQUES MOTS SUR L'ART BRUT ET SON CARACTERE UTOPIQUE...

1. De la difficulté de définir un art populaire original

Quelle définition peut-on choisir ? Celle « d'art brut », lancée par DUBUFFET en 1945 et largement reprise par Michel RAGON dans son superbe livre, s'impose souvent. Celle similaire de raw art ou raw vision, d'outsider art comme en parle John MAIZELS lui fait au départ un peu concurrence. Le musée de Lausanne rend un grand hommage à ces diverses productions.

Pour DUBUFFET l'art brut désigne « les productions de toute espèce – dessins, peintures, broderies, figures modelées ou sculptées, etc. – présentant un caractère spontané et fortement inventif, aussi peu débitrice de l'art coutumier que des poncifs culturels, et ayant pour auteurs des personnes obscures étrangères aux milieux artistiques professionnels » (Cf. *Art Press*, n°3, 1976).

Mais ce terme semble trop lié à l'art des malades mentaux, handicapés ou aux dessins d'enfants pour être totalement satisfaisant aux yeux de quelques critiques. Pourtant quand DUBUFFET en 1947-1948 crée sa « *Société de l'Art Brut* », l'art naïf et l'art lié à la folie en sont parties prenantes, grâce notamment à la présence des surréalistes. Effectivement, BRETON, alors dans une phase libertaire très marquée, membre de cette Société pour quelques années, insiste sur la prise en compte de tous les arts « inspirés » et de la liberté, faits à partir de rien, d'objets récupérés et détournés, sans sens « à priori » de l'esthétique. Les œuvres liées à la folie sont fréquemment soutenues depuis l'origine du surréalisme.

Il est vrai que la position des amis de BRETON dans les années trente par rapport à « l'objet », anticipe ce qu'est une des tendances de l'art brut. L'utilisation d'objets hétéroclites, souvent populaires et quotidiens, détournés de leur sens premier, accumulés sans souci esthétique… doit permettre de créer un autre réel, un sur-réel. Le spectateur devient l'acteur principal en laissant jouer son imagination interprétative.

Une autre appellation, celle d'« d'art modeste » n'est pas correcte non plus, car elle désigne plus de simples accumulations d'objets hétéroclites que ces autres tendances artistiques qui sont incluses dans l'art brut. C'est à Sète que l'on peut admirer un musée spécialisé. Dans cette filière on peut noter que l'art brut anticipe peut-être les mouvements de la fin du XXème siècle autour de la récupération des objets et des lieux, comme l'arte povera italien (art pauvre).

L'idée de récupération, d'art des déchets, d'objets sans valeur, usuels, cassés, insolites revient donc souvent. Elle renoue avec la tradition des collages, montages et assemblages cubistes, futuristes… dans lesquels s'est illustré PICABIA. Elle s'inspire de l'allemand Kurt SCHWITTERS (1887-1948) qui d'après RAGON serait « le premier à baser son esthétique sur le déchet, sur ces déchets de la civilisation industrielle tirés des poubelles et des terrains vagues pour retrouver une insolente, scandaleuse noblesse d'inutilité provisoire » . Dans les années 1950-60, en Argentine, Antonio BERNI recherche systématiquement des objets issus des bidonvilles, notamment ceux de Buenos Aires, car sa peinture veut exprimer un réalisme social d'un milieu précis, avec des éléments tirés de ce même milieu : la cohérence esthétique et thématique semble ici poussée à son maximum .

On parle également d'art visionnaire, de « mondes imaginaires » pour reprendre le titre d'un ouvrage de référence . Parfois on parle d'art du fabuleux, comme le musée de la fabuloserie de Dicy vers Paris nous permet d'en parler. Dans le Sud de la France, une autre appellation est usitée, puisque les artistes s'en réclamant s'appellent entre eux Singuliers. Aux ÉU, la notion de « folk art » apparaît de temps en temps.

Il s'agit tout à la fois d'un art naïf, parfois kitsch, populaire ou « réaliste populiste » dans le mauvais usage du terme qu'en fait RAGON lorsqu'il rappelle le choc causé par la vue des œuvres de l'italo-argentin Antonio BERNI. Il est souvent très coloré, très attirant ou fort agressif... Les constructions les plus imposantes (statues, maisons, « jardins anarchiques »...) sont en tout cas la preuve d'un « environnement populaire imaginatif », créé par des « bâtisseurs populaires du rêve ». Leur « anormalité merveilleuse » les rattache donc bien au monde de la fantaisie et de l'utopie personnaliste, voire au « surréalisme spontané » (tous ces termes sont empruntés à Bruno MONTPIED). Ces « inspirés des bords des routes » ont été loués par bien des anarchistes et bien des surréalistes.

C'est enfin un art « prolétarien », au sens de Michel RAGON et de ses recherches sur la littérature prolétarienne , à la suite, bien entendu, de Henry POULAILLE ; ces travaux sur la littérature ont été amplifiés par l'anarchiste Thierry MARICOURT, auteur lui-même d'une très riche anthologie sur *La Littérature Libertaire* . La plupart des artistes de l'art brut sont des employés, ouvriers, artisans, agriculteurs, facteurs... et même parfois exercent des métiers très modestes, ou à la limite de la marginalité : gardiens d'animaux, balayeur de cimetière, manœuvre, rétameur, récupérateur... Les artistes

« bruts » aisés sont rares, mais ils existent bien sûr également. Dans un de ses multiples livres de Mémoires, RAGON rappelle que pour lui ses engagements libertaires, son dévouement à l'art brut et au groupe COBRA font partie d'un tout, même si *D'une berge à l'autre* (titre de son ouvrage) les ponts ne sont pas toujours faciles à déceler et à franchir : « la littérature d'expression populaire à laquelle je consacrai mon premier livre en 1947 : ''Les écrivains du peuple'', me conduisait directement à son pendant pictural : l'art brut, CHAISSAC et aussi, avec quelques détours, COBRA ».

Pour tenter de conclure, j'aime beaucoup utiliser l'appellation de « contre-architecture », et surtout celle « d'anarchitecture » qu'utilise Michel RAGON, même si le néologisme est assez facile. Quant à Bernard LASSUS analysé ci-dessus, pour la partie consacrée aux jardins oniriques et fantastiques, il parle pour l'art brut ou les créations fantaisistes de « poétique du paysage » qui inspire les « habitants paysagistes ». Partout la liberté de création semble bien s'imposer, et on saisit mieux l'intérêt de nombreux libertaires pour cet art populaire.

2. Un art utopique et libertaire ?

Si on peut faire place à l'art brut, pour conserver cette expression, dans une étude sur les utopies libertaires, c'est essentiellement pour au moins trois ensembles de raisons.

La première raison tient aux méthodes, aux conceptions, aux types de réalisations... Il s'agit d'un art qu'on peut qualifier de libertaire, car il repose sur une imagination, une fantaisie sans borne, une totale liberté d'inspiration, une hétérodoxie fondamentale, une spontanéité essentielle (si on reprend la définition de DUBUFFET) d'autant qu'elle exprime souvent le refoulé ou l'intime (Cf. les œuvres de Lausanne). Les surréalistes ne s'y sont pas trompés, et cette liberté « paradoxale » des artistes de l'art brut est par eux magnifiée, puisque ces artistes créent un monde autre, spontanément, à leur insu, au gré des forces intérieures qui les animent.

Dans un article de 1949, RAGON en bon anarchiste et utopiste dit que « défendre l'imaginaire, c'est défendre la libre expression de l'individu contre les dogmatismes d'État, d'Églises, d'Écoles… C'est refuser d'attacher une importance à ce qui est arrivé (donc fini) pour s'attacher au magique, au merveilleux. C'est préférer la sorcière au prêtre, le guérisseur au médecin, le poète au grammairien, Louis ARMSTRONG à GOUNOD et Charlie CHAPLIN à François MAURIAC. C'est éprouver une répulsion devant un médaillé du travail (trente ans sous un même patron) et un médaillé militaire (quinze ans de caserne). C'est saluer Garry DAVIS et rester couvert lorsque se joue *la Marseillaise*, etc. »

L'artiste est donc totalement autonome, par rapport aux normes, aux modes, aux institutions artistiques... Sa création est libre, festive, spontanée. La spontanéité est souvent primordiale pour la pensée libertaire, car même si elle est manipulable ou parfois conformiste, elle est malgré tout indépendante.

Il y a même parfois absence totale de plan, de règles, de croquis, d'idées établies... L'œuvre est souvent inachevée, mal-finie... Cependant il ne faut pas exagérer l'aspect libertaire quant à la thématique, souvent même au contraire : les objets sont peu subversifs, les nains de jardin y côtoient les « grands » hommes, la prégnance religieuse y est souvent forte... toutes choses que détestent forcément les anarchistes.

La volonté est même souvent affirmée de se placer délibérément en dehors de l'art tel qu'on le définit couramment.

Enfin cette œuvre est très souvent résolument non-marchande.

La deuxième raison tient à l'aspect visionnaire, utopique des réalisations : l'artiste crée son monde idéal, ici et maintenant, mais de manière évolutive, y rajoutant constamment des pièces, des couleurs, des objets récupérés... Son îlot utopique est personnel, chaleureux ou agressif, dément ou d'apparence raisonnée, mais c'est bien un micromonde totalement imaginé, inventé, rêvé... qui se développe sous nos yeux. La maison, le mobilier, le jardin, les allées... sont les supports remplaçant la toile, le papier, le marbre... des autres artistes. Mais ce n'est pas toujours libertaire ou autonome, au sens de totalement à part, car si on prend le temps de compulser des livres présentant ces différents artistes de l'art brut, on s'aperçoit que les méthodes, les traitements et les objets sont souvent comparables : vaisselles cassées, galets, céramique de récupération, objets quotidiens récupérés en décharges, couleur souvent vive... et omniprésence des collages et assemblages. Il s'agit aussi « d'une poétique particulière, un rêve, voire une contestation anarchisante à la fois de l'architecture usuelle et de la condition misérable des l'auteur de la contre-architecture » (RAGON p.88).

Dans ces créations, l'irrespect, la raillerie, la plaisanterie sont portés au paroxysme, dans un esprit libertaire bien sympathique .

Bruno MONTPIED fait même la comparaison entre cet art brut et l'utopie situationniste dans un article publié aux ÉU .

La troisième raison est plus simple : parmi les artistes de l'art brut ou ceux qui l'analysent se rangent quelques anarchisants, ou anarchistes et libertaires assumés. Michel RAGON, bien sûr, mais DUBUFFET aussi.

Le peintre Jean DUBUFFET (1901-1985) est libertaire, tant par son mode de vie, que son autonomie de pensée et son refus de toute allégeance ; il est lié à des libertaires connus comme Ludovic MASSÉ, Henry POULAILLE et Michel RAGON lui-même. Il est lecteur assidu de Max STIRNER dont *L'unique et sa propriété* de 1844 a marqué de forts tempéraments individualistes, et du surréaliste André BRETON « compagnon de route » des anarchistes à la Libération. Mais il se sépare durement de BRETON par la suite. Il écrit un ouvrage âpre et fortement libertaire en 1968 : Asphyxiante culture, sorte de synthèse de son « anarchisme nihiliste ».

Les surréalistes, dont certains, comme André BRETON lui-même, ont été très liés aux anarchistes jusqu'à la brouille survenue à propos de l'ouvrage de CAMUS *L'homme révolté*, ont souvent défendu cet art chatoyant et farfelu. Ils admiraient par exemple le facteur CHEVAL. Au Mexique, le mécène et poète surréaliste Edward JAMES (1907-1984) a personnellement rendu enchanteur le site de Xilitla. DUBUFFET et les surréalistes ont souvent réhabilité l'art des malades mentaux, car pour eux la folie et le non conformisme sont fortement comparables (Cf. ARTHAUD). C'est comme le dit le peintre, « une création libérée du conditionnement culturel ».

Dans son livre, RAGON cite plusieurs autres auteurs qui peuvent être inscrits dans la famille anarchisante. Par exemple Gaston CHAISSAC qu'il présente comme plébéien indépendant, marginal par choix (comme de nombreux autres artistes visionnaires, même si non anarchistes). Le fils du libertaire Ludovic MASSÉ, Claude, est également artiste et collectionneur dans ce domaine.

Le cas de Mario CHICHORRO est exemplaire ; il se définit avec humour et provocation « primitif, baroque, raconteur, humoriste, pompier et, s'il vous plaît, anéanti politique, saboteur culturel, anarchiste doux, universaliste sans moyens, humaniste distancié et même peintre. » (RAGON p.144). C'est une belle conclusion.

F. INTERNET, UNE « COMPUTOPIE » LIBERTAIRE ?

Parmi les nombreux ouvrages et articles traitant d'Internet , il est encore courant de parler de l'esprit libertaire de quelques uns de ses fondateurs (par exemple J.C.R. LICKLIDER) et utilisateurs. Cette idée est une sorte de « postulat », qui montrerait une puissante « homologie » entre l'idée libertaire et le monde d'internet affirme Éric ZOLLA qui semble reprendre pas mal des remarques de la première mouture de mon article . Il a le mérite cependant de montrer les limites de cette idée-force et souvent répétée, en insistant sur le fait que les termes « libertaire » et « anarchie » sont trop rarement précisés pour permettre une analyse scientifique. Il montre que si cette homologie a peut-être existé dans le milieu anglo-saxon, ce n'est pas le cas dans le milieu francophone, en tous les cas pas avec l'ampleur qu'on lui attribue.

L'article de ZOLLA et le mien, tous les deux visiblement rédigés en 1999, sont alors parmi les rares analyses (dans l'aire française) sur le net d'un point de vue libertaire. Même au printemps 2003, la revue anarchiste *Réfractions* (n°10 « *Les Anarchistes et Internet* ») reconnaît ce vide étonnant, ce retard des anarchistes à prendre en compte les TIC, et la timidité et la modestie de leurs recherches… Mais les rédacteurs sous-estiment tout de même bien des analyses antérieures et caricaturent la faiblesse du positionnement libertaire en la matière, notamment quand ils disent partir « à l'aventure sans appui disponible sur un acquis d'analyses anarchistes » ; une recherche plus fine à partir des moteurs les plus efficaces du net apportent en effet aujourd'hui une multitude de références.

Parmi les affirmations fréquentes, il est souvent noté que cette « utopie technologique au ton progressiste et optimiste » serait toujours un lieu de démocratie directe défendue par des militants idéalistes, appelés parfois « cyberpunks », « cyberanarchistes », « techno-hippies » , « technolibertaires », « techno-anarchistes » ou « techno-anarcho-post-capitalistes » . L'affluence de qualificatifs et de néologismes tend à renforcer les homologies supposées. En début 2004, le *Nouvel observateur* qui cherche à montrer que les États Unis ne se limitent pas aux positions conservatrices de l'équipe de BUSH dresse une page en hommage aux « Cyberarnarchistes » , Elie PARISER et Richard STALLMAN.

Pour Jacques VÉTOIS et Christian HUITEMA, « la fibre démocratique et libertaire (des pionniers) l'anime encore en partie » . Philippe BRETON (que prolonge Éric ZOLLA puisqu'il parle « de point de contact non négligeable entre Internet, informatisation et anarchisme ») fait même remonter cette veine libertaire à Norbert WIENER (et à ses disciples) qui « développe la plupart du temps sans le savoir, de véritables théories anarchistes qui rappellent celle de BAKOUNINE à la fin du XIXème siècle. WIENER appelle de ses vœux une société sans État, autorégulée grâce aux nouvelles technologies... » .

À l'origine de la micro-informatique, on signale souvent cette idée d'autonomie en quelque sorte inhérente au micro-ordinateur, censé libérer

son utilisateur, ce que les plus gros systèmes qui l'ont précédé ne permettaient pas (plus chers, plus complexes, moins faciles à posséder personnellement...). La société rennaise Open Log, certes avec prudence, reconnaît le phénomène : « Il semble également poindre une pensée politique propre au réseau : transnationale, un rien libertaire, écologique... mythe ou réalité future du citoyen du monde » .

L'autre idée couramment diffusée est celle d'une liaison objective antiétatique (contre la censure, les limitations de l'initiative et de l'autonomie individuelles, le jacobinisme ou extrême centralisme...) qui unirait libertariens et libertaires, dirigeants des multinationales adeptes du libéralisme le plus absolu et anarchistes. Guy LACROIX, dans le même numéro de la revue Terminal, affirme même qu'« aujourd'hui le courant libertaire -très prégnant chez les informaticiens depuis l'origine de cette discipline-, passe une alliance avec la tendance ultra-libérale contre l'État ». Philippe BRETON rappelle à bon escient le passé libertaire de Bill GATES (!?) qui « a commencé sa carrière au sein du mouvement libertaire » et son évolution actuelle d'entrepreneur libéral « néo-anarchiste ». On aimerait des précisions ! Laissons à Philippe BRETON cette audacieuse et caricaturale formule qui doit faire froid dans le dos aux anarchistes actuels qui ne pensent pas un seul instant que Bill GATES puisse être un des leurs. Mais la tonalité est donnée. Nombre d'articles abondent dans ce sens au point que l'idée prend force, même si son énonciation d'origine est outrancière. Chantal RICHARD et Daniel NAULLEAU en rajoutent une louche, même prudemment, puisqu'ils affirment « paradoxalement, pour une fois, les intérêts des financiers rejoindraient ceux des libertaires » .

Dans son ouvrage de 1995 *L'homme numérique*, Nicolas NEGROPONTE a lui aussi bien mis en évidence cette logique antiétatiste, et anticentralisatrice que l'on retrouve fréquemment chez les partisans d'un net libre. Éric ZOLLA démontre avec pertinence que cette idée anti-étatique existe certes, mais reste marginale, et que ce que l'on montre parfois comme position anarchiste n'est en fait qu'une forme de radicale cybercitoyenneté menée par des « internautes citoyens » qui n'ont pas de lien direct avec l'anarchisme. Par exemple il cite le cas du Réseau Voltaire, souvent référencé dans les sites anarchistes, alors que ses membres ne sont en aucun cas des anarchistes déclarés.

La juxtaposition d'esprit et de culture d'Internet avec le terme utopie est également très souvent proposée, mais dans tous les sens, ce qui est particulièrement délicat à définir. En tout cas la « ferveur utopique » (l'expression est de Jean Louis WEISSBERG) des internautes convaincus ne fait aucun doute pour beaucoup de commentateurs. Le groupe de l'Electronic Frontier Fundation (Esther DYSON, John PERRY BARLOW...) fait partie des militants les plus actifs dans cette revendication utopique d'Internet, aux côtés notamment de tous les « cyberpunks » qui « reprennent les idées anarchistes de leurs aînés seventies... » et renouent avec l'idéologie d'un Timothy LEARY par exemple. Plus sereinement, l'entrée « Internet » écrite par Patrice FLICHY dans le *Dictionnaire des utopies* chez Larousse en 2002 semble définitivement valider cette vision du réseau, sans en nier les détournements récents, notamment marchands.

Cependant, la noosphère ou le cybercosmos reste une utopie ambiguë, ne serait-ce que par le double sens du terme cyber, mettant l'accent sur le terme gouverner (issu du grec) ou sur celui de l'empire des techniques .

Plusieurs aspects du réseau des réseaux permettent parfois à juste titre de faire référence à quelques thèmes récurrents du mouvement anarchiste et des pensées libertaires. Je vais essayer d'en analyser quelques uns.

1. Une utopie en tant que telle, « réalisée »

Si l'utopie est le monde de « nulle part », Internet peut reprendre cette définition. Par son choix décentralisé initial (à l'origine pour des raisons militaires, certes, puisqu'un des principaux demandeurs d'un tel réseau n'est autre que l'US Air Force) et par son organisation « maillée » de plus en plus mondiale, le réseau (la toile) est de partout donc apparemment de nulle part. Quiconque peut s'y rattacher, de quelque endroit qu'il se trouve, sans se préoccuper du lieu géographique du site ou de la BAL recherchés. Plus que d'une île utopique, il s'agit d'un archipel en accroissement exponentiel, tant le nombre de sites se développe rapidement depuis le succès, somme toute récent, du « web ». Qui se souvient aujourd'hui que le premier essai concluant au CERN date seulement de 1989 et que la généralisation des outils conviviaux de « navigation » ne s'est effectuée réellement qu'après 1993...

La géographie n'existerait donc plus pour l'internaute ; le lieu ou se situe le site recherché ne le concerne pas (sauf s'il est attentif aux lenteurs des liaisons, et dans ce cas il préférera un site proche, souvent un « site-miroir », au moins national, à un site américain encombré et lointain). C'est pourquoi Jean Louis WEISSBERG avance la définition d'espace (Internet) plutôt « a-topique » (sans notion de lieu) qu'utopique et que Paul VIRILIO dans le *Monde Diplomatique* d'août 1995 parle de dissolution de « l'espace réel » .

Le réseau ne connaît théoriquement pas de frontière : il est internationaliste de fait, à vocation universelle par nature, pour notre petit monde qui se réduit de plus en plus. Tout cela illustre assez bien le

concept déjà ancien de « village global » cher à Mac LUHAN. Internet permet l'émergence d'une « communauté mondiale sans patrie ni dirigeants » . Cet internationalisme est une idée plaisante aux militants anarchistes qui en défendent l'esprit depuis plus de deux siècles (du moins si on remonte à l'anglais William GODWIN 1756-1836, père de la future Mary SHELLEY, utopiste elle aussi, mais d'un genre particulier comme le prouve son Frankestein). Une conscience « mondiale » est donc bien en train de naître, tout au moins une culture originale, qui n'est ni nationale, ni particulière (même si elle repose sur des choix et pratiques individuels).

Si Internet est à rattacher à l'anarchisme, c'est par son anti-étatisme disons naturel : « le concept même d'État ... s'en trouve fragilisé ». Les États le savent bien d'ailleurs, d'où la réaction épidermique des pays totalitaires (de la RPC à Singapour, en passant par l'Iran) ou démocratiques (Allemagne récemment) pour limiter les accès aux personnes ou aux idées. Pour contrer cette offensive des États, les libertaires reçoivent une alliance dangereuse, et pour eux et pour le réseau, celle des libéraux et ultra-libéraux des grandes firmes multinationales qui ont besoin du moins d'État possible pour prospérer. Il s'agit d'un aide d'esprit libertarien plus que libertaire dans ce cas là.

Cette utopie serait en train de se réaliser, de s'auto-règlementer en quelque sorte. Pascal ROBERT reprend même l'idée « d'autopoïèse », « le système crée lui-même ses règles de fonctionnement » et est capable de faire face à l'inattendu. Cette autorégulation, reposant sur une auto-observation et confinant à l'autogestion est sans doute à rapprocher d'un thème assez fréquent en science fiction, celui du robot se modifiant ou se créant lui-même une descendance... Le fondateur du terme robot, l'écrivain tchèque Karel CAPEK ne serait pas mécontent d'une telle évolution.

Pascal ROBERT va même plus loin puisqu'en notant cette absence de planification à priori dans la gestion du réseau, il remarque que cette carence est à priori favorable à une certaine « anarchie ». Comme le mot est entre guillemets dans son article et qu'il vient précédemment de parler de chaos, on peut légitimement se poser une question de sémantique. Le terme anarchie est peut être ici utilisé dans son sens péjoratif. Mais la remarque reste digne d'intérêt pour notre propos dans tous les cas de figure.

Pour en terminer avec ce thème, l'utopie ici décrite n'est pas un système figé, au contraire, elle intègre « la multiplicité des possibles » ; et c'est bien une des définitions principales des utopies libertaires que l'on peut appeler utopies « ouvertes », par cohérence idéologique... Les anarchistes ont tous été très soucieux de ne rien fixer une fois pour toute : leurs projets ne sont que des grands axes que doivent s'approprier et modifier les révolutionnaires eux-mêmes. Un des anarchistes les plus lus, le célèbre prince et géographe Pierre KROPOTKINE l'a formulé expressément en repoussant tout modèle, dans une belle envolée optimiste et assez spontanéiste: « Quant aux nouvelles formes de la vie qui commencera à germer lors d'une révolution sur les ruines des formes précédentes, aucun gouvernement ne pourra jamais trouver leur expression tant que ces formes ne se détermineront pas elles-mêmes dans l'œuvre de reconstruction des masses, se faisant sur mille points à la fois. On ne légifère pas l'avenir. Tout ce qu'on peut, c'est en deviner les tendances essentielles et leur déblayer le chemin » . Cette utopie des possibles, des expérimentations sans limite est amplifiée bien sûr par les mondes virtuels, les images de synthèses... Tout deviendrait envisageable ? Ce serait une utopie des utopies en quelque sorte, mais axée sur l'illusion du possible expérimental.

Pour en revenir à cette forme d'autogestion par les « cybercitoyens », appelons là plutôt autorégulation, elle se ferait « en l'absence de toute intervention étatique » comme le remarque Danièle BOURCIER. Elle ajoute même que « comme toute société à tendance libertaire, chacun devra se soumettre spontanément à l'ordre établi par la société ».

Pierre LÉVY en 2000 avec *World philosophy* est dans cette veine optimiste et libertaire en voyant dans « le cyberespace, l'utopie par excellence » ; le monde relié par le réseau est en passe de s'unifier, d'être pacifié... par la multiplication des liens, des échanges, des communications... Et en même temps, chacun peut conserver sa diversité,sa richesse propre. Unité n'est pas à prendre au sens d'uniformisation, même s'il en reconnaît les risques.

Pour tenter de conclure sur ce premier point, on peut dire qu'avec Internet, une utopie (d'origines multiples, des universitaires, aux hackers en passant par les militants radicaux des sixties et seventies...) non seulement existe comme projet à long terme, mais se fixe déjà dans la réalité, ici et maintenant. C'est tout à fait ce que souhaitait FOURIER, qui se méfiant des futurs lointains, voulait réaliser liberté et jouissance dans le présent en construction.

2. Une utopie anti-hiérarchique ?

Dans cette culture « du réseau », une pensée libertaire (anti-autoritaire disait-on à l'époque de la Fédération jurassienne et de la Première

Internationale), anti-hiérarchique est assez couramment diffusée. La structure du réseau totalement décentralisée en apparence (« anarchique et hyperramifié » dit même Howard RHEINGOLD) renforce ce sentiment. C'est vrai qu'Internet n'a rien de jacobin et comme on l'a rappelé ci-dessus, il est plaisant de constater que ce type de réseau maillé doit autant aux militaires US obnubilés par le risque soviétique en pleine Guerre Froide qu'à quelques scientifiques californiens souvent « branchés » ... au double sens du terme.

L'égalitarisme anti-hiérarchique apparaît autant chez les libertaires convaincus du réseau, que pour cette « république des informaticiens » qui s'est formée pour le réaliser. Patrice FLICHY avance la formule de « communauté d'égaux » et renoue ainsi sans l'avouer avec STIRNER.

L'aspect anti-hiérarchique transparaît nettement dans cette communication directe, sans intermédiaire ni censure (si on exclut les modérateurs et les policiers de tout acabit qui interviennent de plus en plus). Tous sont sur le même plan (si on met de côté les moyens techniques ou la formation de chaque internaute).

Il est d'évidence présent dans les forums, les listes de diffusion, les échanges collectifs... où chacun est sur un pied d'égalité, sans distinction de sexe, d'âge, de mérite... Le plus insignifiant des internautes peut recevoir une réponse d'une sommité dans le forum en question sans démarche hiérarchique, sauf celle volontaire et acceptable du néophyte face à un spécialiste courtois... et désintéressé, puisqu'il a répondu.

L'aspect antiautoritaire ressort également de toutes les utopies de démocratie directe réhabilitées sur le réseau.

Il se trouve aussi et surtout dans les « systèmes de publication collaboratifs », ces sites accessibles en lecture et en écriture sur le web. Ces Wikis (de Wikiwikiweb ; wiki doit apparemment signifier « vite » en hawaïen)), dont le premier daterait seulement de 1995 (site de Portland Pattern Repository) sont écrits de manière à ce que chaque lecteur puisse modifier et enrichir les pages accessibles, y compris en les changeant intégralement. La seule contrainte est que les anciennes pages sont apparemment systématiquement conservées. Tous (auteurs, lecteurs, visiteurs…) sont sur le même plan, sans donc cette autorité fortement hiérarchisée que l'on retrouve partout ailleurs. Leur philosophie rejoint donc la notion de « logiciel libre ». Pour rejoindre l'idée utopique, le wiki est un objet jamais terminé, jamais prévisible, autant sur le fond que sur la forme : une utopie en train de s'écrire, de se faire, sur le modèle de démocratie directe participative. En traitant de Wikipedia (http://fr.wikipedia.org), dans un article récent (printemps 2003), Jean-Manuel TRAIMOND poursuit ces réflexions et fait de ce site une « encyclopédie coopérative » (au sens de travail coopératif, « d'archétype de l'intelligence collective »), une « encyclopédie presque anarchiste » .

3. Un réseau permettant une démocratie directe ?

Cette démocratie directe s'exprime notamment dans les contre-pouvoirs qui apparaissent sur le réseau. Les défenseurs d'Internet se coalisent pour lutter contre l'intrusion des États et de l'invasion marchande. Ils s'auto-organisent, créent leur propre morale, respectueuse de chaque individu (la fameuse netiquette). Cette éthique du net est « l'apprentissage des valeurs de la communauté internaute : civilité, tolérance, échange, partage, générosité et gratuité du geste. C'est la découverte d'une autogestion par des citoyens actifs qui n'ont attendu ni l'État ni les institutions pour construire un monde et des valeurs nouvelles et se battre pour les défendre. »

Ces citoyens d'un genre nouveau assurent une totale transparence en diffusant toutes les attaques dont le réseau est l'objet. Inversement ils diffusent des moyens de cryptologie ou cryptographie (encore largement contrôlés voire interdits en France , contrôlés à l'exportation aux ÉU...) pour permettre d'éviter la censure, de sécuriser l'information et donc de garantir l'autonomie des cybernautes.

Des groupes de résistance utilisent efficacement le réseau. Personne ne s'est étonné de voir Greenpeace être un des premiers à populariser ses actions sur Internet. Il est un vecteur pour informer, pétitionner, prévenir du déroulement des manifestations, lancer des boycotts... c'est un moyen de popularisation et de mobilisation exceptionnel. Les syndicats s'en rendent compte désormais (« Travailleurs de tous les pays, connectez-vous » titre *Libération* du 25/04/97 dans le dossier qu'il dresse sur ce thème). À Toulon, contre l'extrême-droite, c'est un groupe anarchiste local, « la Commune » qui propose une « propagande anarchiste en actes » sur son site web. Et que dire de cet extraordinaire essor des sites pro-EZLN (néo-zapatisme), qui ont contribué à faire du mouvement du Chiapas aux traits libertaires assez souvent cités un mouvement parmi les plus popularisés de ces dernières années ; en effet on ne compte pas les informations diffusées par les membres et les partenaires du groupe du sous-commandant MARCOS qui ont su largement gérer toutes les médias. Quant à Amnesty International, après une longue réflexion, elle utilise également les méls comme moyen de pression pour faire appliquer une justice équitable et des méthodes humaines d'emprisonnement. Le site récent d'ATTAC contre les méfaits d'une mondialisation jugée trop néolibérale est devenu un lieu incontournable de la mobilisation contre l'OMC et ses épigones, et tous les « altermondialistes » sont de grands utilisateurs du net.

Le désenclavement est assuré. L'entraide en cas de répression est possible désormais immédiatement, et de toute la planète, ce qui renforce

notoirement le poids de cette solidarité active. La multinationale Bridgestone en sait quelque chose, suite à cette initiative internationaliste de fait qu'a entreprise l'ICEM, fédération International des travailleurs de la chimie.(cité par *Libération* du 25/04/97). Les internautes militants, souvent sans le savoir, redécouvrent et appliquent les principes de l'action directe de l'anarcho-syndicalisme du début du siècle, que Émile POUGET a été un des premiers à théoriser. Lui qui souhaitait faire du boycott une des principales armes du syndicalisme de la CGT et des Bourses du Travail serait heureux des divers mouvements récents proposant le boycott (« la grève » !) d'Internet pour faire pression surtout sur France Télécom.

La démocratie directe, s'est aussi le moyen de peut-être mieux gérer des collectivités ou associations : l'utopie du réseau rejoindrait alors
l'utopie autogestionnaire ? Internet peut offrir la transparence totale, rendre possible des référendums locaux (ou votations comme disent les
suisses) et permettre d'influer sur des actions en pratiquant une sorte de questions-réponses quasiment en temps réel, ce que certains conseils
municipaux français expérimentent déjà. Bref cette « *teledemocracy* » (titre de l'ouvrage de F.C. ARTERTON de 1987) doit favoriser une démocratie participative qui est en grande difficulté dans tous les pays. Le solide article de Jacques LE BOHEC *Démocratie et réseaux* toujours tirée de cette mine d'or qu'est le numéro spécial de *Terminal* nous ramène heureusement sur terre, en montrant l'absence d'une réflexion plus prudente et approfondie sur ce concept de démocratie qui marque beaucoup d'analyses sur ce thème ; pour lui l'interactivité généralisée est bien utopique, mais le plus souvent dans le sens « illusoire » et « naïf ».

Cette démocratie, ou plutôt cette démocratisation (ce qui n'est pas la même chose), est favorisée par la baisse des coûts qui augmente l'égalité
des accès à Internet ; le prix des matériels et logiciels est en baisse constante. Des organismes coopératifs permettent également des accès à bon marché (Cf. Freenets à Cleveland ou Libertel au Canada...). Ce qui nous renvoie à une forme d'entraide mutuelliste (Cf. Ci dessous). Mais les récentes grèves de fin 1998 et début 1999 (plus exactement boycotts) en France sur ce problème des tarifs, et la revendication d'un forfait pour mieux démocratiser l'accès au net... prouvent que le réseau reste encore trop souvent une affaire de personnes aisées... dans les pays riches. Et que dire de la sous-représentation inquiétante des pays du « Sud » !

Les forums et les listes servent également d'agora, d'assemblée générale permanente comme le remarquent nombre de commentateurs. Libre parole, mais dans le respect de l'autre virtuel... Mais également magie du mot, du discours... Par certains traits on retrouve sur le réseau ce que
chaque mouvement social déclenche : cette redécouverte de la parole, de l'échange verbal, cette logorrhée que les « soixante huitards » ont à leur époque tant expérimentée... D'où des excès, des répétitions, des bavardages omniprésents... Il n'en demeure pas moins que cet « échange libre d'idées, d'expériences, de conseils, ou de points de vues, en abolissant les barrières hiérarchiques, géographiques, temporelles, concurrentielles...» est lui aussi le moyen de renforcer cette démocratie directe qui semble émerger du réseau.

Ces forums sont vraiment l'exemple à développer pour illustrer cette notion de démocratie directe : par exemple leur création est la méthode
la plus simple que l'on puisse rencontrer : on fait une proposition, l'enquête dure une trentaine de jours et le nombre de 50 demandes favorables suffit pour l'ouvrir... Ce n'est guère plus compliqué. Bien sûr il faut être alerte, se sentir concerné, prendre en compte les efforts de groupements informels opposés à l'ouverture... Ne pas être trop naïf, donc. Mais ce système de règlements simples permet de contenter presque tous les projets sérieux. Dans nos États ralentis par une bureaucratie et une inertie administrative fréquente, c'est bien un îlot original et très libre sur lequel nous « surfons ».

En RFA dès 1981 se crée le groupe anarchiste Chaos computer club, autour de la figure emblématique du Dr WAU (= Herwart HOLLAND-MORITZ). Pratiquant une sorte de reprise individuelle et de contrôle sur le net en défendant les hackers, ce Club est aussi le héraut de la démocratie directe : il va même jusqu'à accepter en 2000 l'élection au groupe dirigeant de l'ICANN de Andy MUELLER-MAGUHN.

Il y a donc une place pour les anarchistes réels dans le monde virtuel.

4. Une utopie libertaire de la transparence ?

Malgré la prolifération des allias et pseudos, malgré les censures qui se développent de plus en plus, l'Internet est bien un des rares lieux ou
tout semble accessible. Les écrits, interventions, documents de travail, projets, débats, textes administratifs, articles... sont mis sur la place publique du réseau. Or pour les libertaires, comme pour beaucoup de démocrates ou libéraux tout simplement, cette transparence est une des nécessités de la vie sociale améliorée et rêvée.

Dans un esprit de simplification administrative et de réduction des coûts, bien des États et autres collectivités fournissent désormais en ligne, et souvent gracieusement, une masse de documents pour lesquels il était auparavant difficile d'accéder en un court laps de temps. Leur motivation n'est bien

entendu pas libertaire, ni même utopique, mais l'usage simplifié et facilité qui est permis est un réel avantage pour les utilisateurs, en tout cas ceux qui savent chercher et qui ont accès aisé au net !

Ceci étant dit, il est évident de rappeler que les exigences marchandes (multiplication des informations à péage…) et légales (sur le droit d'auteur notamment) restreignent considérablement cette utopie de la transparence généralisée.

D'autre part, il est bon de se souvenir que la transparence n'est pas en soi libératrice, et que des systèmes totalitaires ou autoritaires ont su s'en servir, de BENTHAM et LEDOUX à la transparence imposée des régimes staliniens…

5. Un monde libre vécu ?

À priori, les utilisateurs d'Internet se sentent libres.

Ils sont libres de se connecter ou pas, libres de choisir leurs démarches, leurs thèmes de recherche... Il n'y a (apparemment) pas de contrainte hormis l'engorgement du réseau, le coût prohibitif parfois des communications, le temps qui passe avec souvent peu d'efficacité... et le rôle de modérateurs (ou filtres) avoués ou discrets et également la présence de plus en plus marquée des États, des juristes, des censeurs de tout type...

Les internautes sont libres de se choisir un pseudonyme (surnom, alias ou nickname), voire même de changer de personnalité. Tout est possible sur le réseau, à condition d'avoir du temps, quelques moyens financiers (équipement de base et temps de connexion) et un sens important de la fantaisie. On peut se choisir un avatar pour changer de sexe, d'âge, de rôle dans des jeux de rôle qui ressuscitent ainsi les carnavals d'antan.
On peut donner libre cours à ses fantasmes, faire preuve d'une extravagance libératoire, simuler des relations amoureuses... Le « monde virtuel » n'a pas de limite et permet d'exorciser ses démons, de satisfaire ses envies... si on a assez d'imagination pour se satisfaire du virtuel...

Les « cyberpsychiatres » ont du bon temps devant eux. Surtout si on prend conscience de l'importance des MUDS (Multi-user Dongeons ou Multi-User Domains) qui perfectionnent la technique du jeu de rôle (surtout Dongeons and Dragons) et qui lui ouvrent bien des perspectives...(Cf. l'article de Dominique LESTEL dans le n° cité de *Terminal* et re-développé quelques années plus tard en 2003 par TRAIMOND dans *Réfractions* n°10). Cette énorme liberté et flexibilité qu'offrent les mondes virtuels peut donc aboutir à son contraire, à une nouvelle aliénation, où des individus fragiles peuvent glisser vers dépersonnalisation ou déresponsabilisation…

Le MUD est pourtant est un des plus simples et attractifs lieux de la création utopique sur le net : les joueurs se créent leur propre monde, leur nouvelle (ou non) personnalité, leur nouvelle vie… L'invention est reine, les possibles sont ouverts au maximum car il n'y a pas de sanction réelle, puisque nous sommes dans le pur virtuel. Certes les fantasmes sont multiples, les créations parfois aussi stupides ou autoritaires que le sont leurs auteurs, mais c'est une autre histoire, les personnes réintroduisant dans le virtuel leurs propres limites, leurs propres centres d'intérêt… Ce n'est pas le net qui est pervers, c'est la conscience des utilisateurs qui n'est pas assez solide et stable.

Internet est bien une utopie libertaire en ce sens ou il n'est pas figé, réducteur, normalisateur... là aussi c'est un monde « ouvert et pluraliste » qui nous est proposé, du moins pour le moment, tant que le commerce et l'administratif n'y sont pas prépondérants...

Cette liberté bien sûr se défend, contre les États, les marchands, les mauvais utilisateurs... Des groupes de quasi-autodéfense se mettent en place, comme l'Electronic Frontier Fundation (avec M. KAPOR et J. BARLOW 1990), ou comme l'Association for Progressive Communication créée en 1992. Il est bon de rappeler que John Perry BARLOW fut un des paroliers du Grateful Dead, groupe marquant de l'ère hippie, dont les liens avec les Diggers anarchisants de San Francisco les ont fait militer en faveur du « free » : des concerts et des soupes gratuites des années 1960 aux échanges gratuits et libres du net, il n'y avait qu'un pas à franchir.

6. Un monde libre et sans limite, également sur le plan artistique ?

L'Internet et le « cyberspace » semblent offrir un moyen de déborder des limites et des tabous de nos sociétés encore puritaines et cloisonnées : comme l'analyse Fulvio CACCIA , le cybersexe par exemple peut réhabiliter la notion de désir (au sens de plaisir pensé, rêvé, en quelque sorte virtuel...) et permettre sa diversité, son explosion puisque l'individu est libre de tout simuler et de tout dire derrière son écran, au risque cependant de la dépendance et de l'éloignement de plus en plus grand de la vie réelle.

Ce cyberespace et les technologies qui le soutiennent permettent à l'esprit humain de vagabonder, de découvrir, d'expérimenter, de briser les frontières. Il profite par exemple à une « hyperphilosophie » qui fait exploser son champ de connaissances et d'études dans l'hypervirtuel, la transversalité, sans être dupe des dangers et appelant au contraire au renforcement des résistances à tout risque d'uniformisation. Dans la *Préface* à l'ouvrage collectif cité, Derrick DE KERCKHOVE rappelle d'ailleurs que « aujourd'hui, c'est le virtuel et la simulation qui nourrissent une pensée utopique permanente... ». Le cyberespace (ou cyberspace), ou e-topia ou « troisième espace » (après l'espace physique et l'espace mental) serait donc un monde ouvert par excellence...

De nombreux artistes aujourd'hui cherchent sur l'Internet un lieu pour faire des expérimentations, pour donner libre cours à leur imagination...
car seul le virtuel n'a en fait pas de limite à leurs yeux. Tout est possible, et notamment le mélange enrichissant de tous les genres, les arts traditionnels, les technologies d'avant-garde, le virtuel et ses images de synthèse... On tend vers une symbiose entre l'artiste, le technicien, le spécialiste de la communication...

Ces essais artistiques s'expriment parfois dans une utopie « douce » en jouant sur le double sens du mot soft : c'est le cas du Centre de recherche sur le multimédia et la réalité virtuelle ouvert au Japon en 1996, et nommé Softopia.

L'art parait donc aussi un art démocratisé puisque accessible par tous ceux qui se branchent sur le net.

Les recherches les plus intéressantes sont à mon avis à trouver autour des nouveautés de l'hypertextuel (même si ses balbutiements depuis les années 50 ont déjà proposé de multiples pistes), et dans les délires du « netart ». Un atelier expérimental est très riche sur ces thèmes, c'est celui du CICV, Centre International de Créations Visuelles d'Hérimoncourt, dans le Doubs, dont le site sur la toile propose de nombreux exemples.

Cependant une « dérive utopiste » artistique « technicienne » semble plus difficile à cerner . L'art « techno-cyber » (ensemble des techniques et des expressions s'appuyant sur l'ordinateur et le monde numérique) réussirait à s'émanciper de la nature, de l'espace-temps, et par une dimension « ultramédia », atteindrait l'autonomie de création, autant pour les auteurs que leurs utilisateurs ou spectateurs. Si l'autonomie libertaire est au bout de la route, l'artificialité et un discours trop techniciste, trop « technophile » brouillent considérablement le message et contribuent à faire croire à l'artiste « techno-cyber » qu'il a dépassé l'utopie et sa nécessité. Vaste illusion…

7. Un monde « ouvert » donc anti-utopique au sens classique du terme

Un monde ouvert à tous et pour tous. Il appartient à tous. Jean Claude GUÉDON parle « d'espace ouvert à une appropriation d'inspiration libertaire », « plus que d'anarchie ».

Un monde ouvert car modifiable à volonté et s'enrichissant en permanence : il suffit de comptabiliser les nouveaux sites, les nouveaux thèmes, les nouvelles pages... Les moteurs de recherche ne pourront sans doute jamais indexer la totalité des sites, d'autant plus qu'ils se modifient sans cesse, changent d'adresse fréquemment ou disparaissent comme le phénix pour réapparaître sous un nouveau label et chez un nouvel hôte. C'est presque l'anarchie, au sens péjoratif du terme.

Ce monde ouvert, optimiste dans un progrès technologique favorisant une société libre via la libéralisation et la massification des communications n'est pas sans rappeler en milieu anarchiste l'optimisme un peu scientiste et parfois naïf de KROPOTKINE, et même quelquefois de RECLUS. C'est pourquoi se sont regroupées récemment des techniciens et scientifiques assez critiques sur les dérives utopiques et les élucubrations de gourous de l'Internet : leur formation s'appelle d'ailleurs *Technorealism* et leur manifeste a été publié sur le net en mars 1998.

8. Un lieu propice aux communautés affinitaires

Internet, en brisant les barrières de lieux et de langues, permet les regroupements de toute minorité ou de tout groupe qui le souhaite, sur tous les thèmes possibles. La logique d'ensemble est mondiale et souvent fédérative , mais les communautés peuvent très bien être purement locales et de petite dimension, ce qui renoue avec toute une tradition anarchiste dans la lignée autrefois des RECLUS & KROPOTKINE, et plus récemment des Paul GOODMAN et Murray BOOKCHIN aux ÉU... pour retenir quelques noms significatifs. De multiples hébergeurs aident ces communautés à disposer d'un accueil mutualiste :Cf. Globenet ou Fraternet et les multiples asso.fr pour prendre le cas français.

Ces regroupements se font sans chef, sans dogme, sans contrainte autre que celle acceptée collectivement... puisque chacun est libre et sans limite devant son micro-ordinateur. Mais cela n'empêche pas les sectes, les révisionnistes et autres groupements de pédophiles... L'extrême liberté c'est aussi pour les ennemis de la liberté. Vieux débat ! Les libertaires ont souvent tranché en préférant, un peu comme VOLTAIRE en son temps, laisser parler tout le monde, même les pires à leurs yeux, afin que la liberté reste la plus pure possible. Noam CHOMSKY, célèbre structuraliste et libertaire affirmé eut même des problèmes comme Gaby COHN-BENDIT (le frère de Daniel, anarchiste en 68, « libéral-libertaire » comme le dénonce le très jacobin Jean Pierre CHEVENEMENT aujourd'hui ?) en France lorsqu'il prônèrent l'expression la plus libre possible, même pour le courant négationniste. Aujourd'hui, c'est l'optimiste membre de l'IAB (Internet Activities Board) Christian HUITEMA qui affirme de loin préférer « un excès de liberté à l'excès inverse » .

Ces communautés affinitaires qui émergent sans contrainte sont de différents types. Elles permettent aux isolés et aux marginaux de se regrouper. Elles sont parfois linguistiques comme cet exemple d'une des formes du Quechua, antique langue inca, qui revit à Cochabamba et que décrit *Libération* du 21/02/1997. Cette très petite minorité, en plein déclin linguistique, semble revivre et s'épanouir grâce au réseau.

Parmi ces groupes actifs, les « Génies diaboliques pour un avenir meilleur » (Evil geniuses for a better tomorrow) actifs autour de Mojo Nation, réseau totalement décentralisé et autonome, se réclament de l'anarchiste Hakim BEY dont l'ouvrage de 1991 sur les *Zones d'autonomies temporaires* ou *TAZ* (*TAZ The Temporary Autonomous Zone. Ontological Anarchy, Poetic terrorism*) est un des rares projets anarchistes développés ces dernières années promouvant la création de communautés se créant dans le système en place des micro-sociétés librement vécues, même en sacrifiant un peu au marché capitaliste, avec l'exemple de *Autonomous Zones Industries*.

Elles revalorisent aussi bien des choix ou engagements proches du mouvement libertaire. On peut en retenir deux exemples forts que le net favorise : le renouveau du mouvement espérantiste (déjà en son temps et pour son créateur ZAMENHOF en fin du XIXème un effort de limiter les barrières, au moins linguistiques, entre les personnes) , et le redéploiement sur le net des militants « Freinet »... dans le domaine de l'échange éducatif et culturel.

Les « communautés virtuelles », les regroupements thématiques, les « collèges invisibles », les athénées sur le réseau... prolifèrent « anarchiquement », en jouant sur les mots.

Ils rêvent que les militants interconnectés bougent enfin pour déstabiliser les conservateurs au pouvoir ; c'est ce qu'organise aux États Unis Elie PARISER avec son site Moveon.com au nom prédestiné ; c'est ce que pense Siva VAIDHYANATHAN qui rêve le réseau « comme espace de contestation et de dissidence », ce qui est analysé par la journaliste du *Nouvel Observateur* comme « une vitalité anarchique d'internet » .

La communauté qui semble connaître l'essor le plus récent (années 2000) est celle des weblogs ou blogs ou webillards ou blocs-notes ou carnets web en français. Ces sites sont thématiques, souvent journalistiques ou de commentaires sur l'actualité. Ils seraient déjà plus de 2 millions en début 2003 d'après la revue l'*Ordinateur individuel* de février 2003. Ces sites personnels ou collectifs acceptent très souvent l'ouverture, les commentaires et les ajouts en ligne en prônant « l'information collaborative », comme les fameux Slashdot ou Tonicity. Ils se relient souvent les uns aux autres, ne serait-ce que pour se soutenir ou dans un pur but informatif, et forment ainsi une vaste communauté non hiérarchique. Cette utopie de l'enrichissement collectif peut se faire notamment grâce à niutopia, nom du service (plate-forme) du site créateur de weblogs : http://joueb.com

« Des communautés électroniques » (FLICHY) de la « network nation » (Murray TUROFF) à la « communauté globale » il n'y a qu'un pas. Bien des groupes et des individualités pensent que le modèle proposé gagne progressivement le reste de la société. Une culture libre et communautaire s'étend, malgré ses dérives et l'explosion des revendications des marchands et des nations.

9. Une utopie mutuelliste et de l'entraide ?

Gratuité, libre troc, échange spontané et désintéressé... le net s'affirme-t-il comme un nouveau proudhonisme ? Il faut bien reconnaître que la philosophie du réseau, surtout à son origine, n'est pas une philosophie marchande au sens réducteur du terme : en vue du profit ou de l'exploitation d'autrui. Il s'agit au contraire d'un échange au sens libertaire qu'affirmaient les penseurs anarchistes du XIXème ; je pense surtout à Josiah WARREN aux ÉU ou au franc-comtois PROUDHON qui se sont beaucoup penchés sur l'échange mutuel. Les pères du réseau eux-mêmes parlaient de « communautés de partage d'intérêts » dès la fin des années 1960.

Cependant, cette utopie là est celle qui risque le plus rapidement de s'étioler tant « cet espace de liberté non marchand est de plus en plus rattrapé par la marchandise » rappelle Jean Louis WEISSBERG... L'essor des péages, des sites marchands... donnent actuellement naissance à un réseau bien différent de celui pensé par les créateurs. Je ne suis pas aussi pessimiste ; combien d'internautes offrent spontanément leurs documents, leurs conseils et leurs aides, leurs sources ! Combien d'autres veillent pour aider les débutants dans les forums… Le mutuellisme, l'offre gratuite sont des données bien réelles et innombrables sur le net.

Ainsi, les partisans des « logiciels libres », des licences de type GNU-GPL et des adeptes du copyleft, et autres fans de Linux... résistent et prospèrent. Certes « libre » ne veut pas forcément dire ici gratuit, mais le fait de donner son « code source », d'en accepter la modification et la diffusion est une formidable atteinte philosophique au droit de propriété en fin du XXème siècle. Le « gourou » du logiciel libre, Richard STALLMAN, outre ses aspects « babacool » et mystiques, est souvent un ardent défenseur de positions aux tonalités éminemment libertaires : « La liberté est l'inverse du mystère et du secret. Choisissons l'esprit d'entraide » , affirme-t-il dans une phrase qui nous renvoie assurément à nouveau à KROPOTKINE. GNU existe depuis 1979, en tant qu'idéologie consciente du partage, et volonté affirmée d'amener à terme la gratuité et la « liberté » pour tous les logiciels ; c'est pourquoi Gilles PÉREZ-LAMBERT en fait un vrai « anarchisme numérique » .

Dès l'origine du net d'ailleurs, Ted NELSON, l'inventeur du mot « hypertexte » en 1965, avec son projet de centre documentaire mondial, baptisé Xanadu, rêvait déjà d'offrir des informations, des documents de tout type et reliés entre eux, de manière démocratique, pour tous ceux qui le désirent, avec une finalité utopiste nettement marquée : celle de permettre l'évolution pacifiste de l'humanité, et donc de transformer le monde cloisonné de temps de Guerre Froide dans lequel il vivait.

Le logiciel Freenet, créé par l'irlandais Ian CLARKE illustre bien cet état d'esprit « libertaire » tel que le reconnaît *Le Monde* qui fait de son auteur « le fondateur d'une toile libertaire ». Il permet des échanges égalitaires, apparemment libérés de tout contrôle car les utilisateurs sont anonymes dans la mesure où les fichiers transférés sont répartis en une multitude de fragments difficiles à regrouper et repérer.

Le mutualisme intervient surtout sous quatre formes essentielles :

1. Le libre accès aux informations et aux services, notamment pour les groupes défavorisés. Un bon exemple de cet investissement solidaire est illustré par le CDI Comité pour la Démocratisation de l'Informatique, au Brésil, qui est une ONG fondée en 1995 pour assurer aux jeunes brésiliens démunis, notamment ceux des favelas, l'usage à leur profit des TIC, comme outil d'émancipation (Cf. Le Monde 21/02/2001). Le libre, le gratuit, le désintéressé… sont des valeurs toujours majoritaires sur le réseau.

2. L'échange égalitaire et direct, illustré surtout par le P2P, ou peer to peer, dont le logiciel Napster a été le grand diffuseur en 2000, même si les internautes qui l'utilisaient devaient accéder aux ressources (fichiers audio pour l'essentiel) de chacun des participants branchés, par l'intermédiaire d'un serveur central. Allant plus avant, le logiciel Gnutella de Justin FRANKEL, par exemple, propose un échange direct, réel cette fois, puisque sans le recours à un serveur central. L'interconnection est alors sans intermédiaire, ce qui révolutionne largement le principe « en étoile », centralisé, de bien des liens sur la toile.

Dans le domaine des hébergeurs, de plus en plus contrôlés au niveau mondial, émerge une volonté d'autonomie et d'autogestion nécessaires, pour faire face aux États et aux services marchands. En France, la disparition volontaire d'altern.org de Valentin LACAMBRE semble être salutaire. En 2001 se profile à la place un service d'hébergement mutualiste, sorte de coopérative, appelée Ouvaton Coop SA, qui regroupe divers « webmestres » afin de proposer un service d'accueil alternatif.

3. la solidarité assurée par des sites mutualistes, comme Globenet qui depuis 1995 propose l'hébergement gratuit pour tous ceux « qui veulent créer du lien social et de la citoyenneté ». Depuis 1997, IRIS (Imaginons un Réseau Internet Solidaire) défend de manière militante l'idée d'un vrai service public sur le net et est sensible à toutes les atteintes contre les libertés. C'est un peu l'objectif que se fixe depuis 1995 VECAM (Veille Européenne et Citoyenne sur les Autoroutes de l'Information et le Multimédia). Dans le cadre africain, pour l'aide au développement et l'essor de la coopération internationale s'est développé le NGO-NET System, analysé dans le n°10 de *Réfractions* du printemps 2003.

Toutes ces espèces d'ONG ne sont pas anarchistes, mais la solidarité et le souci des personnes, l'aide pour acquérir l'autonomie… sont communs avec les thèses des descendants de PROUDHON.

4. le travail collaboratif ou coopératif, déjà abordé par ailleurs, que les militants du « libre » illustrent le mieux. Il repose sur l'égalité entre interlocuteurs et échangistes, sur la diversité des points de vue et la richesse collective qu'elle occasionne, sur l'irrespect efficace face à des productions toujours remises en

causes, améliorées et expérimentées, et une totale transparence hostile à toute accumulation primitive privée…
C’est pourquoi « les anarchistes applaudissent à ce type de fonctionnement décentralisé où la libre initiative de chacun mène à la satisfaction de tous » .

Ces différents points permettent d’apprécier à sa juste valeur la formule « de culture du don » (ce qui est une reprise des études de Marcel MAUSS, ou des fulgurantes intuitions de KROPOTKINE) ou de « culture à potlach »

Bien sûr, tous les ethnologues amateurs savent que le potlach, ou don systématique et le plus ostentatoire possible, est aussi une forme d’acquisition de prestige et de conservation d’un poste d’autorité… L’utopie anarchiste s’éloigne fortement alors.

10. Ordinateur et Internet désaliènent le travail humain ?

L’ordinateur et les réseaux permettent incontestablement de libérer du temps, si on en analyse le côté positif, donc sans faire référence au chômage induit et aux servitudes de contrôle possibles, etc...

Une société où les travaux difficiles et dangereux peuvent être éliminés, où la rapidité d’exécution des « robots » permettent théoriquement de travailler moins... peuvent donner enfin naissance à l’utopie des loisirs, du temps libéré pour l’épanouissement humain. Gérard VERROUST dans son cours sur l’histoire de l’informatique publié sur l’Internet , se laisse aller à rêver en s’appuyant sur un corpus utopiste incontestablement libertaire : Charles FOURIER, Wilhelm REICH, William MORRIS... et renoue avec le marxiste LAFARGUE (du droit à la paresse), du collectif ADRET (pour réduire le travail à 2 heures par jour), et du situationniste VANEIGEM et des utopies des années soixante et soixante-dix.

L’ordinateur relié au réseau, aujourd’hui accessible aux plus démunis par baisse des prix et diverses offres de service public, assure aux travailleurs des moyens d’être plus autonomes, d’obtenir plus rapidement des informations, d’imprimer des contenus autrefois très longs à acquérir… Il y a du stress et du temps libérés, c’est toujours cela de pris, même si les libertaires ne sont pas seuls à en profiter. L’utopie, devenu pragmatiste et réaliste s’est imposée pour beaucoup.

11. Transparence et confidentialité, paradoxe pour les libertaires ?

Favorables à une totale transparence des opinions et des prises de positions, les libertaires ne sont cependant pas naïfs. Cette utopie de la transparence ne tient pas face aux États totalitaires et aux recherches policières. C’est pourquoi, pour préserver les militants, les « crypto-anarchistes », surtout localisés aux ÉU, proposent d’utiliser la cryptographie sans limite, voire de coder à 100 % les messages sur l’Internet, comme l’affirme dès 1988 Timothy MAY dans son *Manifeste crypto-anarchiste* où il singe le *Manifeste Communiste* de MARX puisqu’il commence en affirmant « A specter is haunting the modern world, the specter of crypto anarchism ». Même le modéré Phil ZIMMERMAN, le très célèbre inventeur et diffuseur du logiciel de cryptographie PGP (Pretty Good Privacy) affirme ses tendances libertaires. Il est loin cependant de la revendication libertaire plus radicale des cypherpunks (cipher veut dire chiffre en anglais) animés par Bill STEWART sur San Francisco .

Cette volonté de rendre illisible les textes, messages, méls... permet bien sûr une protection pour les militants politiques, mais également les consommateurs de drogues, les fraudeurs en tout genre, et les terroristes... L’État au nom du domaine réservé de la Défense Militaire a tout fait pour limiter la cryptologie et ses applications. Cependant dans les pays développés, cette cryptologie se libéralise largement ; elle le doit plus aux nécessités commerciales et financières (préserver le secret des cartes bancaires par exemple) qu’aux exigences anarchisantes !

12. Un réseau investi par les anarchistes et libertaires ?

Philippe BRETON largement cité parle « d’investissement massif de ce réseau par le courant libertaire ». Que veut-il dire par là ? Si la présence de libertaires au sens large (défenseurs de la liberté individuelle et de l’État minimum) est assez évidente vu ce qui précède, la présence anarchiste en tant que mouvement constitué y est plus problématique, voire bien tardive et restreinte. Dans la seule aire francophone qu’il analyse en octobre 1999, Éric ZOLLA dénombre 74 liens vérifiés, pour 43 en juin 1998 : il y a certes présence en progression importante, mais pour un chiffre très faible . Cependant, si on consulte

(été 2003) le très riche annuaire « Anarchistes sur le web » (http://www.acratie.net) tenu à jour par les militants anarcho-syndicalistes de la CNT 2° UR, on est surpris par l'extraordinaire richesse et par la diversité des approches.

L'aspect tardif est illustré par Pierre SOMMERMEYER, puisqu'il met surtout l'accent sur une réelle intervention anarchiste sur le net qu'à partir des écrits d'Hakim BEY et de ses TAZ, en 1994 . Mais il a dans cette période bien montré, un des premiers en milieu anarchiste francophone, l'importance du réseau des réseaux et surtout du récent web (en 1994 il a environ 4 ans d'âge sous la forme que nous connaissons en 2003), dans les relations non hiérarchiques .

Déjà dans les années 80, le libertaire Timothy LEARY, l'ami d'Aldous HUXLEY et d'Allen GINSBERG, louait la « nouvelle race » irrévérencieuse, ouverte, individualiste, confiante et volontariste… qui s'emparait des ordinateurs personnels pour s'émanciper . Sa thèse est séduisante et optimiste : les technologies personnelles favorisent l'autonomie, notamment l'ordinateur « qui a permis à l'individu de survivre et d'évoluer dans l'ère de l'information ». Très en verve, LEARY distingue dans le cyberpunk, un vrai utopiste libertaire, un « pilote du réel », créateur et inventif, libre, favorisant l'éclosion d'un « monde dynamique, complexe, diversifié » et « respectueux de l'individualité ». Il loue le slogan PPTMCA de forte tonalité anarchiste : « Pense Par Toi-Même et Conteste l'Autorité ». Ces technologies permettent d'utiliser son cerveau pour son propre intérêt et d'en amplifier les effets, car « si vous n'utilisez pas votre tête pour votre propre plaisir, votre divertissement, votre culture et votre épanouissement, qui le fera ? ». Le parallèle entre ces technologies et les célèbres études de LEARY sur les substances psychédéliques est ici évident.

Mais assez rares sont les prises de positions en faveur d'Internet dans la presse anarchiste des années 1980 et même 1990, et les rubriques régulières qui lui sont consacrées sont plutôt limitées. Il y a cependant des exceptions, comme le prouve l'excellent travail pionnier de Marco CAGNOTTI dans la Rivista Anarchica éditée à Milan.

À la fin des années 1990, par contre, tous les organes libertaires parlent des technologies de l'information et de la communication et les utilisent largement. Il est vrai que les sites anarchistes ou ceux qui traitent de l'anarchisme commencent à se multiplier. Au début de 1997, sur le moteur de recherches états-unien Altavista, le terme « anarch* » fournissait déjà environ 50 000 références, et le terme « anarchy» en indiquait 30 000. Le 1er décembre 2000, avec le même moteur, « anar* » rendait 1 227 990 réponses, « anarchy » 107 475 et « anarchie » obtenait 25 636 références.

Cependant quand on fait une recherche précise en tapant « anarchie », le résultat est surprenant et non significatif, et le mot Archie est le plus souvent proposé. Archie, serveur déjà ancien de recherches de documents accessibles par le protocole FTP (File Transfert Protocol), tout libertaire qu'il soit dans sa recherche anonyme et ouverte, n'est en rien une création de la mouvance anarchiste... Ironie des termes et des réalités virtuelles.

En novembre 2000, avec le méta-moteur Ikado, la recherche sur « utopie », « libertaire » sans opérateur logique, fournit 89 réponses dont beaucoup de très pertinentes. Mais le chiffre global est très faible.

Toujours un peu caricatural et dans un esprit peut être racoleur, Pierre MIQUEL intitule son ouvrage de 2003 Les @narchistes, et mythifie un peu l'influence des militants sur le net, et le net lui-même : « des groupuscules actifs, constamment reliés entre eux par le Net, capables de se mobiliser rapidement sur n'importe quel point du monde, en s'agrégeant sans souci des différences doctrinales à d'autres militants de différentes obédiences : tel est le nouveau visage de l'anarchie » .

En reprenant l'article cité de Éric ZOLLA, on constate que sur les 9 sites les plus référencés par les sites anarchistes, la FA (Fédération Anarchiste) et ses périphéries (Collectivité Libertaire de la Commune, L'en Dehors/Le Monde Libertaire, la Vache Folle) est largement en tête.

La CNT et la CAS-Communauté Anarchiste solidaire québécoise viennent ensuite, mais également des sites non anarchistes comme le Réseau Voltaire déjà cité, et des sites individualistes et indépendants de qualité comme le très fourni Éphéméride anarchiste. « L'internet donne techniquement aux individualistes la possibilité d'un renouveau inattendu » et la possibilité de peser autant sinon plus (quantitativement et qualitativement) que les sites organisationnels. C'est effectivement un des traits les plus libertaires du net de permettre aux individus de rivaliser et de s'affirmer vis à vis de plus grandes entités.

Le meilleur ouvrage que je connaisse qui permet d'illustrer parfaitement cet extraordinaire investissement (récent) de l'internet par les anarchistes est celui des auteurs vénézuéliens Nelson MÉNDEZ et Alfredo VALLOTA *Bitácora de la utopía : anarquismo para el siglo XXI*, écrit à Caracas , que j'ai tiré le 17 septembre 2003 du site de El Libertario http://nodo50.org/ellibertario/ellibertario/tripalibros.htm. Cette troisième version de septembre 2002 fait

désormais 139 pages en A4. Le livre, que l'on pourrait traduire comme *Le lieu de l'utopie, l'anarchisme du XXIème siècle*, est comme « l'utopie possible » qu'il propose, une œuvre évolutive, modifiable, qui s'enrichit constamment par les apports collectifs qu'il sollicite. L'utopie progressive, non figée de l'anarchisme est ici en pleine convergence avec ce que permet le monde du net. D'autre part les auteurs et leurs nombreux collaborateurs, bien qu'ils citent de nombreux livres ou revues, s'efforcent de donner comme sources tous les supports virtuels où excellent les anarchistes : éditions virtuelles, médias liés aux nouvelles technologies, lieux de rencontres et de discussions, sites d'organisations ou de collectifs… Pour qui veut connaître aujourd'hui l'ampleur de la présence anarchiste sur le réseau des réseaux, il faut absolument consulter ou télécharger ce très riche ouvrage. Même s'il se centre particulièrement sur l'aire linguistique « hispanoaméricaine », ce qu'il offre est déjà colossal, et très utile pour tout militant ou simple chercheur.

Dans le domaine français, un site comme Bibliolib (Bibliothèque libertaire – http://biliolib.net) permet aux curieux et aux militants d'avoir accès à une masse impressionnante de documents et d'ouvrages. Au niveau international, le site spécialisé sur Nestor MAKHNO (http://www.nestormakhno.info) est un des plus admirables en terme d'internationalisme et de culture libertaire. Si les anarchistes ont eu du retard pour investir le net, ils sont tous aujourd'hui très conscients de son immense intérêt pour la cause et l'action libertaires, et spécialement comme vecteur de la culture anarchiste.

13. Une utopie révolutionnaire ?

D'emblée c'est le scepticisme qui nous anime face à cette formule ; comme le dit très bien le journaliste Astrad TORRÈS « L'utopie Internet, c'est de croire que la dynamique Internet va bouleverser l'ordre des choses ». Bref on a déjà donné dans ces illusions qu'un progrès technique permettrait de rénover la société, matériellement et politiquement. Depuis la formule attribuée à LÉNINE que le socialisme serait « les soviets plus l'électricité » jusqu'aux productions monstrueuses du « socialisme réel » stalinien ou maoïste, on est bien revenu de cette croyance en un progrès technique globalement libérateur.

Ce scepticisme est d'autant plus critique qu'il y a danger de « vampirisation du lien social par la technique » , vu que l'utopie technique tend à l'emporter sur l'utopie sociale dans les discours récents des politiques (surtout états-uniens, Cf. Al GORE, à la suite de Bill GATES).

Internet ne révolutionne pas grand chose sur le plan social ou politique, alors qu'il a bouleversé le monde des communications et bientôt des échanges. Il apporte tout au plus des moyens pratiques plus nombreux et plus accessibles pour aider les mouvements qui se disent révolutionnaires. Mais jamais une technique n'a jusqu'à nos jours été le seul ferment révolutionnaire permettant un changement en profondeur. Par contre, ils peut amplifier des méthodes d'action, et prouver leur vitalité et leur efficacité, dont le mutuellisme, l'échange direct, la contre-information immédiate…

14. Mais une utopie également aliénante et anti-anarchiste...

Si on suit les remarques de Paul RABIN publiées dans la belle revue anarchiste britannique *The Raven* sous le titre « *Computers and anarchism* », bien des points sont à reprocher aux réseaux d'ordinateurs.

Par la domination technique qu'il entraîne, par l'ordre théorique, technologique, linguistique et humain (organisationnel) qu'il génère, l'ordinateur est aux antipodes de l'anarchie. De même l'illusion des conséquences sociales du progrès technologique ne résiste pas vraiment lorsqu'on en analyse ses effets plutôt négatifs sur l'emploi et sur le maintien des hiérarchies et des inégalités qu'il renforce parfois .

Les deux grandes cyberutopies, celle de l'automation libératrice de la cybernétique des années 1950, et celle égalitariste des autoroutes de l'information des années 1990 véhiculent la même illusion et révèlent plus d'échecs que de bienfaits, nous rappelle Guy LACROIX dans un article tout de même trop manichéen et diabolisant l'adversaire. C'est une bonne méthode pour bien le combattre, mais cela rappelle fâcheusement bien des procédés des régimes totalitaires.

Les relations que le réseau des réseaux permet ne sont que des liaisons virtuelles, très peu souvent suivies de rencontres réelles, et limitées (« *Computer mediation is alienating, reducing interaction to objective behavior, and restricts the variety of interaction...* »). L'aliénation d'un contact par robot interposé est donc forte, et limite l'autonomie et la liberté de la vie naturelle.

Le réseau croit nous rendre actif, indépendant. En fait l'illusion est forte et laisse peut-être aux pouvoirs traditionnels (économiques et politiques) plus de latitude pour nous dominer.

Ignacio RAMONET, un des maîtres à penser de « l'anti-pensée-unique », et souvent lui-même utilisant « sa » langue de bois, enfonce le clou avec *La tyrannie de la communication*, livre publié en 1999.

Conclusion partielle…

La computie internet existe bel et bien. Cette utopie réaliste, pragmatique s'est imposée. Elle va sans doute évoluer, comme la vie elle-même, et en fonction des nouvelles techniques.

Mais elle pèse fortement sur l'utopie anarchiste actuelle, par deux points essentiels :

- un état d'esprit libertaire du réseau, sans doute surévalué, mais bien présent et résistant,
- une multitude de pratiques et de comportements qui renouent au moins indirectement avec l'anarchisme passé et présent : mutualité, réseau
égalitaire et anti-hiérarchique, action directe, regroupements affinitaires, propagande par le fait…

L'internet en outre permet de diffuser les écrits utopiques et les positions anarchistes, dans un sens scientifique et culturel (BNF) ou militant.

Ne pas envisager le réseau des réseaux dans une étude sur les utopies libertaires serait donc une grave erreur.

Michel.Antony@ac-besancon.fr - Mise à jour le 07/04/2004